

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE
HEBDOMADAIRE

VOL. XXX, No 46 — Montréal, 26 Avril 1919

7 cents
LE NUMERO



Le nouveau chapeau

Le Véritable Tonique des Poumons

VIN MORIN

CRÉSO-PHATES

Indispensable à tous ceux qui sont faibles des poumons ou menacés de consommation ainsi qu'aux anémiques, neurasthéniques et convalescents.

En Vente Partout.

DR. ED. MORIN & CIE., Limitée, Québec, Canada.

POUR AVOIR UN BEAU TEINT !

PERSONNES PALES ET DEBILES; VOICI LE TONIQUE PUISSANT, RAPIDE ET SUR QUE VOUS CHERCHEZ DEPUIS SI LONGTEMPS :

ARSENO-KOLA

est souverain dans tous les cas d'Anémie, Neurasthénie, Insomnie, débilité générale et dans toutes les maladies débilitantes et nerveuses. C'est le tonique idéal pour les personnes ayant souffert d'Influenza ou Grippe Espagnole.

Arseno-Kola active la digestion, stimule l'appétit, et possède cette propriété particulière de donner ce

TEINT CLAIR ET PUR

que seules possèdent les personnes en santé.

Chaque flacon est suffisant pour un mois de traitement et se vend \$1.75 dans toutes les bonnes pharmacies.

Exigez-le, et si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez aux fabricants qui vous l'expédieront franco sur réception du prix.

LABORATOIRE INTERNATIONAL

CASIER POSTAL 19,

ST-HENRI, MONTREAL

N. B.—Flacon échantillon envoyé franco sur réception de 25 centins.

Dépositaire: Pharmacie L. Senay, 350 rue Delfois, Montréal.

Gratis - Pour vous Mesdames! - Gratis

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS, GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL.

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEUVENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES, RETABLIR VOS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil

Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

**Le Reformateur Myrriam Dubreuil**

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 30 en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

MYRRIAM DUBREUIL, 250 Parc Lafontaine,
DEPARTEMENT 2.—BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.**PRINCESS**

La direction a décidé que le programme de cette semaine devait être tout aussi attrayant que celui de la semaine dernière, ce qui n'est pas peu dire. C'est pourquoi nous avons une grande primeure cinématographique, et plusieurs actes de vaudeville choisis parmi ce qu'il y a de mieux. Il y en a pour tous les goûts.

GAYETY

La foule était considérable aux premières de cette semaine. Plus de 20 numéros de chant et danse, avec un chœur composé d'une trentaine de jeunes femmes d'une très grande beauté, portant des toilettes ravissantes et évoluant dans des décors de grand luxe. Tout cela, encadrant une comédie-burlesque du plus haut comique et de la dernière actualité.

SAINT-DENIS

Cette semaine, nous avons ce qu'il y a de mieux, en fait de vaudeville et d'attractions cinématographiques de fort grande valeur. Il y a plusieurs actes nouveaux et variés, soulevant les applaudissements, et les vues, ainsi que l'orchestre terminant un programme de choix.

MIDWAY

M. George Gladianos, le populaire gérant de ce lieu d'amusement, vient de conclure des arrangements spéciaux avec les meilleurs fournisseurs de films du continent, et il est entendu qu'à partir de cette semaine, les programmes contiendront nombre de primeurs exclusives de haute valeur.

"R' DONNE-MOI MA BAGUE"

Cette grande revue des deux collaborateurs si connus et si aimés, Ernest Tremblay et Pierre Christe, attire une foule énorme au National, depuis la première, et il est probable qu'elle devra rester à l'affiche plusieurs semaines encore, subissant à chaque fois, les modifications exigées par l'actualité. La revue répond à l'attente générale; elle est la meilleure de la saison, la plus sensationnelle, la plus drôle, la plus vraie, la plus satyrique, la plus ironique et en même temps, la moins malicieuse. Elle est admirablement montée, point de vue décors, costumes, tableaux, figuration, et quant à ce qui est de l'interprétation c'est enlevé de façon incomparable par des artistes comme: Derbil, chanteur et comédien excellent, de New-York, secondé admirablement par Mme Dorgeval. Le danseur Albers et la danseuse russe Vanda ont un superbe numéro, et détail typique, Bécman joue en chair et en os dans cette revue qui est un feu roulant du commencement à la fin.

DISCUSSION

Quelle conjugale sur une question d'étymologie.
 Madame, lisant son journal.—Dis-moi, mon ami, que signifie le mot chronique?
 Monsieur.—Chronique? Chronique? Mon Dieu! C'est ce qui se passe.
 Madame.—Non!
 Monsieur.—Pourquoi, non?
 Madame.—On appelle justement chronique une maladie qui ne se passe pas.
 Monsieur.—!?!

**SIROP
DES AUTELS****ARRÊTE
LA TOUX
PREVIENT
LA GRIPPE**
25c. 50c. \$1.00

ABONNEMENT (Payable d'avance) Canada et États-Unis Un an \$3.50 Six mois 1.75 Montréal, la banlieue, et Europe Un an \$4.50 Six mois 2.25	7 CTS LE NUMERO	LE SAMEDI (Fondé en 1839) Entered March 23rd 1908 at the Post Office, of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 3rd 1879. POIRIER, BESSETTE & CIE Propriétaires. 129-131-133 rue Cadieux, Montréal. Tel. Bell Est 5251.	7 CTS LE NUMERO	AVIS A NOS ABONNÉS Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de 8 jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.
---	------------------------	---	------------------------	---

Les Deux Cotés

Un vieux proverbe dit qu'il n'y a pas de tant pis sans tant mieux et, de fait, il n'y a qu'à regarder autour de soi pour se convaincre que les choses même les plus désagréables ont leur utilité, sinon pour ceux à qui elles arrivent, mais pour d'autres qui en tirent honneur et profit.

Prenons par exemple la plus grande des infortunes à laquelle soit soumise le genre humain: la mort. Tout d'abord chacun sera porté à croire que personne n'osera dire: "C'est une chose bien bonne et bien agréable que la mort."

Et pourtant c'est l'exacte vérité. Tout d'abord, gueux comme millionnaires, faibles comme puissants, bons comme mauvais, tout le monde y passe; c'est l'égalité suprême qui n'est pas sans consoler le pauvre diable qui a passé sa vie à envier le sort de ceux qui ont le portefeuille aussi gros que la bedaine...

* * *

Au point de vue pratique, c'est mieux encore; ceux qui meurent font vivre un grand nombre de ceux qui restent. Demandez-le plutôt aux entrepreneurs de pompes funèbres, aux fossoyeurs, sculpteurs, menuisiers, conducteurs de voitures, fabricants de costumes, embaumeurs, etc., etc. Le jour—qui n'arrivera jamais—où un savant trouverait l'élixir merveilleux qui rendrait l'homme immortel, eh bien ce jour-là, la grande armée de ceux que la Camarde fait vivre n'aurait plus qu'à se laisser crever de faim.

Voyons maintenant les maladies; depuis la simple colique jusqu'aux cas les plus graves, il y en a tout un choix dont on pourrait, croit-on, très volontiers se passer. Ce n'est certes pas l'avis des médecins, des nurses, des pharmaciens, du personnel varié des hôpitaux, des fabrications de spécialités, des chirurgiens et des nombreux ouvriers qui seraient sur le pavé le jour où tout le monde serait bien portant.

Dans un autre ordre d'idées, parlons des chicanes de famille, des vols de grand chemin, des questions d'intérêt difficiles, des abus de confiance, des banqueroutes, des meurtres et enfin des mille choses prouvant que l'homme est un dieu tombé ne se souvenant pas toujours des dieux. Cela, au moins, direz-vous, est un revers de médaille sans beau côté et il faudrait bénir le jour où la vertu parfaite régnerait sur la planète!

Le béniraient-ils, ce jour-là, les avocats, les juges, les huissiers, baillis, policemen, détectives, y compris la foule d'employés qui n'existent que parce que l'homme est un sempiternel fabricant de fredaines, blagues et mauvais coups?

La pauvreté elle-même fait maigrir les uns mais engraisse les autres. Si tout le monde était assuré de ses trois vaches par jour, y aurait-il besoin d'institutions diverses de charité, lesquelles font gagner la vie à pas mal de gens, depuis l'humble commis jusqu'au majestueux directeur.

La folie non plus n'est pas un bienfait, mais, comme la pauvreté elle a ses établissements—j'allais dire ses palais—où des fonctionnaires ont l'esprit tranquille pour le lendemain parce que leurs pensionnaires ont l'esprit en effervescence pour le présent.

Les incendies font parfois de grands ravages, mais sans eux il n'y aurait pas de pompiers sans oublier que le matériel de protection moderne fournit de l'ouvrage à bien du monde pour sa fabrication. Pas d'incendies, pas de compa-

gnies d'assurances et dites-moi si les directeurs et gros employés de ces associations n'ont pas des situations enviables!

Un naufrage est certes un malheur surtout quand il s'accompagne de pertes de vie, mais plus il est important et, pour toutes les raisons déjà citées, plus il aura d'effet bienfaisant dans certains milieux où l'on travaillera à remédier au désastre.

Les plus petits accidents eux-mêmes ont leur bon côté, votre conduite d'eau creve; ça ne vous amuse pas mais ça fait rire le plombier qui viendra la réparer et le marchand de prêlarts qui devra remplacer le vôtre six mois plus tôt parce qu'il va pourrir comme certains fruits pourtant payés bien cher.

Les crimes, les vols, les scandales, les embêtements de toute nature font jubiler d'aise jusqu'aux journalistes pour qui c'est de la "coble" toute trouvée et l'occasion parfois d'écrire de sensationnels articles qui vaudront une promotion.

* * *

L'infâme et terrible guerre elle-même en accumulant les ruines et les deuils a enrichi des milliers de gens qui ont pleuré de dépit quand elle a pris fin et elle nous a valu une augmentation du coût de la vie dont nous nous ressentirons longtemps encore. Il faut se serrer la ceinture d'un ou plusieurs crans ce qui n'a rien d'agréable mais cela permet à la séquelle des accapareurs d'engraisser au point de faire craquer les coutures de leurs vêtements.



Tant pis pour le malade, oui, mais tant mieux pour le médecin.

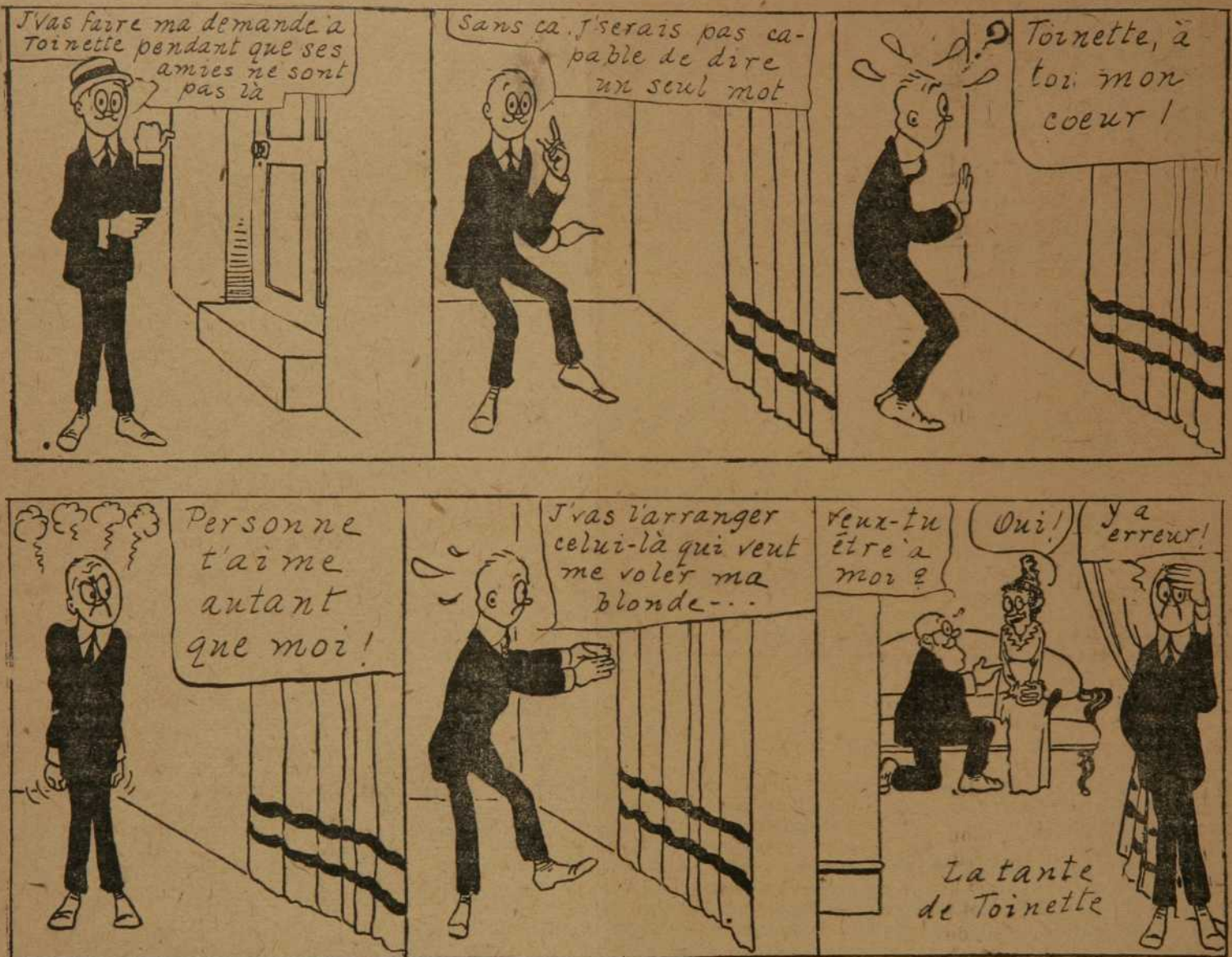
Certains événements, plus ou moins importants, paraissent néanmoins n'apporter que de la déception à l'un sans procurer de la déception à l'autre; par exemple, vous projetez une agréable promenade en auto et une pluie abominable vous force à rester à la maison. Vous vous ennuyez ferme, vous êtes de mauvaise humeur et vous trouvez la vie idiote...

Savez-vous pourtant si ce n'est pas fort heureux qu'il en soit ainsi? Peut-être, au cours de cette promenade auriez-vous écrasé quelque inoffensif passant, ce qui aurait été autrement désagréable pour vous!... En tout cas, vous avez économisé de la gazoline, de l'huile et les autres frais obligatoires des parties de plaisir. Consolerez-vous donc!

Il en est ainsi pour tout; chaque malchance profite à quelqu'un; tout incident, tout accident à deux cotés: le bon et le mauvais mais par malheur pour beaucoup de gens leur part consiste toujours dans le mauvais côté.

F. de Verneuil.

LA DEMANDE IMPOSSIBLE



LA LETHARGIE

Un jeune homme après plusieurs jours passés en léthargie, rede-
vint mieux. Ses amis s'empressaient autour de lui et le bourraient
de questions.

Le jeune homme. — Oh! oui, je me rendais parfaitement com-
pte que je n'étais pas mort; j'avais les pieds glacés et de plus j'a-
vais une faim...

Un ami. — Mais qu'est-ce que te faisais souvenir que tu étais
toujours vivant.

Le jeune homme. — Eh bien, si j'avais été au ciel, je n'aurais pas
eu faim, et si j'avais été ailleurs, mes pieds n'auraient pas été
glacés.

UN SORT ENVIABLE

Jean. — Alors, tu prétend qu'Adrienne t'a traité comme un
chien?

Henri. — Je n'ai pas dit cela. Ah! je voudrais bien qu'elle ne
me donne que la moitié des caresses qu'elle prodigue à son chien.

LES ROIS EN "CIVIL"

Guillaume II. — Avant d'être empereur, Napoléon III avait
été président de la République Française; après avoir été Empe-
reur, pourquoi ne serais-je pas président de la République Alle-
mande?

RIRA BIEN QUI RIRA LE DERNIER



1 "En voici une chance", pensa le bandit en
voyant le cow-boy entrer dans le "bar" pour
prendre un verre de lait condensé, je vais pou-
voir lui voler son cheval sans difficulté."



2 Il enfourche Pégasse et sans perdre de temps
il part au galop, malheureusement pour lui, le
cow-boy...



3 Le bandit se précipite vers le cheval, mais
cette fois-ci, le cheval continua sa
course, laissant le bandit sur sa corde. Le
cow-boy revint pour lui donner la râclée qu'il
méritait.

LE COIN DE L'OBSERVATEUR



(Ce qu'on voit. — Ce qu'on lit. — Ce qu'on dit.)

LE COURRIER DE DEMOCRITE

D—Voudriez-vous me dire quand un homme a ce qu'on appelle l'âge de discrétion ? J'AIME TOUT SAVOIR.

R—C'est quand il est encore trop jeune pour mourir et déjà trop vieux pour avoir du "fun".

D—Démocrite serait-il assez aimable de me dire ce que signifie la phrase latine "Multum in parvo". FUTUR ETUDIANT.

R—Avec plaisir. Cela veut dire "beaucoup dans peu". Par exemple une grosse femme dans un costume de bain.

D—Pourquoi donc la girafe a-t-elle un cou si long ? BOULE-DE-GOMME.

R—C'est sans doute parce que sa tête est très éloignée du corps.

D—On dit que le baiser est dangereux; les médecins qui prétendent ça ont-ils raison ? JEUNE AMOUREUSE.

R—Oui, ma petite. Le baiser est excessivement dangereux; il en résulte parfois le mariage.

D—On prétend que ce qui se propage avec la plus grande rapidité ce sont les télégrammes envoyés par le "sans-fil". Est-ce vrai ? BOBINETTE.

R—Non. Le record de la vitesse de propagation est toujours détenu par les scandales.

D—J'ai un ami qui s'est marié il y a juste cinq ans et il me dit qu'il vient de célébrer ses nocces d'or. A votre avis, a-t-il fait erreur ? ORA-PINEAU.

R—Peut-être bien que non, car ces cinq années-là lui ont sans doute paru aussi longues que cinquante.

LE COIN DU KHAKI

UN GENERAL boche, grand lieur du Kaiser, avait un tas de décorations parmi lesquelles l'Aigle rouge ou noir, je ne sais plus au juste. Cette dernière décoration se portait suspendue au cou avec un large ruban.

Un jour, notre boche entre dans la cathédrale de Strasbourg (cette ville n'était pas encore reconquise). Il voit une Alsacienne très âgée et sans doute riche car elle portait à un doigt une bague ornée d'un magnifique diamant.

Le regard brillant de convoitise, le général boche regarde alternativement la vieille dame et la bague puis, se croyant très spirituel, dit à mi-voix:

—J'aimerais mieux la bague que la main.

L'Alsacienne le toisa d'un regard de mépris et voyant la fameuse décoration de l'Aigle peinturluré au cou de son insulteur, elle répliqua:

—Et moi, quoique cela ne vaille pas grand chose, j'aimerais mieux le licol que la bête.

LES AFFAIRES MATRIMONIALES



—Il paraît que tu as crié quand Jos t'a embrassée hier soir. Tu voulais du secours ?
—Non, simplement des témoins.

JOS TAPEDUR rentré récemment à Montréal et versé au 4e Bataillon, entre chez un horloger et lui présente une montre à réparer. L'homme examine le mouvement et déclare:

—Ça ne vaut pas la réparation; il faudrait que vous donniez le double de ce que ça vous a coûté!

—Ça fait rien, répond Jos, la réparez vous ?

—Pour le prix que je vous demande ? Oui, certain.

—Attendez, conclut le soldat, vous savez peut-être pas que je l'ai eue dans les Flandres, d'un boche à qui j'ai écorcé le nez d'un coup de poing. Si vous en voulez deux...

CEUX QUI S'INQUIETENT A TORT



Client—Est-ce du porc ou du mouton que vous m'avez servi ?

Waiter—Vous êtes pas capable de vous en apercevoir par le goût ?

Client—Non.

Waiter—Dans ce cas-là, qu'est-ce que ça peut vous faire d'en savoir le nom ?

A TRAVERS LA VIE

—Tendu sur la rue St-Laurent:

—Où vas-tu ?

—Nulle part.

—Attends-moi une minute, j'y vais avec toi.

LA SAGESSE, la philosophie et le temps, voilà trois remèdes absolument efficaces pour les plus cruelles blessures d'amour.

LE BONHEUR, dit-on, consiste à partager les joies de la vie avec une personne aimée; c'est sans doute pour cette raison que les amoureux apportent à leurs "blondes" la marque de bonbons ou de chocolat qu'ils préfèrent eux-mêmes.

POUR économiser le sucre, pendant les temps durs que nous avons traversés, on le servait, dans les restaurants, dosé et renfermé dans une petite enveloppe. Ce serait là, sans doute, un excellent procédé pour le charbon l'hiver prochain.

LES FOUS et les obstinés enrichissent les hommes de loi.

LE FEU et l'eau sont de bons serviteurs mais de mauvais maîtres.

C'EST un bon orateur, celui qui peut se convaincre lui-même.

MIEUX vaut une maison vide qu'une maison mal habitée.

ACUSER, c'est prouver, quand la méchanceté et la force sont juges.

UNE FOULE n'est pas une compagnie.

UN MILLIER de probabilités ne vaut pas une seule vérité.

UNE CONSCIENCE coupable n'a pas besoin d'accusateur.

L'ADVERSITE rend l'homme plus sage mais elle ne l'enrichit pas.

CELUI qui est l'ami de tout le monde n'est l'ami de personne.

CELA ne nous prend que quelques minutes pour découvrir chez les autres les défauts que nous ne découvrirons pas en nous-mêmes pendant toute une vie.

UN POLITICIEN acquiert une réputation par l'accomplissement des promesses qu'il a faites et non par les promesses elles-mêmes.

L'IGNORANCE de la loi ne met pas à l'abri de ses effets; ayez beaucoup d'argent, ou au moins un bon avocat.

DEMOORITE.

TOUS LES MEMES



Allie.—Et pourtant, quand je l'ai acheté, tu prétendais qu'il était très joli !
Emery.—Où, mais je n'avais pas encore reçu la facture.

PENSEE PHILOSOPHIQUE

— Vous me demandez une pensée? bien volontiers: "Mon avis est qu'on ne devrait se marier, surtout lorsqu'on est garçon!"

UNE DEMANDE EN MARIAGE



Alfred.—Si le plus grand idiot sur la terre vous demandait en mariage, l'accepteriez-vous?
Elena.—Je vous prendrais tout de suite.

POURQUOI



Jeannette.—Je me demande pourquoi tant de ménages sont malheureux?
Nanette.—Probablement parce que la femme n'épouse jamais l'idéal qu'elle a rêvé.

ÇA LE FATIGUE

Dans le tramway de six heures. Le tramway est bondé de monde. Plusieurs dames debout encerclent un monsieur assis qui dort du sommeil du juste. Le conducteur s'en aperçoit et vient secouer le voyageur.

Le conducteur. — Eh! dites donc, c'est pas une place pour dormir, vous n'êtes pas en "sleeping" ici.

Le monsieur. — Pardon, mais je ne dormais pas.

Le conducteur. — Si vous ne dormez pas, pourquoi avez-vous les yeux fermés?

Le monsieur. — Il n'y a rien que je déteste comme de voir des dames debout dans un tramway, lorsque les hommes sont confortablement assis sur les confortables banquettes de la compagnie; alors de dégoût, je ferme les yeux pour ne pas voir semblable spectacle.

CE QU'IL LUI FAUT

Albert. — Pourquoi ne te maris-tu pas?

Julien. — Parce qu'il me faut plusieurs raisons.

Albert. — Lesquelles?

Julien. — Il me faut une femme, riche, belle, et idiote. Car si elle n'est pas riche ni belle, je n'en voudrais pas, et si elle n'est pas idiote elle ne voudra pas de moi.

L'ESPRIT DES BETES

Un groupe d'amateurs attend, à minuit et demi, au coin de l'ancien Hôtel de Ville de St-Henri, un tramway de la rue St-Denis, qui s'obstine à ne pas venir. Parmi les acteurs se trouve un rédacteur d'hebdomadaire montréalais et plusieurs autres personnalités négligeables.

Après une demi-heure d'attente, le tramway St-Denis n'est pas encore arrivé. Le rédacteur de l'hebdomadaire s'impatiente, les personnalités négligeables commencent à murmurer.

Le rédacteur, examinant un élégant poteau de la compagnie et lisant. — Arrêt de tramways.

Une des personnalités négligeables. — Oui, plutôt, arrêt d'acteurs (ar-rédacteur).

UNE ERREUR

Le nouveau pensionnaire. — Madame, permettez-moi, de vous faire respectueusement remarquer que j'ai trouvé quelque chose dans mon lit, hier soir, et je vous.....

La maîtresse de la maison, l'interrompant. — Sachez, monsieur, que l'on a pas de cela dans la maison; je suis une femme propre, votre chambre a été nettoyée avant que vous en preniez possession. Vous avez dû emporter cela avec vous.

Le nouveau pensionnaire. — Ah! peut-être bien... c'est un cinq piastre en or.

ENTRE MEDECINS



1er médecin.—Vous n'avez pu sauver votre dernier client.
2ème médecin.—Oh, c'était un cas désespéré, qu'est-ce que vous voulez que je fasse pour un homme qui ne pouvait me donner que 2 dollars par visite.

SA FORTUNE



Anastasia.—La tireuse de cartes m'a dit que j'avais une fortune dans mon visage.
Ildelfonse.—Oui, dans un cirque.

FORT EN ARITHMETIQUE

X. — Combien êtes-vous chez vous?

Y. — 10.

X. — Comment 10?

Y. — Moi, ça fait 1; ma femme, ça ne compte pas, 0: total 10.

PREMIERE UTILITE



Ça femme.—Descends donc en bas et remotes-moi une broche à cheveux.

BILBOQUET SE MARIE



LEGENDE DE TABLEAU

Au dernier Salon de Peinture, à Paris, un peintre a exposé une magnifique toile représentant: Le général X... commandant de la... eme armée, félicitant à... le général Y..... commandant la... division, pour sa belle victoire de... et la prise de... par le... d'infanterie, et le... bataillon de chasseurs.

COMME D'HABITUDE

Le patron. — Vous voulez une situation?
 Le jeune homme. — Oui, monsieur.
 Le patron. — Que savez-vous faire?
 Le jeune homme. — Rien.
 Le patron. — Je regrette. Mais toutes les places à "gros salaire" sont prises, faudra repasser plus tard.

AU FRAIS DE LA PRINCESSE

Gustave. — Tu sais que ce pauvre Ildéphonse a perdu son père.
 Charles. — Pauvre lui, cela a dû lui entraîner un surplus de dépenses.
 Gustave. — Oh! non, la ville s'est chargé des funérailles.
 Charles. — Comment cela?
 Gustave. — Il a été pendu.

REPARTIE

Le père. — Votre salaire est-il suffisant pour faire vivre une famille?
 L'amoureux. — Mais ça n'est pas une famille que je vous demande, c'est Gabrielle.

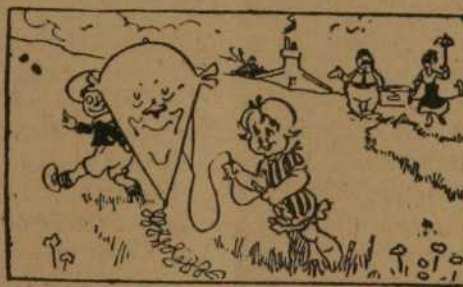
DEDUCTION NATURELLE

Un lecteur du "Samedi" nous écrit pour savoir si la Vénus de Milo a eue les bras coupés par les boches.



2 "Je pense que nous serons bien ici," soupira la bonne tante à son cavalier. Malheureusement pour elle, elle installa la nappe au-dessus de la corde du cerf-volant.

L'ESPIEGLE ROSETTE



1 "Viens avec moi, Eustache," dit l'espiègle Rosette, nous allons nous amuser avec mon cerf-volant pendant que ma tante et son vieux beau prépareront le dîner.



3 Lorsque le couvert fut mis, Rosette partit à la course entraînant le cerf-volant et... le couvert.

EN SOIREE

Paul. — M'aimes-tu vraiment autant que tu le dis?

Jeannette. — Comment peux-tu en douter? Mais j'ai dansé six fois avec toi, ce soir.

Paul. — Mais je ne vois pas de preuve de ton amour pour moi dans le fait d'avoir dansé six fois avec moi dans une soirée?

Jeannette. — C'est que tu ne réalises pas comment tu danses, mon amour.



4 Jugez de la stupéfaction de la tante et du vieux beau en recevant sur la tête les plats et la théière. Le piquis-niqué fut manqué, mais Rosette et Eustache se sont bien amusés tout de même.

UNE ECONOMIE

Un auto est devenu incontrôlable, malgré tous les efforts du chauffeur.

Le propriétaire. — Vous ne pouvez pas arrêter votre auto?

Le chauffeur. — Non, monsieur.

Le propriétaire. — En ce cas, jetez-vous sur quelque chose de bon marché, afin de ne pas avoir trop de frais à payer.

LES LETTRES ANONYMES

Alphonse. — Je viens de recevoir une lettre, une écriture de femme, dans laquelle on me dit que je suis un idiot.

Joseph. — Qui te l'envoie?

Alphonse. — Elle n'a pas signé.

Joseph. — Tu devrais reconnaître l'écriture? car c'est sûrement quelqu'un qui te connaît.

AMITIES FEMININES

Gabrielle. — Pourquoi as-tu invité Ida à notre partie de "yachting"; tu sais bien que sur l'eau, elle a toujours le mal de mer.

Yvonne. — Oui, mais comme Alfred, son cavalier, sera avec nous, je voulais qu'il la vit.

NOUVELLE
HUMORISTIQUE

LE VOYAGE DE NOCES !

Par LOUIS
ROLAND

Népomucène Landouillard était un de ces gaillards sans soucis qui prennent le temps comme il est, les choses comme elles viennent et les événements toujours du bon côté.

De tels hommes sont heureux.

Népomucène, lui, ne l'était pas complètement, ou du moins il manquait quelque chose à son bonheur. Les uns après les autres, ses amis s'étaient mariés; le vide s'était fait graduellement autour de lui et il pensait parfois que la vie est bien monotone pour les célibataires.

Il songea sérieusement à fonder lui-même une famille.

Sans être riche, il avait quelques économies; donc, nulle inquiétude de ce côté; le plus difficile était de trouver une femme à son goût et sous ce rapport, Népomucène était loin d'être fixé. Avec son caractère perpétuellement satisfait mais indécis, le jeune homme réalisa bien vite que son choix n'irait pas tout seul.

Un jour on lui présentait une personne et il était convaincu que celle-là ferait son bonheur; le lendemain, il en voyait une autre et celle de la veille était oubliée.

Cela pouvait durer longtemps ainsi...

Népomucène eut une idée; il écrivit sur de petits morceaux de papier les noms de toutes les jeunes filles qu'on lui avait indiquées; il plia soigneusement ces billets, les mit dans un chapeau et après les avoir bien mélangés, en prit un au hasard.

—C'est celle-là que j'épouserai, conclut-il.

Par malheur, il raconta à la jeune fille ainsi tirée au sort, le procédé qu'il avait employé et celle-ci, justement froissée, l'envoya promener.

Népomucène n'en mourut pas de chagrin. Il recommença l'opération mais, comme il avait acquis de l'expérience, il garda pour lui la méthode employée pour déterminer celle qui devait être la compagne de sa vie.

Pour la deuxième fois, il n'eut pas encore de chance. Celle-là était déjà fiancée et notre candidat au mariage comprit qu'avant de vouloir épouser une jeune fille, il est élémentaire de s'informer si son cœur n'est pas déjà pris ailleurs.

Un troisième essai ne fut pas plus heureux; celle-ci ne l'aimait pas et le lui dit nettement.

Une quatrième fut aussi indécise que lui; une cinquième eut des prétentions que Népomucène jugea incompatibles avec son bonheur futur; pour la sixième ce fut autre chose encore et ainsi de suite.

Népomucène avait fini par trouver ce petit jeu-là amusant; il ne restait plus qu'un seul nom dans le chapeau et il se demandait à l'avance quel obstacle surgirait contre cette dernière tentative.

Sa surprise fut plus grande que toutes les précédentes; la jeune fille l'accepta.

Mlle Laure Morin consentait à s'appeler désormais madame Landouillard.

Népomucène en resta baba, mais il en prit néanmoins son parti; c'était fini de rire maintenant, il fallait songer aux affaires sérieuses.

Les détails de la cérémonie et ceux des toilettes furent vite convenus; ce fut ensuite le projet d'un voyage de noces. Népomucène avait bien l'idée d'aller faire un tour à la chute du Niagara mais sa future femme préférait un voyage à New-York.

Or, ce que femme veut...

Le mariage eut lieu. Le voyage également et c'est là que se place l'aventure la plus funambulesque jamais arrivée au distrait et insouciant Népomucène.

Sitôt après la cérémonie du mariage, les deux nouveaux époux avaient pris le train pour la grande cité américaine. Pendant le trajet, Népomucène fut charmant, bien qu'un peu distrait; une de ces distractions devait avoir pour lui un résultat extraordinaire quoique le fait-fut, en apparence, banal.

Soit impatience d'arriver, soit peut-être tout simplement par désœuvrement, Népomucène regardait fréquemment l'heure à sa montre; il n'avait pas eu la précaution de fixer le bijou par une chaîne à son vêtement et il eut la maladresse de la laisser tomber. Le verre s'éparpilla en mille morceaux, quant au mouvement il s'arrêta net et refusa dorénavant tout service; la pauvre montre était bien morte.

—C'est un petit malheur, dit la jeune épouse.

—Les marchands en ont d'autres, conclut philosophiquement le mari et il ne manque pas de bijoutiers à New-York.

Népomucène fut un peu ahuri en débarquant dans la grande ville; tant de mouvement l'effarait mais par bonheur pour lui, les taxis sont là pour éviter toute peine et tout souci pour se rendre à un hôtel.

Le chauffeur nomma toute une liste d'établissements recommandables—ou recommandés—et auxquels notre distrait n'apporta aucune attention; ce fut sa femme qui en désigna un. Vingt minutes plus tard, les deux époux s'installaient dans une chambre confortable et s'apprétaient à se reposer un peu quand Laure eut l'idée très naturelle mais malencontreuse, de demander quelle heure il était.

Machinalement il sortit sa montre; en voyant dans l'état où elle était, il se mit à rire et reprit:

—Attends-moi cinq minutes, ma chérie, juste le temps de remplacer, chez le premier bijoutier venu, cet objet là qui n'est plus bon à rien.

Népomucène sortit. Il appela une voiture et demanda au conducteur de le conduire chez un bon orfèvre. L'homme n'était pas libre; sa voiture était bien vide mais pas disponible car elle avait été appelée par téléphone. Le charretier réfléchit néanmoins que c'était pour lui l'occasion d'un bénéfice supplémentaire et il embarqua Népomucène. Il eut toutefois l'honnêteté de le prévenir.

—Je puis vous conduire, dit-il, mais je ne pourrai pas vous ramener.

—Ça ne fait rien, répondit le jeune homme, je trouverai bien une autre voiture.

Le choix d'une montre fut long chez le bijoutier; il y en avait tant et de si belles que Népomucène, indécis comme toujours, s'attarda plus longtemps qu'il n'aurait voulu. Ayant enfin fait son acquisition il sortit et se disposa à rentrer.

Il eut alors vaguement conscience que les choses n'allaient pas aller sans difficulté.

Où demeurerait-il? quel était le nom de l'hôtel où il était descendu et même celui de la rue? Autant de questions auxquelles il était totalement incapable de répondre... Il crut pouvoir mieux s'orienter à pied et il s'égara davantage encore. Il marcha longtemps, roula pendant des heures en voiture, donna des

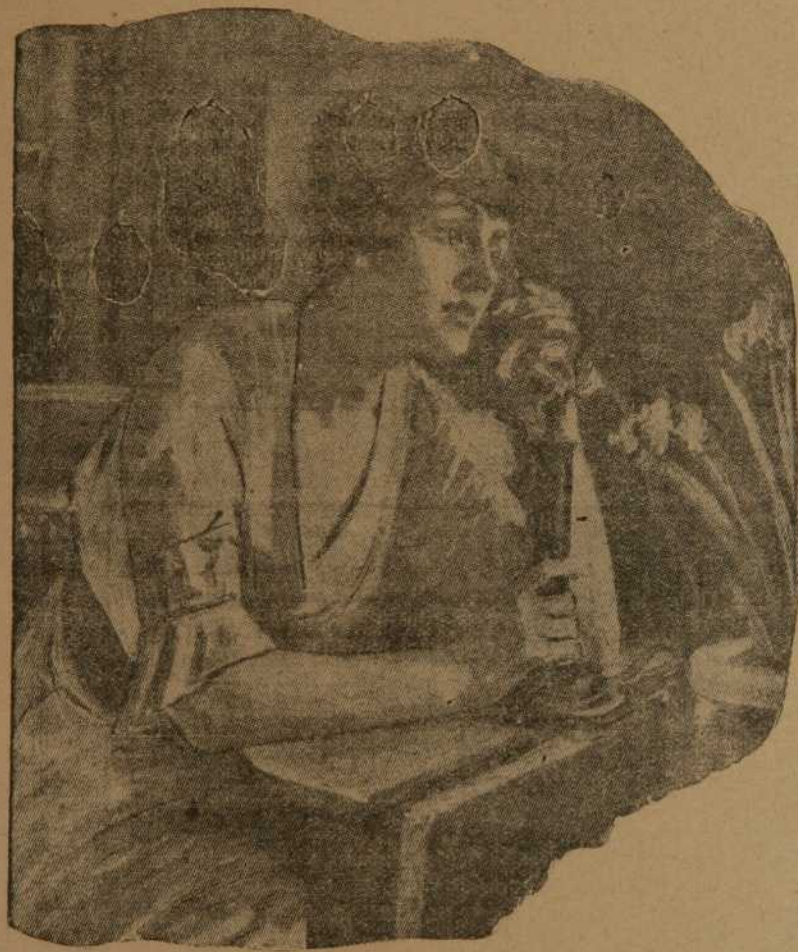
indications qu'il crut bonnes et qui l'éloignèrent du but de plus en plus...

Bref, la soirée s'acheva, la nuit se passa et le lendemain s'écoula sans que le pauvre garçon eût retrouvé son hôtel et sa femme.

Il s'obstina dans ses recherches avec l'énergie du désespoir mais sans plus de succès; enfin, lassé, courbaturé, fourbu, il se souvint qu'il n'avait pas mangé ni dormi depuis la veille et il entra dans un établissement pour se restaurer.

Il mangea comme un ogre et dormit comme une souche. Ensuite il recommença ses interminables marches et promenades en voiture. Peu à peu, son esprit se calma; tout ce qu'il voyait l'intéressait d'ailleurs grandement et il en vint à ne plus penser que par intervalles à son introuvable hôtel et à l'épouse abandonnée sans le vouloir.

Combien de temps s'écoula-t-il ainsi? Huit jours? Quinze peut-être? Il n'eût pu le dire exactement mais il paraissait maintenant mieux que résigné. On sait qu'il avait une philosophie toute spéciale grâce à laquelle il ne se laissait jamais abattre par les événements.



Laure avait téléphoné en vain...

L'aventure commençait à l'amuser joliment. Pendant ce temps sa femme, désolée et qui ne comprenait rien à cette disparition, avait téléphoné en vain à toutes les stations de police, avec la crainte qu'il fût arrivé quelque accident à son mari.

* * *

Pourtant on se lasse de tout. Népomucène, sous prétexte de recherches, avait visité tous les principaux endroits où l'on s'amuse et il avait chaque matin un mal de tête qui augmentait dans la même proportion que sa bourse se vidait.

Un jour, il se vit en possession de son dernier cinq piastres et il réfléchit alors sérieusement. Il fallait à tout prix trouver du travail pour éviter de sérieux ennuis et il entra dans un bureau de placement.

Le seul emploi qu'on put lui accorder pour l'instant consistait

à aider à la cuisine sur un bateau faisant le service des grands laes. Contre la nécessité, il serait fou de résister. Népomucène accepta.

Il resta quinze jours sur le bateau puis s'engagea sur une ferme où il ne fit qu'un stage très court. Dans l'intervalle de quelques mois, il essaya de vingt sortes d'ouvrages sans réussir à économiser la somme d'argent suffisante pour retourner à New-York recommencer ses recherches.

Au contraire, la difficulté du retour devenait sans cesse plus grande car au hasard de ses diverses occupations, il s'éloignait de plus en plus dans la direction de l'ouest.

Les semaines s'écoulèrent; les mois succédèrent aux mois; les années aux années...

Un beau jour, Népomucène, se vit rendu en Californie où, pour la millième fois peut-être, il allait tenter de remplir sa bourse lamentablement plate.

Il y avait huit ans qu'il était parti un soir de son hôtel à New-York pour acheter une montre...

* * *

La malchance consent pourtant quelquefois à abandonner ceux qu'elle bafoue plus ou moins longtemps et notre ami touchait au terme, non de son voyage, mais de sa détresse d'argent.

Il trouva assez facilement de l'emploi chez un viticulteur important de la région et se mit au travail avec la satisfaction courageuse d'un homme enfin assuré du lendemain.

Plusieurs années se passèrent encore. Notre ex-vagabond était maintenant totalement changé. Gras et bien portant, possesseur d'économies rondelettes, il se plaisait beaucoup dans les importantes fonctions qu'on lui avait confiées par la suite et ce n'était que très vaguement qu'il lui arrivait parfois de penser à l'aventure lointaine de son voyage de noces. Son employeur l'avait pris en amitié et lui avait fait promettre de ne jamais le quitter. Avec son indolence naturelle, Népomucène avait promis; satisfait, le viticulteur qui n'avait aucune famille, l'avait institué son héritier pour tous ses biens, tout en ayant, cela va sans dire, l'espoir de vivre de longues années.

Le temps s'écoula désormais dans une quiétude parfaite pour les deux hommes jusqu'au jour où la mort vint soudainement surprendre le viticulteur.

En vertu du testament rédigé en sa faveur, Népomucène était riche maintenant, très riche même et ce fut peut-être ce changement de condition qui réveilla enfin son insouciance. Une pensée lui vint qu'il s'étonna de ne pas avoir eue jusqu'ici... Sa femme, lasse d'attendre, avait dû reprendre le train et rentrer à la maison... Pourquoi n'avait-il jamais songé à cela!

* * *

Sa décision fut bientôt prise. Il vendit ses propriétés, réalisa une fortune considérable, prit le premier train et quelques jours plus tard, débarqua devant son ancienne maison.

Il y avait dix-sept ans qu'il l'avait quittée pour le fameux voyage de noces.

Il sonna et malgré les changements apportés par le temps, il reconnut sa femme sans hésiter. Elle aussi du reste et elle demeura muette de saisissement et de stupéfaction.

Népomucène, lui, n'était nullement troublé. Avec un bon sourire et un peu aussi de timidité dans la voix, il tendit la main à Laure et lui dit:

—Il est six heures et quart, poupoule.

—Hein? Que veux-tu dire?

—Rappelle-toi, je suis sorti pour aller acheter une montre afin de te dire l'heure que tu m'as demandée... Il est vrai que je suis peut-être un peu en retard...

L'explication fut longue mais enfin elle fut satisfaisante. Heureusement que Laure avait le caractère aussi bon que celui de Népomucène était insouciant...

—o—

LA PROHIBITION



IL VOIT DOUBLE

Albert rentre ivre chez lui; sa douce moitié lui fait des reproches:

Georgette. — Pourquoi reviens-tu toujours saoul?

Albert. — Tu es, hic, tu es si jolie, hic, que... que... que j'aime à te voir en double, hic.

ATTENTION

Mme Chapuzot. — Tu devrais faire attention quand tu parles à la bonne. Ne la disputes pas trop fort.

M. Chapuzot. — Je lui ai parlé, pourtant, assez doucement.

Mme Chapuzot. — Ne dis pas ça! tous les voisins ont pensés que tu me parlais, à moi.

CE QU'IL LUI FAUT

Arthur. — Ce qui me fait du tort, vis-à-vis des jeunes filles, c'est que je n'ai pas assez confiance en moi-même; je suis timide, sans énergie, je ne suis même pas capable d'avoir de la volonté et je me laisse constamment mener par le bout du nez et...

Albertine. — Assez. Voulez-vous que je devienne votre "mari"?

VAUT MIEUX

Albert. — Est-ce que votre mère serait fâchée si je vous embrassait devant elle?

Rose. — Je n'en sais rien, mais je crois qu'il vaut mieux m'embrasser quand elle n'y est pas, je puis répondre plus librement à vos épanchements.

UN CONCOURS



Le vieux monsieur.—Eh bien, Marcel, comment est ton petit frère??
 Marcel.—Il est au lit, bien malade.
 Le vieux monsieur.—Qu'est-ce qu'il lui est donc arrivé?

Marcel.—On a joué à celui qui mangerait le plus de tartes en l'absence de maman et... il a gagné.

PROBLEME

Le temps froid que nous avons eu il y a un mois, est dû à des taches que l'on a remarqué dans le soleil. Une de ces taches a 32 millions de verges carrées; calculez ce qu'il faudrait de gallons de benzine pour l'enlever.

PLUS QUE SUFFISANT

Anasthase.—Je ne vois pas pourquoi tu te plains; ta femme t'a apporté en se mariant \$50,000, n'est-ce pas assez?

Joseph.—Oh! l'argent est suffisant, c'est la femme qui est de trop.

UN PIQUE-NIQUE

1er microbe.—J'ai appris que vous aviez eu une partie de plaisir, l'autre soir. Etiez-vous nombreux?

2ème microbe.—Pas très. Environ trois millions.

VISITES AGREABLES



Le créancier.—Je reviendrai vous voir chaque semaine, tant que vous n'aurez pas payé ce que vous me devez.

Le débiteur.—Vous serez toujours le bienvenu, et je ne doute pas qu'à force de nous voir souvent, nous ne finissions par devenir une vieille paire d'amis.

UNE DECOUVERTE ZOOLOGIQUE

C'est la première fois que Jean voyait un serpent:

— Oh! maman, dit-il, une queue qui se promène sans son chien.

LE COUP D'EPINGLE

Mlle Major.—Papa me donne toujours un volume pour mes étrennes.

Mlle Minor.—Vous devez avoir une bibliothèque considérable.

C'EST MOINS

DIFFICILE

Lui.—Penses-tu pouvoir apprendre à m'aimer, chérie?

Elle.—Oh! je n'en doute pas! J'ai bien réussi à apprendre l'allemand.

LES EXCUSES

SINGULIERES

— Comment, vous?... Quelle surprise! Il y a bien trois ans que je ne vous ai vue, ma chère.

— Que voulez-vous? il a fait si mauvais temps!

MENDIGOTS

— Ayez pitié d'une pauvre orphelin.

— Tu n'as pas honte de mendier à ton âge?

— M'sieu, c'est pour nourrir papa et maman.

LE PEDICURE

SPIRITUEL

— Vous voyez, j'ai au moins dix cors à chaque pied...

— Oui, je vois, je vois, et je pourrais presque dire que madame détient là... un record!

UN QUI VEUT S'INSTRUIRE

Le professeur.—Elève Lepine, connaissez-vous les causes de la rébellion de 1837?

L'élève Lepine.—Non! vous?

LE GOLF

Jeannette.—Le golf est-il un jeu dangereux?

Léo.—Plusieurs de mes amis ont trouvé leur femme à ce jeu.

L'ABUS DE LA BOUTEILLE



Scène d'ivresse

LA GAFFE

Toupin et Ernestine causent:

— Cessez vos compliments, M. Toupin, sans quoi je mets mes mains sur mes oreilles.

— Ma chère, vous savez bien que vos maus seraient trop petites.

LA RAISON DE

SA VOGUE

— Elle est très populaire comme musicienne, dit-on.

— Ce qu'on aime en elle, c'est qu'elle ne joue pas de façon à déranger les conversations.

L'AMOUR CHANGE

— Avant notre mariage, il me donnait des baisers sous les tunnels.

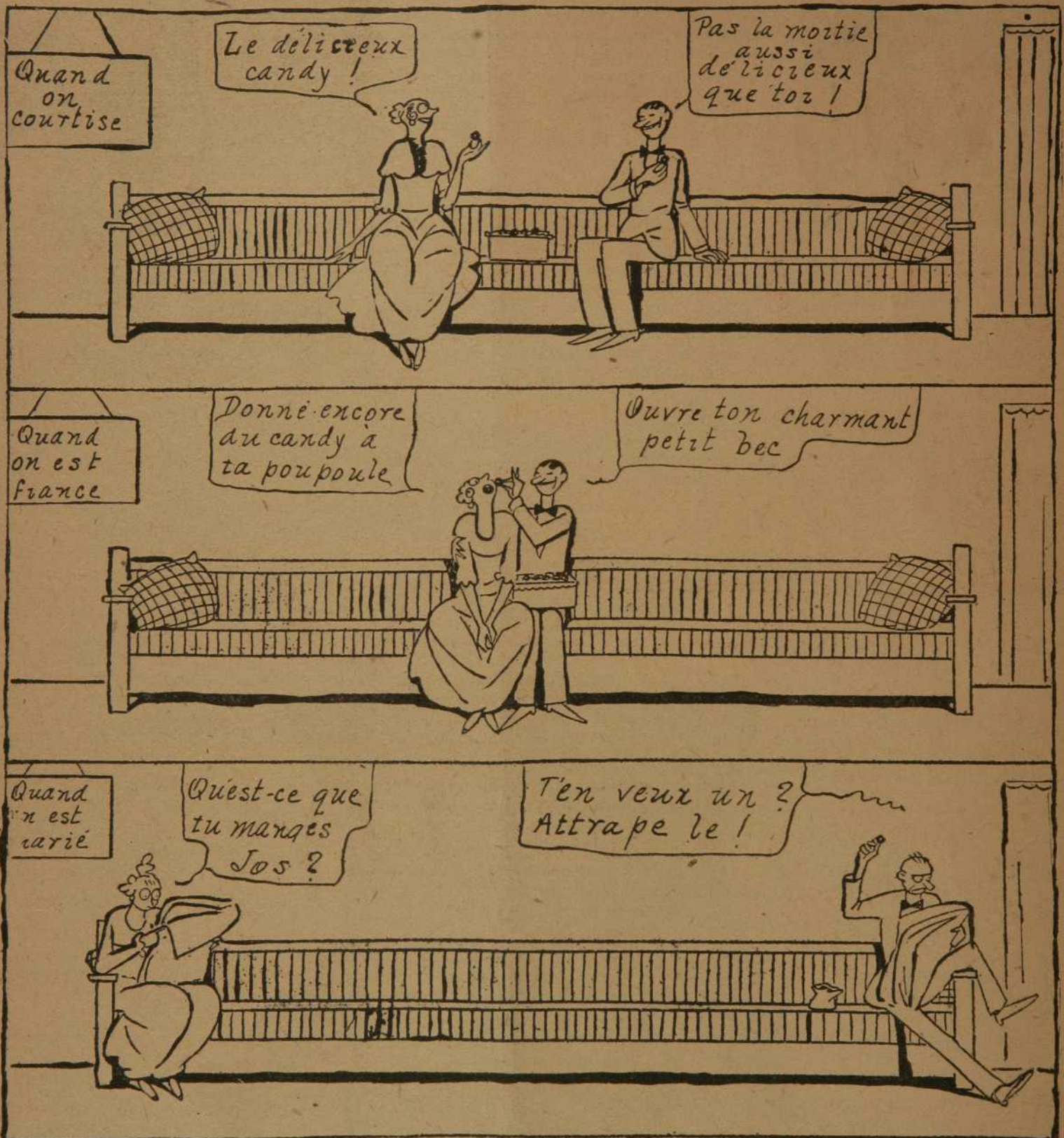
— Et maintenant.

— Maintenant, il prend sa bouteille et boit du vin!

— 0 —

Le "Hevea Brasilensis", l'un des arbres donnant le meilleur caoutchouc croît abondamment au bassin supérieur de l'Amazonie.

TROIS EPOQUES DE LA VIE



QUESTION D'AGE

Le juge. — Quelle âge avez-vous, madame!
 La dame. —
 Le juge. — N'hésitez pas! Plus vous prendrez de temps à répondre, plus vous vieillirez.

SA REPUTATION

Jeannette. — Oui, j'ai passé ma soirée à dire à Paul qu'il avait la réputation d'embrasser les jeunes filles malgré leur volonté.
 Yvonne. — Et qu'a-t-il répondu?
 Jeannette. — Il m'a prouvé que c'était de faux bruits qu'on faisait courir sur son compte. L'idiot... l'imbécile... le lâche.

LES BELLES-MERES

Raphaël. — Vous prétendez que votre fille est trop jeune pour se marier, mais vous-même, chère madame, vous vous êtes marié très jeune.
 La future belle-mère. — C'est précisément pour cela que je veux éviter à ma fille l'ennui d'être belle-mère à 37 ans.

UN LOT

Pierre. — Avez-vous déjà été embrassée avant de l'être par moi?
 Simone. — Oui, monsieur.
 Pierre. — Alors, dites moi son nom. Il faut que je le tue.
 Simone. — J'ai bien peur qu'il soit trop nombreux pour vous.

NOTRE GRAND ROMAN DRAMATIQUE

Vengeance de femme

PAR ELY MONTCLERC



No 2

'Suite'

PREMIERE PARTIE

V

Elle n'eut pas un cri, pas un geste de protestation; mais elle tomba tout de son long à la renverse sur le pavé, les yeux grands ouverts, semblable à une belle morte...

On emporta l'infortunée jeune fille, et le délire aussitôt s'empara d'elle...

Marthe fut plusieurs semaines entre la vie et la mort, et sitôt que sa robuste constitution eût commencé de surmonter la terrible fièvre muqueuse qu'elle venait de subir, on eut à craindre pour sa raison.

Pendant ce temps, les juges du conseil de guerre, sur l'avis du président lui-même, avaient signé immédiatement un recours en faveur de Marthe Vallauris.

Ils avaient jugé indispensable, pour l'exemple, de frapper la belle jeune bourgeoise de la même peine que les fédérés, qui en même temps qu'elle avaient été jugés.

Mais leur conscience ainsi satisfaite, ils souhaitaient de tout leur coeur que la sentence ne fût point exécutée.

Le chef de l'Etat partagea leur manière de voir, et tandis que Marthe agonisait dans l'hôpital de Versailles, où elle avait été transportée durant sa maladie, sa peine était commuée en celle de la déportation perpétuelle.

La fille de Pierre Vallauris enfin guérit.

Son organisme se rétablit aussi complètement qu'il était possible de le souhaiter.

Mais, comme cela arrive fréquemment chez les malades aussi gravement atteints, la jeune fille subit, au point de

RESUME DU NUMERO PRECEDENT

Pendant les troubles de la Commune, en 1871, le père Vallauris a été apporté blessé sur un brancard. Sa fille, Marthe, le soigne. Geneviève, sa cousine, qui aime le lieutenant Albert Letourneux, le fiancé de Marthe, d'une fenêtre de la maison tue un officier. Marthe est arrêtée à sa place. Geneviève vient témoigner au tribunal contre sa cousine. Marthe est condamnée à la déportation à perpétuité.

vue physique, une révolution profonde.

Avant la catastrophe qui avait bouleversé si effroyablement son existence, c'était une belle créature aux cheveux châtain clair, aux joues roses et pleines, aux yeux bleus très doux.

Lorsque, après de longues semaines, pour la première fois, Marthe quitta son lit et put se regarder dans un miroir, elle fut étonnée de se trouver si changée.

Elle avait beaucoup grandi, ce qui faisait encore ressortir la minceur de sa taille.

Ses cheveux avaient pris une teinte plus foncée, plus chaude.

Dans son visage pâli, ses yeux gardaient une expression troublante, des lueurs sombres qu'elle ne leur connaissait pas autrefois s'allumaient au fond de ses prunelles...

Elle se sentait aussi moralement toute changée, envahie par une tristesse morne, invincible, le coeur gonflé d'amertume et d'humeur presque farouche...

On lui notifia sa grâce sans qu'une ligne de son visage bronchât.

Elle en écouta les termes avec une indifférence parfaite.

—Est-ce que Marthe Vallauris serait morte tout de même? murmura-t-elle avec un singulier sourire.

Quelques jours plus tard, elle était envoyée sur un ponton en radé de Lorient, en attendant le départ du premier convoi de déportés pour la Nouvelle-Calédonie.

VI

Pendant que notre héroïne continuait la montée douloureuse de son calvaire, attend son transport à la Nouvelle-Ca-

lédonie, il nous faut faire un court retour en arrière indispensable à la clarté de notre récit.

Nous avons dit brièvement que Geneviève Vallauris, cousine germaine de Marthe, avait été recueillie toute petite par les parents de la jeune fille, élevée, aimée, choyée comme leur enfant unique par ces braves gens.

Nous savons aussi quelle différence morale existait entre les deux cousines.

Tandis que Marthe, douce et droite entre les plus droites, coeur loyal, âme élevée, tandis que Marthe aimait Geneviève à l'égal d'une soeur, celle-ci, véritable monstre d'hypocrisie, cachait, sous des dehors mielleux, l'âme la plus noire et la plus perfide.

Elle haïssait, elle avait haï de tout temps sa cousine, mais elle dissimulait cette haine sous des apparences affectueuses auxquelles toute la famille se laissait prendre.

Toutefois, il était certain qu'à la première occasion cette inimitié profonde se ferait jour.

Tant pis alors pour Marthe, tant pis, car Geneviève ne l'épargnerait pas.

Un peu avant la guerre, vers la fin de l'année 1869, une veuve jeune encore, élégante, distinguée, de manières affables, vint occuper l'appartement du deuxième étage de la maison où habitaient les Vallauris.

Les deux jeunes filles remarquaient avec une égale sympathie les visites hebdomadaires que faisait à cette dame un jeune lieutenant d'infanterie dont le régiment était en garnison non loin de Paris.

La concierge, questionnée par les deux curieuses, apprit que la veuve se nommait Mme Albert Letourneux et que le lieutenant, M. Albert, ainsi que l'appelaient la domestique de Mme Letourneux, n'était autre que son fils.

Mme Letourneux vivait, paraît-il, honorablement, de rentes modestes, et c'était tout ce qu'il était possible de savoir

Commencé dans le No. 19 avril 1919.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

sur son compte, car elle paraissait fort peu communicative en ce qui concernait son passé et sa condition sociale.

— Il est gentil, hein! dit Geneviève à sa cousine, dès qu'elles eurent quitté la concierge.

— De qui parles-tu?

— De qui? la belle question!

— C'est du beau lieutenant qu'il s'agit, parleu!

— Il est grand, il a un teint superbe, des yeux très beaux, très bleus, et sa petite moustache! sa jolie petite moustache blonde, crois-tu qu'elle est friponne, hein?

Marthe souriait complaisamment à l'énoncé de ces avantages.

— Moi, dit-elle, je le trouve surtout très "distingué".

— Ne ris pas, cousine, c'est bête certainement, cette expression, mais je ne trouve que celle-là pour exprimer ma pensée.

— Il a les mêmes manières que Mme Letourneux, sa mère.

— C'est curieux, ils me font tous deux l'effet d'être d'une race spéciale.

— Ils auraient un titre que cela me paraîtrait tout simple.

— Bon! tu en es encore à croire que les nobles ont le sang plus pur que nous, les roturiers?

— Aristocrate, va!

— Et les immortels principes, qu'en fais-tu? et la liberté, l'égalité, la fraternité?...

— Tais-toi, moqueuse! et dépêchons-nous plutôt de finir ces écritures en retard.

— Sans cela, père nous gronderait et il aurait raison.

Les deux cousines, en effet, servaient de comptables au père Vallauris, pour les besoins de son commerce de gros, assez important.

Mme Vallauris, aidée d'une femme de ménage, suffisait aux soins domestiques.

Geneviève reprit sa plume et continua la rédaction de lettres d'affaires, tout en murmurant:

— N'empêche qu'il est très gentil!

Quelques jours plus tard, Mme Vallauris accourait tout effarée dans l'atelier.

— Pierre, fit-elle, notre maison est inondée!

— Comment cela?

— C'est du second, il coule de l'eau du plafond sur les meubles du salon.

— Il sera perdu, bien sûr.

— J'étais dans notre chambre, j'ai eu besoin d'entrer au salon pour y prendre quelque chose, alors j'ai vu un joli gâchis.

— Tiens, regarde.

— Notre voisine a bien travaillé, constata Vallauris.

— Il y a un robinet qui coule là-haut, c'est certain.

— Geneviève, cours prévenir la con-

cierge, pour qu'elle dise à cette dame d'arrêter ça.

— N'empêche que notre canapé est propre! soupira Mme Vallauris.

— Quelle pitié! Justement il n'y a pas plus de deux mois qu'on l'a fait recouvrir! et du beau velours d'Utrecht encore...

— Mme Letourneux le payera, ma bonne, comme il est juste.

— Ne te tourmente pas, va!

Geneviève en cet instant revenait.

La concierge, aussitôt prévenue, avait levé les bras au ciel et poussé les hauts cris.

Mme Letourneux était sortie depuis le matin, et sa bonne avait justement congé.

Quel guignon! car la brave femme n'avait pas les clefs de l'appartement, et il paraissait impossible, à moins qu'on n'enfonçât la porte, d'arrêter l'inondation.

Pendant qu'on délibérait ainsi, l'eau continuait à ruisseler du plafond, au grand désespoir de Mme Vallauris qui voyait s'écailler par place les couches de peinture du plafond de son salon.

— Comment faire? comment faire? ne cessait-elle de répéter.

Enfin, après une demi-heure d'attente, la concierge parut.

Mme Letourneux venait de rentrer.

Elle avait aussitôt cherché la cause du désastre.

Un malencontreux robinet, laissé ouvert dans un cabinet de toilette, et qui coulait depuis des heures.

La veuve, désolée de l'accident, faisait à ses voisins toutes ses excuses, et leur annonçait sa prochaine visite, afin de s'entendre avec M. Vallauris au sujet du dommage causé.

Ce fut le soir, après dîner, qu'elle descendit, alors que la journée étant finie, les Vallauris, assis à leur balcon, respiraient l'air pur de cette charmante soirée automnale.

Mme Letourneux était si vraiment belle, si correcte dans sa simplicité, si parfaitement grande dame que Pierre Vallauris et sa femme, un peu intimidés tout d'abord, ne purent que balbutier de vagues formules polies, tout en priant la visiteuse de s'asseoir.

Et la conversation qui devait, en principe, n'être qu'une entente d'affaires, dévia si naturellement qu'au bout d'une heure, ces braves gens étaient amis et à l'aise entre eux comme s'ils se fussent connus de longue date.

Tant et si bien que de l'inondation du logis des Vallauris et de ses conséquences, au point de vue pécuniaire, il ne fut plus question, Pierre refusant absolument d'accepter quoi que ce fût de sa nouvelle amie, Mme Letourneux.

Son charme doux eut vite conquis la famille entière, ce fut pour les Vallauris une précieuse relation que celle de leur voisine.

La veuve descendait tous les jours voir ses amis, ou bien les Vallauris montaient chez elle.

Musicienne excellente, Mme Letourneux enchantait Geneviève et Marthe, tandis que Pierre et sa femme dodelinaient de la tête bercés par les mélodies que, complaisamment, la veuve leur jouait.

Bientôt on sut l'histoire, banale et mélancolique, mais touchante.

Mme Letourneux était de naissance très aristocratique.

Ses parents, le comte et la comtesse de Méricourt, étaient morts jeunes encore, la laissant sous la garde d'un frère de douze ans plus âgé qu'elle, et qui avait embrassé la carrière militaire.

Célibataire endurci, le capitaine Hugues de Méricourt adorait sa soeur, la jolie Paulette.

Il l'entourait de soins et d'attentions, mais il ne pouvait rendre bien gaie la maison familiale, si vide maintenant.

Sans cesse absent pour les besoins du service, il laissait Paulette seule, et Paulette s'ennuyait.

Elle aurait pu sortir, se promener avec la vieille femme de chambre qui l'avait vue naître, mais Paulette se sentait pleine de découragement à la pensée qu'il lui faudrait recommencer chaque jour la même promenade monotone.

Faire les cent pas sur le mail de la petite ville de province où Hugues tenait garnison, cela n'était pas pour enchanter la jeune fille et elle préférait rêvasser au logis.

Dans le but de distraire sa soeur, le capitaine de Méricourt lui amena un beau matin Charles Letourneux, un camarade de collège retrouvé par hasard et duquel il avait conservé d'excellents souvenirs.

Charles Letourneux, de deux ou trois ans plus jeune que son condisciple, était un beau et grand garçon dont les yeux caressants et la fine moustache dorée firent sur Paulette une profonde impression.

Spirituel avec cela, tendre, passionné, il eut vite fait de conquérir tout entière la jeune fille.

Malheureusement il était pauvre et vivait chichement d'une situation modeste qui lui rapportait à peine de quoi subsister.

Mais les coeurs de vingt ans ont bien autre chose à faire que de s'occuper de ces détails prosaïques!

Est-ce qu'il est possible de raisonner quand l'âme est d'accord avec la tête, et que tous deux battent la campagne?

Sait-on pourquoi, par quelles affinités mystérieuses Dieu fait se rencontrer deux êtres, pourquoi il dirige sur la même voie deux destinées qui paraissent opposées et ne devaient se rapprocher jamais?

Charles aima Paulette et se fit adorer

puis, comme le capitaine de Méricourt repoussait énergiquement tout projet d'union entre sa soeur et son ami, Letourneux, sans plus ni moins, enleva la jeune fille.

Jamais Hugues ne pardonna à son camarade ce qu'il appelait l'indignité de sa conduite.

Il rendit à sa soeur ses comptes de tutelle, lui remit sa part de la fortune de ses parents, part assez mince entre parenthèses, car les Méricourt étaient plus riches de titre que d'argent, puis il abandonna le jeune ménage, et déclara ne plus vouloir en entendre parler.

Un fils naquit bientôt à Paulette, un adorable bébé devant lequel tomba la colère de l'officier.

Hugues fut le parrain de l'enfant, déclara qu'il en ferait un soldat comme lui, et pria la mère de le lui conduire souvent.

Mais Hugues ne désarma jamais devant Charles Letourneux qu'il ne revit plus.

Mme Letourneux et son fils passaient un jour chaque semaine auprès du commandant de Méricourt, alors en garnison à Versailles.

L'officier comblait le bambin de caresses et de cadeaux; il le trouvait charmant et l'adorait.

—Va! va! mon homme, tu seras riche, lui disait-il souvent.

—Ta vieille baderne d'oncle travaille pour toi...

—Seulement, c'est ce nom de Letourneux qui me chiffonne!

—Est-il possible d'appeler les gens d'une manière aussi ridicule!...

—Hugues! murmurait alors la jeune femme d'un ton de doux reproche.

Méricourt comprenait et n'ajoutait plus un mot, sentant qu'il blessait sa soeur.

Sa volonté était formelle.

Il voulait qu'Albert se destinât à la carrière militaire, la seule belle et enviable selon lui.

A cette condition, il s'occuperait de son neveu et lui laisserait toute sa fortune, que grossissaient énormément d'heureuses spéculations tentées en vue de l'enfant.

Hugues de Méricourt, sur le conseil de son notaire, avait pris un grand nombre d'actions du canal de Suez, alors à ses débuts, et le patrimoine de l'officier, déjà décuplé par la hausse des valeurs, deviendrait sous peu considérable.

Charles Letourneux, quoique profondément humilié et triste de la rancune persistante de son ancien condisciple, ne pouvait qu'être reconnaissant envers l'homme qui assurait à son fils chéri un avenir doré.

Il avait trop souffert de sa pauvreté pour ne pas apprécier à sa valeur le prix de la richesse.

Son seul bonheur en ce monde, pour lui triste de son humilité et de santé pré-

caire, avait été Paulette, sa chérie qu'il adorait chaque jour un peu plus, qu'il adorait et vénérât tout ensemble, pénétré de reconnaissance à la pensée que belle, jeune, noble et presque riche, elle lui avait fait le don précieux de son amour, de son dévouement, de sa personne.

Comme les divines petites mains de Paulette étaient fraîches et douces, et reposantes sur le front brûlant de Charles, alors que miné par une impitoyable affection de poitrine, il sentait venir la fin!

—Mon amour, mon coeur! mon bien inestimable, lui disait-il.

—Par toi seule la vie m'a paru belle, par toi et par ce chéri que tu m'as donné...

—Je vais bientôt partir... Dis, te souviendras-tu de ton ami quand je ne serai plus près de toi?

—M'aimeras-tu encore après?

—Dis, ma bien-aimée?

—Tiens! si je ne t'avais pas eue, j'ignorerais la joie et il me faut te quitter!...

Charles s'éteignit un clair matin d'avril...

Son âme s'envola dans les espaces, à l'heure où l'aurore empourpre le ciel, alors que tout s'éveille...

Son fils pleurait en lui tenant la main; sa femme, abîmée dans une douleur sans bornes, étreignait une dernière fois cette tête chérie, demandant aux yeux désormais éteints de celui qu'elle avait tant aimé un dernier regard de tendresse...

Peu après cette mort, Albert Letourneux entra à Saint-Cyr.

Son oncle, le comte de Méricourt, venait d'être nommé colonel.

Il appela près de lui sa soeur; il voulait reprendre la vie commune d'autrefois, mais Paulette ne voulut point y consentir.

Toute à son deuil, toute à celui qui fut l'unique passion de sa vie, la tendre et douce femme voulait finir ses jours seule avec la pensée de son Charles, avec les souvenirs qu'il lui avait laissés, et que rien ne devait troubler.

Hugues, aujourd'hui millionnaire, menait un train en rapport avec sa situation. Paulette, habituée maintenant à la médiocrité, préférait de beaucoup l'existence calme et paisible qu'elle avait menée depuis son mariage.

Elle eût certainement souffert auprès de son frère.

Celui-ci le comprit et la laissa libre.

Mais il voulut voir de plus en plus son neveu dans lequel il lui semblait revivre.

Comme lui, jadis, il avait été beau, fringant, et cela réjouissait son coeur de vieux brave de voir aller, venir, marcher autour de lui le magnifique et cher garçon dont il était si fier.

A sa sortie de Saint-Cyr, Albert, nom-

mé sous-lieutenant au 21^e de ligne, fut envoyé à Beauvais en garnison.

Cela l'enchantait, car il pouvait ainsi venir tous les dimanches voir les siens.

Il adorait sa mère et n'eût pas manqué pour un empire sa visite de chaque semaine.

La matinée se passait en l'unique compagnie de Mme Letourneux.

La mère et le fils déjeunaient ensemble, puis on terminait généralement la journée par une promenade, et le dîner au cabaret, comme deux amoureux, affirmait en riant le jeune officier.

De temps à autre, Albert obtenait une permission pour aller voir son oncle, le colonel de Méricourt, alors en garnison à Poitiers.

Vers la fin de l'année 1869, Paulette dut déménager.

La maison qu'elle habitait depuis 20 ans était expropriée par suite du percement d'une voie nouvelle, et c'est avec un chagrin véritable que la veuve quitta le cher asile où elle avait été si heureuse, où elle avait aussi tant pleuré!

Elle vint demeurer au-dessus des Vallauris et lia connaissance avec eux dans les circonstances racontées plus haut.

Mme Letourneux, séduite par la cordialité franche des parents, par le charme de Marthe, les câlineries de Geneviève qui, pour elle, se mettait en frais d'amabilités, affectionna bientôt de tout son coeur ses nouveaux amis.

Ils faisaient moins pénible sa solitude, et leur voisinage rendit aisée l'intimité dans laquelle ils vécurent désormais.

Maintenant, le dimanche, lors des visites d'Albert, la mère et le fils dînaient chez les Vallauris.

On sortait ensemble et, quelquefois, Albert accompagnait au théâtre les jeunes filles et leurs parents, car Paulette n'allait plus au spectacle depuis la mort de son mari.

Marthe était ravissante, Geneviève non moins jolie, quoique différemment. Entre ces deux créatures, également gracieuses et charmantes, il arriva ce qui, certes, était fatal.

Albert devint amoureux.

Pendant un temps, le jeune homme, réellement embarrassé, ne put arriver à définir pour laquelle des deux cousines, également exquises et adorables, il éprouvait de l'amour.

Le doux regard bleu de Marthe, en se posant sur lui, le rendait tout tremblant, envahi par un délicieux émoi; les yeux noirs de Geneviève, si troublants, ces yeux de braise ardente le faisaient frissonner...

Était-ce d'amour, était-ce de crainte?

Il ne le savait encore! et c'est valnement que, de retour en sa garnison, il cherchait à définir ses sentiments, à se comprendre lui-même...

Il vivait dans une hantise, un trouble perpétuels.

L'image des deux jeunes filles flottait sans cesse devant lui, c'était une obsession délicate et cruelle tout ensemble.

Parfois, loin d'elles, il lui semblait qu'il allait pouvoir se décider, que son cœur pencherait vers l'une de ses deux amies.

Mais en leur présence, son incertitude se faisait plus aiguë... il ne savait plus ce qu'il voulait... et ce qu'il pensait.

Et le pauvre garçon, vraiment malheureux de cette situation, invoquait à son aide tous les saints du Paradis pour qu'enfin elle cessât. Laquelle aimait-il?

La rêveuse et paisible Marthe aux cheveux cendrés, ou bien l'ardente Geneviève, à la toison plus noire que la nuit?

Marthe avait une bouche rose, fraîche et tentante comme un fruit, et Albert était pris d'un frénétique besoin d'éteindre sa soif d'amour aux lèvres rouges de Geneviève.

Pendant un bon mois, le jeune homme, qui s'était ouvert à sa mère, interrompit ses visites rue Oberkampf.

Il espérait que l'absence rétablirait l'équilibre rompu, lui ferait voir clair en lui-même.

Marthe s'étonna de cette abstention, elle en souffrit, la chère petite, dans le secret de son cœur, car, dès le premier jour, elle s'était laissée prendre par Albert, de même que, jadis, Mme Letourneux avait été séduite, dès le premier moment, par le père du jeune homme.

Quant à Geneviève, il est bien difficile de rendre clairement son état d'âme, puisque son âme n'était qu'obscurité et profondeur.

Certes, le lieutenant Letourneux était loin de lui être indifférent.

Bien au contraire, Geneviève se croyait à l'égard d'Albert la proie d'une passion effrénée, mais c'était surtout pour faire échec à Marthe qu'elle mit en œuvre tous ses manèges de coquette.

Elle se sentait prise de vertige à la pensée que sa cousine pouvait lui être préférée.

Quoi! elle, elle toujours! elle heureuse, elle aimée, elle riche enfin!

Car Geneviève n'ignorait pas les intentions généreuses du colonel de Méricourt à l'endroit de son neveu, et le brillant parti l'attirait autant que le mari.

Aussi, l'on juge de sa rage forcenée, de sa haine, lorsque Albert demanda officiellement la main de sa cousine.

Décidément la douce Marthe l'emportait, et le jeune homme, sans crainte, lui confiait sa vie, la voulait pour compagne de route, certain qu'à ses côtés le chemin serait paisible et sûr.

Il avait bien réfléchi, mûrement pesé toutes choses.

La beauté passionnée de Geneviève était par trop inquiétante, ses lèvres sai-

gnantes, ses yeux aux flammes d'enfer offraient trop de dangers.

Elle était capable d'inspirer de la passion, certes! Mais la passion n'a qu'un temps, et après que resterait-il?

Cette créature ardente saurait-elle être une compagne aimable et douce, se plaisant aux joies simples du foyer domestique?

Non, sans doute, elle voulait frénétiquement vivre sa vie, cela se voyait rien qu'à contempler la palpitation de ses narines mobiles comme deux ailes, la pulpe rouge de ses lèvres sensuelles. Tandis que Marthe, oh! la chère enfant!

Elle n'était que douceur, dévouement, elle n'était qu'amour...

Avec elle, Albert pourrait vivre en toute sécurité et de tout cœur il lui consacrait son existence.

Cependant chaque jour, chaque heure, chaque minute augmentaient la colère de la dédaignée.

Elle détestait presque autant l'officier que sa cousine et pourtant jamais son sourire ne fut plus doux, jamais le son de sa voix plus mielleux.

—Comment les séparer? Comment empêcher cet odieux mariage? songeait incessamment Geneviève.

"Je tenterai tout, tout, pour cela, si l'occasion se présente, si je puis la faire naître.

"Quand je les vois roucouler devant mes yeux, se presser la main avec des regards languissants, sous la protection de ces benêts de Vallauris, il me prend des envies folles de leur sauter au visage, et de les défigurer tous deux.

"Ainsi ils ne s'aimeraient plus pour leurs jolis traits.

"Qu'a-t-elle donc cette fadasse de Marthe pour avoir ainsi enjôlé Albert?

"Avec ses airs de Sainte-Nitouche, peut-être...

"Il est si bête!

"Elle marquera bien, oui, quand elle sera sa femme!

"Elle aura du chic, du genre, elle fera honneur à son mari!...

"Tandis que moi, s'il avait voulu..."

"Oh! mais! mais!..."

"Je ne pourrai donc pas m'arranger pour qu'ils se haïssent de tout l'amour qu'ils éprouvent aujourd'hui l'un pour l'autre... Si, j'y arriverai, je le sens, oui, coûte que coûte... avant ou après le mariage... j'y arriverai, je le jure!..."

Tandis que Geneviève roulait dans son esprit ces pensées mauvaises, les événements se multipliaient, et la guerre qui éclata brusquement sépara pour un temps les deux fiancés.

Albert se battit bravement et conquist ses galons de lieutenant à la bataille de Villersexel.

Pendant qu'exposé à tous les dangers, à tous les hasards de la guerre, le jeune homme faisait son devoir, sa mère agonisait d'angoisse.

Son fils, son enfant, son fils! l'image

chère du seul être qu'elle eût jamais aimé.

Son petit, son sang, sa chair, souffrait du froid, de privations sans nombre, risquait sa vie, sa vie précieuse, l'unique bien que la pauvre femme eût encore en ce monde.

Le manque de nouvelles surtout exaspérait son chagrin.

Elle souffrait de l'incertitude à un point qu'il est difficile d'exprimer.

Heureusement que la présence presque continuelle de Marthe adoucissait la cruauté de sa douleur.

La fiancée d'Albert éprouvait une peine aussi grande que Mme Letourneux, mais les épanchements mutuels des deux femmes rendaient cette peine moins cuisante.

—Ma fille, ma chère fille, oh! je vous aime de tout mon cœur, allez! disait tendrement la veuve en appuyant ses lèvres sur les cheveux blonds de Marthe.

—Ma mère chérie! répondit Marthe, les bras passés autour du cou de Mme Letourneux.

Geneviève était aussi une grande consolation pour la mère d'Albert.

Jamais plus qu'à ce moment elle ne prodigua mieux à ceux qui l'entouraient ses paroles de miel, ses caresses, ses mots tendres et câlins qui savaient si bien endoctriner et convaincre.

Les Vallauris l'adoraient.

Mme Letourneux lui témoignait également une affection véritable.

Ces braves gens, incapables d'hypocrisie, se fiaient aux apparences!

Combien trompeuses les apparences!

La guerre finit enfin laissant Albert sain et sauf, mais alors ce fut une horreur, une épouvante nouvelle pour la mère et la fiancée, car arriva la Commune, et le jeune lieutenant faisait partie des troupes de répression.

Cependant, cette fois, il écrivait plus souvent.

Pendant que Paris était la proie de cette lutte fratricide, Mme Letourneux, appelée auprès de son frère, malade des suites d'une blessure reçue pendant la campagne, dut abandonner ses amis les Vallauris.

Marthe, de son côté, devait remplir des devoirs de garde-malade auprès de sa mère qu'une terrible crise de rhumatisme clouait au lit.

Elle était doublement triste, la pauvre enfant, d'être séparée de Mme Letourneux et de son fiancé...

La mère d'Albert lui donnait, toutefois, fréquemment de ses nouvelles.

Elle annonçait, entre autres choses, à la jeune fille, que son frère, le comte de Méricourt, aujourd'hui général, donnait son plein assentiment au mariage d'Albert et de Marthe.

Cela pour rassurer tout à fait sa chérie, qui se faisait des idées au sujet du comte de Méricourt et le croyait hos-

tile aux projets matrimoniaux de son neveu.

Ce que Mme Letourneux omettait de dire, par exemple, c'est que le consentement du général n'avait pas été obtenu sans peine.

Le vieux brave prétendait marier son neveu à une héritière aussi noble que riche, et il poussa les hauts cris en apprenant qu'Albert, suivant la tradition maternelle, se mésalliait.

Néanmoins, l'âge avait épuisé sa force de résistance et il adorait si fort son joli garçon de neveu que le consentement arriva sans trop de peine, après examen attentif et long de la photographie de Marthe.

Sur ces entrefaites arriva, interceptée par Geneviève, plus éperdue de rage que jamais, la lettre d'Albert annonçant son entrée imminente à Paris.

Nos lecteurs savent ce qui se passa alors. Le terrible accident arrivé à Pierre Vallauris, le crime de Geneviève, l'arrestation de Marthe innocente... la fusillade et le dévouement d'Albert couvrant de son corps sa malheureuse fiancée...

Geneviève, après que les soldats eurent emmené sa cousine pour l'exécuter, attendit encore jusqu'à une heure avancée de la nuit dans sa cachette.

Quand enfin elle se résolut à en sortir, la misérable avait un visage convulsé par l'épouvante.

Elle descendit jusqu'au premier étage, s'arrêta à chaque marche, dans la crainte affreuse de voir apparaître quelqu'un.

Quand elle entra chez son oncle et sa tante, le spectacle qu'elle vit était de nature à émouvoir les plus endurcis.

Pierre Vallauris agonisait sur sa couche ensanglantée, tandis que sa vieille compagne, privée de sentiment, gisait en travers de son lit.

Après des soins pressés, Mme Vallauris put rouvrir les yeux et reconnaître Geneviève.

Elle lui conta l'affreux malheur qui les frappait, affirmant qu'il n'aurait pas eu lieu si quelqu'un de valide se fût trouvé là pour prendre la défense de Marthe, de sa pauvre enfant que ces barbares avaient fusillée dans la rue, devant sa maison...

Geneviève, qui avait les meilleures raisons du monde pour croire à l'innocence de sa cousine, abonda dans le sens de sa tante.

Elle se maudit d'avoir eu peur, du moment d'égarement qui l'avait saisie, dit-elle, en voyant la rue envahie par la troupe, en entendant le crépitement incessant des balles qui faisaient se terrer tous les passants affolés, elle gémit sur la sottise terreur qui l'avait jetée comme démente à travers les rues, sans voir où elle se dirigeait.

—Oh! si j'avais été là, si j'avais été

là! ne cessait de répéter la fourbe créature...

Et elle se multipliait autour des deux malades, et elle était douce, bonne, dévouée!...

—C'est un ange, murmurait attendrie la mère Vallauris.

"Sans elle pour me consoler, je mourrais sûrement de chagrin... Oh! ma pauvre chère bien-aimée... ma douce Marthe! où es-tu maintenant?"

"Ils me l'ont tuée, ces bandits!"

Pierre Vallauris mourut deux jours après l'arrestation de sa fille, des suites de sa blessure.

On peut dire qu'il expira désespéré, car il savait que Marthe n'était pas coupable de meurtre, et lui aussi croyait que la malheureuse enfant avait péri, injustement fusillée.

Enfin, un jour parvint rue Oberkampf une lettre de la prisonnière.



Son charme doux eut vite conquis la famille.

Quelle joie pour la mère, quelle terrible surprise pour Geneviève qui se croyait à tout jamais débarrassée de sa cousine abhorrée!

Quelle terreur aussi, car Marthe annonçait sa comparution devant un conseil de guerre.

Alors, si l'enquête démontrait sa parfaite innocence, si l'on apprenait la vérité?

—Oh! non, oh! non, rugit Geneviève.

"Qu'une condamnation, du moins, l'éloigne de moi, de nous, de lui..."

"Qu'on ne la revoie jamais!"

Et elle manoeuvra si bien que tout en disant comme sa tante, Mme Vallauris, elle parvint à persuader Mme Letour-

neux, enfin revenue à Paris, de la culpabilité de sa cousine.

Elle avait cédé à un moment de folie, la pauvre enfant, oui, sans doute, mais Marthe n'en avait pas moins tiré sur les soldats, le fusil en offrait malheureusement la preuve.

D'ailleurs, qui, hormis elle, eût pu commettre l'attentat, puisqu'elle était la seule valide au logis?

—Seulement, ajoutait-elle, tante est si faible, si affligée, ne gâtons pas ses derniers jours, laissons-lui croire que sa fille est incapable de commettre un crime...

Et Mme Letourneux jugeait de même que Geneviève.

Elle plaignait Marthe de tout son coeur mais ne pouvait s'empêcher de la trouver bien... exaltée.

Qui eût dit cela à la voir si paisible, si calme?...

Et Albert pensa comme sa mère, comme celle dont le regard ardent le bouleversait, dont la voix peu à peu l'ensorcelait.

A peine en convalescence, affaibli par la perte de son sang, déprimé, languissant, il ne pouvait que se laisser guider et subissait sans luttés possibles les suggestions qu'on voulait lui imposer.

Il était nécessaire qu'il crût sa fiancée coupable.

Ce fut très facile à la perfide Geneviève de le lui persuader.

D'où la lettre du jeune officier au président du conseil de guerre, cette lettre qui avait brisé le coeur de Marthe...

Maintenant, Geneviève, maîtresse de la situation, à jamais délivrée de sa rivale, allait pouvoir mener les événements à sa guise.

DEUXIEME PARTIE

Les naufragés de la "Titania"

I

C'était durant les premiers jours du mois d'avril de l'année 1881.

Le transport de l'Etat le "Volcan" se trouvait dans l'Océan Indien, sur le parcours régulier de Melbourne à l'île de la Réunion, entre l'Australie et le continent africain, à plusieurs centaines de milles des terres les plus rapprochées.

On était dans les dernières heures de la nuit et le soleil allait bientôt paraître sur l'horizon, mais une brume épaisse couvrait encore la mer, enveloppant le navire de ses flots laiteux, qui cachaient complètement la surface de l'Océan.

Le navire s'avancait à grande vitesse, tous ses feux de position allumés.

Les passagers dormaient encore dans l'entrepont.

L'officier et les matelots de quart hâtaient à leur poste.

Tout à coup, l'officier de quart aperçut une forme humaine débouchant de l'escalier, qui faisait communiquer les logements des passagers avec le pont du transport.

Il regarda une seconde fois plus attentivement, et crut reconnaître une passagère qu'il avait déjà remarquée à plusieurs reprises.

La personne en question franchissait en courant la distance qui séparait l'escalier de la dunette.

C'était bien celle que l'officier avait supposée!

Il distinguait nettement à cette minute son profil hautain et sévère.

C'était une jeune femme de vingt-huit à trente ans environ.

Elle était grande et mince, admirablement faite.

Mais ce qui frappait surtout l'attention, c'était la pâleur uniforme de son visage, que faisait ressortir davantage encore son épaisse chevelure d'un châtain clair à reflet roux, striée par place de fils d'argent... marguerites de cimetière trop précoces, dont l'existence sur cette tête royalement belle dénotait d'amers chagrins, de cuisantes douleurs.

Les yeux de cette femme étaient très grands, d'une magnifique nuance bleu foncé et se fixaient volontiers sur le regard de ceux qui paraissaient la considérer avec attention.

On n'y lisait alors aucunement la gêne ni l'effronterie, mais une singulière expression d'énergie presque farouche, et le plus souvent hostile à tout rapprochement.

La jeune femme avait jeté une mantille de dentelle noire sur sa tête.

L'officier de quart constata qu'elle paraissait en proie à une émotion violente.

—Monsieur l'officier! cria-t-elle aussitôt qu'elle fut assez près de la dunette pour que le son de sa voix parvint jusqu'aux oreilles de celui qu'elle interpella—et son accent trahissait une vive émotion—monsieur l'officier, il faut faire stopper le navire immédiatement, je vous prie.

Le lieutenant fut tout interloqué par cette demande intempestive.

—Ah! ça, pensa-t-il, est-ce que cette belle mystérieuse est devenue folle?

—En ce cas, le mieux est de n'avoir pas l'air de l'entendre.

Et il se détourna de l'autre côté.

—Monsieur! reprit la jeune femme haletante, avec un ton de commandement qui fit tressaillir le marin, n'avez-vous donc pas entendu cette voix qui appelle à l'aide?

—Allons bon! voilà des histoires de fantômes, maintenant.

—Elle n'est pas folle, mais hallucinée, murmura le lieutenant en haussant les épaules.

—Cela arrive quelquefois à ceux qui n'ont pas l'habitude de voyager en mer.

—Mais, en somme, il n'est pas si commode d'ordinaire d'avoir une conversation avec la "belle mystérieuse".

—Puisque l'occasion s'en présente, saisissons-la au vol.

—Si ses histoires ne sont pas amusantes, au moins est-elle bonne à regarder.

—Eh bien! vous ne répondez pas! insista la "belle mystérieuse".

—Madame, dit l'officier en souriant, que voulez-vous que je réponde?

—Ni mes matelots ni moi n'avons rien entendu, et cependant j'ose présumer que nous avons plus encore que vous-même l'habitude des bruits de l'Océan.

—Et moi je vous affirme, s'écria la jeune femme, que de ma cabine j'ai entendu distinctement une voix qui criait:

"A l'aide! à l'aide!"

—Ceux qui ne sont pas accoutumés au tapage des vagues, riposta l'officier, croient toujours dans les plaintes du vent ou le clapotis des flots, reconnaître des appels de détresse!

—Mais quand bien même je me tromperais, monsieur, quand même j'aurais été victime d'une hallucination, votre devoir d'humanité vous obligerait à ne rien négliger pour contrôler mes dires...

—Vous devriez stopper, éclairer l'Océan, mettre une chaloupe à la mer, essayer de sauver, en un mot, les malheureux qui implorent secours!

—A la bonne heure! se récria le marin en accentuant son ironique sourire.

—On voit, madame, que vous n'avez aucune responsabilité dans la question, et que ce n'est pas vous qui répondez de la marche du navire.

—Un peu plus, ajouta le lieutenant, et vous me demanderiez de me jeter à la mer moi-même et d'y périr en cherchant au fond de l'eau tous les noyés qui depuis longtemps y dorment!

—Hé! monsieur, il vaudrait beaucoup mieux pour vous que vous vous jetiez à la mer et même que vous vous y noyiez, s'écria la jeune femme avec impétuosité, plutôt que de vivre avec le remords d'avoir laissé par entêtement périr des créatures humaines.

Le marin, vexé, secoua la tête avec humeur.

—On ne peut, cependant, pour le seul motif de faire plaisir à une jolie femme, murmura-t-il, arrêter en plein Océan la marche d'un transport de l'Etat!

—Ah! c'est ainsi! s'exclama la "belle mystérieuse".

—Puisque, par crainte de responsabilité, vous courez risque d'abandonner des naufragés en péril, je vais vous forcer à accorder foi à mes paroles, que tel soit votre agrément ou non.

Elle se tourna en même temps vers les matelots qui se tenaient immobiles et impassibles sur le pont, à leur poste de quart, et leur cria d'une voix éclatante:

—Je vous prends à témoin que mon-

sieur a refusé, malgré mes instances, de faire stopper le bâtiment.

—Si je meurs, vous saurez tous qui est l'auteur de ma mort!"

Et la jeune femme s'élança en courant vers le bastingage.

Le lieutenant, qui venait enfin de comprendre ce qu'avait l'intention de faire l'inconnue pour forcer sa volonté, se mit à crier de toutes ses forces aux matelots:

—Arrêtez-la!

"Retenez-la! dépêchez-vous!"

Mais les marins sont gens calmes et posés, accoutumés à faire dans un ordre immuable les actes de la vie la plus régulière qui soit.

Le temps de s'arracher à leur éternelle rêverie, de comprendre les paroles de leur officier, de se rendre compte que la jeune dame voulait bien positivement sauter par-dessus bord pour se jeter à la mer, et la passagère avait déjà parcouru plus de la moitié de la distance qui séparait la dunette du bastingage...

Ils se précipitèrent cependant à sa poursuite.

Ils criaient:

—A moi! à toi!... à toi!...

Comme s'il se fut agi d'une partie de raquette ou de ballon.

Il s'en trouva deux cependant qui arrivèrent à peu près en même temps que la "belle mystérieuse" au long du bastingage, et qui se mirent en demeure de lui couper la route.

Ils s'élançaient vers elle, les mains étendues pour la happer au passage, mais dans l'instant où ils s'imaginaient la saisir, elle jeta son mouchoir au visage de l'un et sa mantille à la tête de l'autre.

Les deux hommes, n'y voyant plus, hésitèrent pendant l'espace d'une seconde qui suffit à la poursuivie pour leur glisser entre les doigts.

Ils s'empoignèrent ensuite tous les deux par les épaules en criant, chacun de son côté:

—Bougeons plus! la petite dame!

—On vous tient, cette fois, et de la bonne façon!"

Ce ne fut qu'après s'être dégagé réciproquement le visage qu'ils s'aperçurent enfin de leur méprise.

En même temps, le bruit mat de l'eau s'ouvrant sous la chute d'un corps venait frapper leurs oreilles, et dans la nuit, s'élevait, poussé par les autres hommes de quart, le sacramentel et lugubre cri:

—Un homme à la mer!

L'officier, désespéré, s'arrachait les cheveux.

—La folle! s'écria-t-il, se jeter à l'eau d'une pareille hauteur et par un brouillard aussi épais!

"Elle est perdue!"

—Et, cependant, c'est une belle personne tout de même...

—On ne peut la laisser périr ainsi! Il faut aller à son secours..."

L'ordre de stopper fut immédiatement donné et une bouée de sauvetage fut jetée dans les flots.

Le navire venait de suspendre sa marche lorsque le capitaine, à qui le lieutenant avait été faire son rapport relativement à l'incident, courut sur le pont.

C'était un vieil officier, le type du loup de mer d'autrefois.

Il commença par tempêter, déclarant qu'on n'aurait pas dû arrêter le navire pour tirer de l'eau une "maboule" qui était fort bien là où elle s'était précipitée.

Mais tout en maugréant ainsi, il donnait avec rapidité les ordres nécessaires afin qu'on portât aussi promptement et aussi efficacement que possible secours à la passagère.

De nouvelles bouées furent lancées à la mer et deux chaloupes furent tirées de leurs porte-manteaux toutes prêtes à être mises à flot.

Les matelots impressionnés par la pensée d'un abandon au large, qui les frappe toujours d'une sorte de terreur superstitieuse, travaillaient avec rapidité et en silence.

Quelques exclamations à peine leur échappaient de temps à autre.

—Elle a été joliment crâne, la petite dame.

—Oui, rudement crâne, tout de même.

—Penses-tu qu'on la sauvera?

—Qui sait! avec la grâce de Dieu!

Tandis que les derniers préparatifs se faisaient, les vagues laiteuses du brouillard commencèrent à rouler visiblement les unes sur les autres comme prêtes à se dissiper.

Puis, elles prirent une teinte plus claire qui s'accrut rapidement jusqu'à celle de l'argent fondu, et brusquement le voile immense se disloqua, et les nuées s'envolèrent avec une rapidité d'oiseaux fantastiques.

Le ciel et l'Océan apparurent en même temps tout resplendissants de la lumière du soleil.

Une des vigies cria aussitôt:

—Un naufragé sur une bouée par bâbord arrière!

Et une autre vigie lui répondit comme un écho:

—Un canot par tribord arrière!

Tous se précipitèrent du côté indiqué et aperçurent deux points noirs déjà assez éloignés.

Le trajet que le navire, entraîné par la vitesse acquise, avait parcouru depuis l'instant de la conversation entre l'officier de quart et la "belle mystérieuse" avait, en effet, creusé une large distance entre l'endroit où il se trouvait maintenant et celui qu'il occupait à ce moment-là!

Le capitaine porta sa longue-vue à ses yeux et distingua nettement une bouée et un canot.

Sur la bouée se tenait l'étrange jeune

femme qui faisait des signaux avec ses bras.

Dans le canot, plus éloigné encore, on apercevait vaguement une forme humaine debout, et qui paraissait immobile.

Les deux chaloupes qu'on avait parées furent mises aussitôt à la mer avec leurs équipages et, quelques minutes plus tard, elles se dirigeaient l'une vers la bouée, l'autre du côté du canot en perdition.

Lorsque la première embarcation aborda la bouée la "belle mystérieuse" y sauta immédiatement.

Ses vêtements trempés lui collaient au corps; ses cheveux pleins d'eau ruisselaient en cascade sur ses épaules; mais elle ne paraissait pas y prendre garde, et ce fut en souriant qu'elle dit à l'officier qui commandait la chaloupe, son ancien contradicteur:

—Vous voyez bien que j'ai eu raison sur tous les points.

"Il y avait véritablement des naufragés qui appelaient à l'aide, et vous avez été obligé de faire stopper quand même!

—Madame! quelle imprudence! s'écriait le pauvre lieutenant qui avait des larmes d'émotion dans les yeux.

"Enfin, grâce au ciel, vous voilà sauvée!

"Nous allons regagner le "Volcan" au plus tôt, car il faut maintenant que vous changiez de vêtements, que vous preniez des cordiaux, que..."

Elle l'arrêta d'un geste.

—J'accepte le cordial! fit-elle en riant, et je prendrai avec plaisir quelques gorgées de ce flacon de rhum que vous avez apporté à mon intention, car, vous l'avouerez-je, je n'ai vraiment pas très chaud.

"Mais quant à changer de vêtements, rien ne presse encore.

"Je ne serai au repos que lorsque nous saurons au juste ce qu'il y avait dans ce canot d'où partaient des cris désespérés.

"Ne rejoindrez-vous pas, à ma prière, la seconde chaloupe?

—Madame, j'ai l'ordre de vous ramener immédiatement au navire!

—Toujours votre consigne, lieutenant!

"Eh bien, moi, pour une fois, je lève votre consigne.

"J'espère qu'on peut bien faire cela pour moi, n'est-ce pas?

"Voudriez-vous me voir plonger une fois encore dans la mer?

"Du haut de cette chaloupe, il n'y a plus de danger, et je vous assure que l'eau est excellente."

Le lieutenant céda enfin, et commanda que l'on se dirigeât vers la deuxième embarcation, laquelle était sur le point d'accoster le canot en détresse.

—Mais vous n'avez donc peur de rien, demanda avec une sorte d'admiration naïve l'officier, en contemplant la "belle

mystérieuse" qui se tenait brave et souriante, sous ses cheveux emperlés d'eau, telle une malade au sortir de son bain matinal.

—Oh! répondit-elle avec une simplicité charmante, il y avait beaucoup moins de danger que vous ne vous imaginez!

"La mer était absolument calme et je nage, moi, moins bien qu'un poisson, mais suffisamment tout de même.

"Restait le brouillard; ce n'était pas encore là pour m'épouvanter.

"Je pourrais me soufenir parfaitement sur l'eau sans fatigue pendant quelques heures.

"Et je savais bien que, malgré vos airs méchants, conclut-elle en le menaçant du doigt, vous ne me laisseriez pas en risque d'être noyée, que vous tenteriez enfin le nécessaire pour me sauver."

Comme elle parlait ainsi, la première chaloupe rejoignit la seconde, dans l'instant où celle-ci accostait le canot en perdition.

La première chose que les sauveteurs aperçurent alors, fut un homme qui se tenait debout près du gouvernail du canot.

Il restait appuyé machinalement contre le gouvernail; il paraissait rigide et semblable à une statue.

Ses vêtements étaient en lambeaux et laissaient voir, par places, son corps bleu et d'une maigreur de squelette.

Les cheveux et la barbe de cet homme avaient poussé très longs, et s'étaient emmêlés, de sorte qu'on distinguait à peine ses yeux égarés et comme enfouis tout au fond des orbites.

Les horreurs d'un naufrage, les angoisses de se sentir perdu au milieu des flots impassibles, les longues privations avaient dû altérer ses facultés, car au lieu de témoigner sa joie en voyant paraître les embarcations de secours, il recommença ses appels de détresse d'une voix sourde et cavernueuse qui faisait frémir.

En s'approchant davantage, la "belle mystérieuse" et ses compagnons constatèrent qu'il se trouvait encore sept personnes dans le canot, dont quatre hommes et une femme qui tenait un enfant convulsivement serré entre ses bras.

L'un de ces hommes, qui portait un uniforme d'officier de marine, était renversé sur un banc du canot, le visage tourné vers le ciel, les yeux clos et chantait une berceuse enfantine d'une voix faible et chevrotante, à la manière de ceux qui parlent dans le sommeil.

Un autre, qui était tombé à genoux de faiblesse et d'épuisement, se dressa à la vue de ces secours inespérés, poussa un cri de joie délirante et retomba lourdement sur le plancher.

Il avait perdu connaissance.

Un autre encore, un nègre, saisi d'un accès subit de folie, rassembla tout ce

qui lui restait de force pour se relever, faire une gambade et se précipiter dans la mer, d'où il fallut le retirer à grand-peine.

Les quatre derniers passagers du canot restaient immobiles.

L'un paraissait complètement hébété, un second marmottait entre ses dents des phrases inintelligibles, comme des fragments de prière.

Quand on voulut enlever les deux autres, on s'aperçut qu'ils étaient morts et que le corps de l'un d'eux se trouvait déjà dans un état de décomposition avancée.

Les matelots du "Volcan" considéraient cette scène de désolation avec une stupeur muette.

A la fin, le lieutenant qui les commandait, s'adressant à celui des naufragés qui paraissait le plus capable de le comprendre, lui dit :

— Réjouissez-vous, mon ami, vos maux sont finis.

— "Vous êtes sauvés."

Mais l'autre ne cessait de répéter :

— Au secours! au secours!

Comme si ces mots étaient les seuls de la langue humaine dont il eût gardé le souvenir.

Enfin il demanda brusquement, en faisant un violent effort sur lui-même :

— Qui êtes-vous?

Et après avoir prononcé cette question en français, il la répéta immédiatement en anglais et en allemand.

L'officier de marine lui répondit :

— Mon ami, nous sommes Français, du transport le "Volcan", capitaine Jardies, qui ramène de la Nouvelle-Calédonie en France, les amnistiés de la Commune de 1871.

— "Et vous, dites-nous votre nationalité, votre nom, à quel navire vous appartenez, et quelle est la catastrophe qui vous a frappés."

Tandis que l'officier parlait, les traits du naufragé se détendaient, perdaient leur aspect de sombre et farouche désespoir.

Quand le Français eut achevé ces paroles, il balbutia d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Oswald Murray... transport "Titania"... d'Australie en Angleterre.

Et, succombant à son émotion, il se jeta au cou du lieutenant en fondant en larmes, et en répétant :

— Sauvés! sauvés! comme s'il comprenait seulement à cette heure que c'était bien là la fin de son long martyre.

Cependant les matelots du "Volcan" se hâtaient d'amarrer solidement le canot de la "Titania" après les deux chaloupes, de façon à le remorquer jusqu'à leur navire, et ils commencèrent de ramer vigoureusement pour s'en approcher.

La "belle mystérieuse", elle, avait sauté immédiatement dans le canot et

commençait à prodiguer des soins aux malheureux naufragés.

La pauvre femme surtout qui, à demi morte elle-même, serrait désespérément son enfant contre son sein desséché, excitait sa pitié.

La malheureuse créature était devenue presque folle de douleur et d'angoisse.

Les dents serrées, les yeux égarées, elle grondait sourdement lorsqu'on l'approchait, semblable à une chienne qui ne veut pas qu'on lui enlève son petit.

Il fallut l'apprivoiser à force de caresses et de douces paroles, et au moment où la flottille aborda le "Volcan", la "belle mystérieuse" était parvenue à prendre le petit être entre ses bras.

L'enfant, par bonheur, vivait encore.

Sa maigreur, sans doute, était effrayante; mais ses vagissements, énergiques malgré tout, semblaient prouver qu'il n'avait pas encore envie de mourir et que des soins intelligents parviendraient à lui rendre la santé.

On transborda les sept vivants du canot sur le navire.

Oswald Murray, après avoir donné pendant le trajet des signes de joie délirante, embrassé les marins français, commencé vingt fois un récit du naufrage, qu'il interrompait presque aussitôt par des éclats de rire, avait fini par s'évanouir entre les bras du lieutenant.

Les autres naufragés ne paraissaient guère en meilleur état que leur compagnon.

Le nègre était complètement fou; les autres demeuraient plongés dans une sorte d'hébétude stupide.

Lorsque la "belle mystérieuse" portant l'enfant dans ses bras parut sur le pont du "Volcan", où tout l'équipage et tous les passagers s'étaient rassemblés pour suivre les péripéties du sauvetage, une longue exclamation salua sa présence.

Tous s'empressaient autour d'elle, voulaient la féliciter, cherchaient à lui prendre la main afin de la serrer, et lui exprimer leur admiration pour sa belle vaillance, son courage.

Le capitaine Jardies écarta les groupes, s'approcha de la jeune femme, et la regardant fixement :

— C'est vous, Marthe Vallauris, qui avez sauté dans la mer pour ennuyer l'officier de quart demanda-t-il d'un ton bref et peu engageant.

— Oui, mon commandant, répondit l'amnistiée avec un sourire d'orgueil.

— Eh bien! vous êtes une femme héroïque, vous! déclara l'officier d'une voix furibonde.

— "Permettez-moi de vous donner une poignée de main!"

Et ayant échangé avec la jeune femme un vigoureux "shake-hand", il s'éloigna raide et impassible comme il était venu.

Marthe Vallauris eut beaucoup de peine à se dégager de la foule enthousiaste qui voulait obtenir d'elle le récit circonstancié de l'aventure, et à gagner sa cabine pour changer ses vêtements mouillés dans lesquels elle grelottait.

Si elle avait consenti à prendre tous les bouillons, tous les cordiaux que chacun à l'envi s'empressait à lui offrir, elle aurait certainement fini par tomber malade.

Mais elle avait heureusement, pour échapper aux ovations universelles, une raison à invoquer :

Le désir de savoir ce qu'étaient devenus les malheureux dont le salut devait lui être attribué.

Aussi, à peine fut-elle restaurée convenablement et eut-elle mis ses vêtements propres, qu'elle courut à l'infirmerie du navire, où le chirurgien du bord et ses aides prodiguaient, aux survivants de la "Titania", les soins les plus intelligents et dévoués.

Lorsque la jeune femme y parvint, des cris de joie remplissaient l'infirmerie.

Des infirmières improvisées s'étaient, en effet, emparées de l'enfant, et, après l'avoir bien dorlotté et réchauffé, lui avaient donné à boire du lait dans une bouteille.

La petite créature s'était jetée sur cet aliment avec une avidité fantastique et elle était en train de boire avec la volupté délirante des chats qui ont mis le museau dans une jatte pleine.

Et avec des éclats de rire, les infirmières se disputaient.

Les unes prétendant que l'enfant avait assez bu et qu'il fallait lui retirer le biberon; les autres soutenant que les petits, de même que les animaux, savaient d'instinct ce qui leur convenait, et qu'on devait laisser le bébé boire à sa soif.

Auprès du groupe, à genoux, muette de joie et de reconnaissance, la pauvre mère contemplait son enfant et celles qui lui rendaient la vie avec une expression d'extase béate, comme si elle avait vu le paradis s'entr'ouvrir.

Un peu plus loin, on ranimait les malades.

L'officier évanoui, qui était le second de la "Titania", avait recouvré ses sens; mais trop faible pour exprimer ses sentiments de reconnaissance, il tenait entre ses mains les mains d'un officier français et les serrait fébrilement, tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes.

Le nègre, complètement rétabli, poussait des cris de joie effrayants, et était porté en triomphe par des matelots qui s'amusaient de lui comme d'un jouet.

Trois autres, un passager et deux marins, atablés autour d'une grande jatte pleine de soupe, se restauraient avec autant d'ardeur que le bébé, et on entendait le bruit de leurs lappements précipités.

Sur un hamac était étendu celui qui s'était désigné lui-même du nom d'Oswald Murray.

Il avait bien repris connaissance, mais son état singulier d'exaltation effrayait le chirurgien.

Une fièvre violente s'était emparée de lui, sans qu'il parut même s'en apercevoir.

Tous ses membres tremblaient, ses dents claquaient, et il ne pouvait prendre de distance en distance que de faibles gorgées de bouillon, que son estomac contracté avait beaucoup de peine à retenir.

Le visage était alternativement pâle et rouge.

Il parlait avec une volubilité extrême, racontant d'une voix rauque et saccadée les divers incidents de la catastrophe dont il avait été victime.

Marthe, car c'est bien d'héroïne douloureuse de la première partie de ce récit que nous venons de retrouver, Marthe, remarquant que c'était principalement autour d'Oswald Murray que le chirurgien s'empessait, en conclut que c'était lui surtout qui avait besoin de soins.

Elle s'approcha donc et entendit ainsi le récit que celui-ci venait de commencer.

—Je me nomme Oswald Murray... ou plutôt... mais cela ne vous intéresse pas...

—Mettons que je me nomme Oswald Murray.

—J'étais en Australie et je voulais me rendre en Angleterre...

—En Australie, j'avais fait une petite fortune dont je rapportais la plus grande partie avec moi...

—Et tout est perdu, maintenant; la mer a tout pris, tout englouti...

—Mais cela ne vous intéresse pas davantage.

—C'est le naufrage qu'il faut que je vous raconte... n'est-ce pas?...

—D'abord, ce n'est pas un naufrage, mais un incendie!...

—Mais il vaut mieux que je commence par le commencement!...

—Je voulais donc me rendre en Angleterre et j'avais pris passage sur le paquebot "Titania", un beau navire qui faisait le service entre Melbourne et la Tamise.

—Nous étions une centaine de passagers environ à bord.

—Il y avait une trentaine d'hommes d'équipage, y compris le capitaine et ses officiers, et les cent passagers, à peu près, dont plusieurs femmes... et vous dites qu'il n'y a que sept survivants?...

—N'est-ce pas effroyable?..."

Et sans attendre une réponse, Oswald Murray poursuivit fébrilement:

—Nous partons par un temps superbe.

Moi, je redoutais le mal de mer; mais le capitaine Anderson m'avait affirmé que l'Océan était d'huile et que, jusqu'à

nouvel ordre, nous n'avions rien à craindre.

Et il avait parfaitement raison!...

Les premiers jours de traversée furent magnifiques.

Personne n'était malade.

Tout le monde se montrait enchanté du voyage, et je déclarais moi-même que je naviguerais bien ainsi le reste de mon existence.

Et puis voilà tout d'un coup... dans la nuit, je ne sais plus quelle nuit... Il y a si longtemps... Il me semble qu'il y a des siècles que nous voguons ainsi sur la mer... une nuit... je me réveille en sursaut.

Il faisait dans ma cabine une chaleur insupportable.

Je me lève, je m'habille en toute hâte.

Je ne comprends pas encore ce qu'il pouvait bien être arrivé...

J'attribuais cela à la température extérieure...

L'idée du feu traversa à peine mon esprit comme un éclair...

—Si nous allions avoir un incendie à bord! Voilà qui serait terrible!



Elle se sentait prise de vertige à la pensée que sa cousine pouvait lui être préférée.

Je n'y croyais pas, d'ailleurs, et je n'avais nullement peur.

Mais, soudain, j'entendis un grand bruit.

Il se produisait dans tout le navire une agitation extraordinaire, des cris, des appels... des commandements brefs... du capitaine, qu'il m'était impossible de distinguer...

Et soudain, une voix s'éleva:

—Hors des cabines tous les passagers! Eperdu, je m'élançais dans le couloir...

Alors j'entends hurler avec épouvante de plusieurs côtés à la fois:

—Au feu! au feu!... le feu est au navire!

Quelques personnes encore sortaient des cabines en chemise ou à demi vêtues, mais presque tout le monde était déjà sur le pont. La voix du capitaine continuait à s'élever:

—Sur le pont tout le monde!

Je fus un des premiers à y parvenir. Il faisait une nuit noire... et je mar-

chais comme dans un épouvantable cauchemar...

Des gens couraient de-ci de-là avec terreur, se heurtant et se bousculant les uns sur les autres, sans même paraître s'en apercevoir.

Au milieu de la foule, des mains se hâtaient d'exécuter des manoeuvres en silence, avec une rapidité magnifique.

Au bout d'un instant, je finis par percevoir dans tout ce tumulte un bruit sourd, un grondement, un ronlement sinistre, qui venait de l'intérieur du navire et qui s'augmentait de minute en minute.

C'était le feu! le feu! la catastrophe terrible entre toutes... le feu!

Comment l'incendie s'était-il allumé? Quel était l'auteur du sinistre?

On ne l'a jamais su au juste.

La "Titania" emportait un grand chargement de laines entassées dans la cale, et il est très possible que le feu ait pris spontanément dans tout cet amas de matières combustibles, soit par suite même de la chaleur développée dans la cale, par une sorte de fermentation de cette matière.

Il est probable aussi que cet incendie avait couvé lentement pendant les premiers jours de la traversée, se propageant à travers la masse combustible, jusqu'au moment où il a éclaté brusquement, mettant le feu à la cale elle-même."

Oswald Murray, qui avait paru un instant se calmer pour expliquer les causes probables de la catastrophe qui détruisit le "Titania", reprit de sa voix saccadée et tremblante:

—Heureusement, le capitaine Anderson était un homme énergique, il ne perdait pas la tête.

Vite, les pompes avaient été mises en batterie pour noyer les flammes.

Mais le travail des pompes allait lentement, tandis que l'incendie grandissait avec une effrayante rapidité.

On travailla cependant toute la nuit.

Pendant ce temps, le capitaine avait fait ranger les passagers sur le pont et les avait mis sous la garde de quelques matelots d'élite chargés de prévenir tout désordre.

Le canot et les chaloupes, ce qui faisait cinq embarcations, étaient prêts, prêts à recevoir tout le monde.

Vingt personnes par embarcation.

Le capitaine avait réglé rapidement à l'avance toutes les conditions de cet embarquement, et chacun savait dans quel bateau il devait prendre place.

Ce fut à peu près vers le lever du soleil qu'un des officiers s'approcha du capitaine et lui déclara que dans une demi-heure au plus tard, le plancher de la cale et les cloisons intérieures du navire éclateraient sous l'action des flammes.

La mer envahirait alors le foyer de l'incendie et la compression des gaz fé-

fait sauter le navire comme une poudrière.

Le capitaine donna le signal de l'embarquement.

On commença par les personnes désignées pour la première chaloupe, et qui devaient être sous le commandement du second.

La manoeuvre s'effectua assez bien.

Quelques femmes poussaient des cris d'effroi, s'accrochaient aux cordages, voulaient s'élancer vers l'embarcation pour s'y installer les premières; n'importe, l'ordre fut quand même vite rétabli.

Ceux qui devaient occuper les autres chaloupes et le canot frémissaient d'impatience sur le pont, et croyaient, au moindre craquement, que leur dernier instant était venu!

Deux nouvelles embarcations se remplirent encore sans trop de difficulté.

Cependant, quelques personnes désignées pour la dernière chaloupe, et qui devaient y prendre place avec le capitaine Anderson, témoignaient une véritable exaspération.

Les femmes demeurées sur le navire se tordaient dans des crises de nerfs.

Enfin les premières chaloupes débordent et s'éloignent à force de rames de la "Titania".

Le capitaine Anderson s'écrie:

— Les passagers pour le canot!

A ce moment, un cri terrible part de la foule, poussé on ne sait par qui.

— Nous sommes perdus!

Et aussitôt une bousculade formidable se produit.

Tous se ruent vers le canot avec des cris sauvages.

Les matelots qui essayent d'enrayer le désordre sont bientôt débordés et entraînés dans la panique.

On se frappe, on se renverse, on se piétine. C'est un abominable spectacle, une scène de sauvagerie inoubliable.

Plusieurs tombent à la mer, et on les voit qui nagent avec désespoir vers les premières embarcations dont les rameurs, terrifiés par cette scène épouvantable, s'éloignent au plus vite.

J'étais désigné pour l'une des chaloupes, mais je suis porté, ou plutôt lancé dans le canot où j'arrive meurtri, la tête martelée de coups de poing, presque sans connaissance.

Je suis pressé, étouffé, au fond du bateau qui regorge de passagers, trente, trente-cinq peut-être, tous serrés les uns contre les autres, poussant des hurlements effroyables de terreur, de reproche, de menace.

Au-dessus de ma tête, à la coupée de la "Titania", j'aperçois le capitaine impuissant et désespéré, qui lève les bras vers le ciel; puis je perds connaissance.

Quelques instants après, un bruit effrayant me ranime.

Une scène terrifiante, que de ma vie je n'oublierai, se présente à ma vue.

A quelques encablures, une flamme prodigieuse s'élève en gerbes vers le ciel.

C'est le "Titania" qui vient de sauter.

Le bruit de la détonation est tel que j'en suis assourdi pendant quelques instants. Enfin, il diminue, s'éloigne en échos affaiblis... puis meurt...

Le silence, un silence pesant et morne, se rétablit.

Je veux me redresser, impossible!

Mes compagnons du canot me piétinent sans même s'apercevoir de ma présence.

Eux-mêmes ne peuvent changer de place.

La barque est tellement surchargée que nos têtes sont au niveau des vagues et que l'eau entre continuellement, menaçant de nous engloutir.

On la rejette à mesure avec les mains et les chapeaux.

Des gémissements, des cris de rage retentissent... la folie gagne tous ces malheureux...

A ce moment, il me semble reconnaître la voix du capitaine Anderson.

Il crie distinctement:

— Malheureux! vous allez tous périr!... Lieutenant Mathews, combien êtes-vous dans le canot? Ici nous ne sommes que cinq dans la chaloupe!

Je comprends alors que le capitaine vient de s'approcher de nous avec l'embarcation qu'il commande.

Les bras se tendent vers lui! On l'appelle, on l'implore.

— Comptez-vous! dit-il.

— Nous sommes trente-deux dans notre esquif.

— Je puis prendre treize d'entre vous à mon bord! déclare le capitaine Anderson. Attention! Je vais vous aborder!

Le transbordement se fait...

Il y a d'abord quelques cris et une légère bousculade, suivie d'un embarquement d'eau; mais le capitaine crie sévèrement:

— Soyez raisonnables, ou je coupe les amarres!

Le calme se rétablit comme par enchantement devant cette menace.

Au bout de quelques minutes, nous ne sommes plus que dix-huit dans notre canot.

Je puis me relever et regarder autour de moi...

La mer que le soleil commence à éclairer est très calme...

Au loin, derrière nous, se voit encore la carcasse informe et toute noircie de notre malheureuse "Titania".

Une horrible angoisse et une terreur rétrospective m'étreignent le coeur, et je crois un moment que je vais défaillir de nouveau.

L'étendue des flots, sauf la chaloupe du capitaine Anderson, est complètement déserte.

Les autres embarcations ont déjà disparu à l'horizon.

Mais on n'a plus pour le moment qu'une seule pensée:

Celle d'avoir échappé à l'incendie du navire, et aussi à l'engloutissement qui aurait infailliblement submergé notre barque sans l'arrivée du capitaine.

On rit, on chante, on s'embrasse, on se félicite les uns les autres d'exister encore.

Cependant le capitaine Anderson fait lier les deux embarcations l'une à l'autre, de façon à constituer un corps flottant plus stable et donnant moins de prise aux vagues.

Toutes les chaloupes avaient été, au moment du départ, amplement garnies de provisions.

Celle du capitaine a encore sa cargaison, mais dans l'horrible désordre qui a accompagné l'embarquement de notre propre bateau, toutes les caisses de vivres que nous possédions ont été jetées à la mer pour faire de la place.

Lorsque le capitaine Anderson constate ce désastre, il hoche tristement la tête.

La première journée se passe, toutefois, sans incidents. Nous avons beau regarder, nous n'apercevons sur l'horizon aucun navire.

La tristesse, une vague appréhension des périls affreux qui nous menacent, commencent d'accabler plusieurs d'entre nous.

Ils se couchent au fond du canot, minés par la fièvre, refusant de manger et de parler.

Les femmes pleurent en silence, la tête cachée dans leurs mains...

Oswald Murray s'arrêta encore à ce point de son récit, et garda un certain temps de silence, accablé par le souvenir des horreurs qu'il avait traversées.

— Je ne pourrais, reprit-il, vous donner une idée de toutes nos misères.

Je ne me rappelle même plus très bien comment nous en sommes venus à cette agonie, où vous nous avez trouvés.

Je ne sais pas combien de jours ont duré mes souffrances.

Je me souviens pourtant d'une nuit.

Nous naviguions encore de concert avec la chaloupe du capitaine Anderson.

Il n'y avait qu'un homme de mort parmi nous, un tout jeune homme qui avait déclaré à plusieurs reprises qu'il ne tenait pas à la vie, et qu'il préférerait le suicide aux souffrances qui ne pouvaient manquer de nous assaillir.

Le soir précédant la nuit dont je vous parle, il s'était jeté brusquement à l'eau, avait plongé et disparu.

Nous étions déjà si découragés que cet incident ne nous fit pas à tous une impression bien vive.

On prévint le capitaine et ce fut tout.

La nuit vint.

Tout à coup, la mer, qui était mauvaise depuis quelques heures, s'enfla prodigieusement et le vent souffla en tempête.

Nous étions si horriblement secoués par les vagues que nous pensions à chaque instant être engloutis.

L'eau entrainait dans les chaloupes, et l'instinct de la conservation s'était si fort réveillé parmi nous, en face de ce danger nouveau, que tous ceux qui, une heure auparavant, ne demandaient qu'à mourir, vite s'empresaient de vider cette eau.

Cependant les deux embarcations, liées l'une à l'autre, se heurtaient et s'entrechoquaient continuellement.

Le capitaine nous crie au milieu de la tempête:

— Nous ne pouvons rester ainsi ! Il faut couper nos amarres. Attention. On va vous passer des vivres.

A la lueur des éclairs, nous nous précipitons pour prendre les quelques caisses de vivres auxquelles nous avons droit.

Le transbordement commence, au milieu des jurons, des cris de colère et de douleur.

Des caisses échappent de nos mains tremblantes et tombent à la mer.

Les matelots de la chaloupe poussent des exclamations de fureur et déclarent qu'ils ne mourront pas de faim pour nous faire plaisir.

On entend les éclats d'une lutte horrible.

Le capitaine Anderson, un revolver à la main, cherche à en imposer aux mutins.

Mais ceux-ci, en même temps, se précipitent sur les cordages qui unissent le canot à la chaloupe; les amarres sont coupées.

Un des matelots, qui ce cramponne au plat-bord de la chaloupe, a les deux mains broyées à coups de hache.

Puis tout semble se confondre dans la nuit et dans la tempête.

La chaloupe, qui s'est séparée de nous pour ne pas se briser contre notre flanc, est ramenée sans cesse vers nous par la fatalité de l'ouragan.

A la lueur des éclairs nous l'apercevons près de nous comme un énorme fantôme, tantôt sur la crête d'une vague, prête à culbuter sur notre canot et à nous écraser, tantôt au fond des abîmes que creuse le vent.

Tout à coup, elle arrive avec la rapidité d'une pierre lancée par une fronde.

Un choc se produit.

Nous tombons tous les uns sur les autres avec des cris d'épouvante.

Lorsque nos yeux se rouvrent, il n'y a plus de chaloupe; mais, près de nous, dans l'horrible remous des vagues, des bras se tordent, des têtes semblent rouler; puis plus rien.

La chaloupe a disparu avec le capitaine Anderson et ses 17 passagers.

Depuis ce moment-là, nos souffrances

ne cessèrent de s'accroître et la mort fut toujours devant nos yeux.

Nous n'avions que quelques caisses de biscuits pour tout approvisionnement, et nous étions dix-huit personnes.

Sitôt que le second eut commencé à prescrire le rationnement, le désespoir s'empara de la plupart d'entre nous.

Les plus forts étaient aussi les plus terriblement affectés.

Ils se couchaient au fond de la chaloupe, le visage enfoui dans leurs mains, et poussaient tout le jour des gémissements inarticulés, mais à la longue, nous n'y prenions même plus garde...

Puis ce fut la démence qui se mit à sévir à la manière d'une épidémie.

L'un d'eux s'accoudait sur le plat-bord du canot et regardait la mer.

Au bout d'un instant, il prétendait apercevoir des navires, ou une terre d'aspect délicieux.

Alors, il se retournait vers nous, il nous reprochait de le garder contre son gré et de l'empêcher de regagner son pays, de rejoindre sa famille.

Il pleurait d'abord, puis nous injuriait, puis la fureur s'emparait de lui.

Il y en avait qui formaient entre eux des espèces de sociétés, qui semblaient la proie d'une suggestion unique, de sorte que si l'un d'eux se jetait à la mer, tous les autres le suivaient immédiatement.

On finissait par ne plus y faire attention, tant notre engourdissement et notre stupeur étaient devenus grands.

Un jour (je ne sais plus lequel), le médecin du bord, étant devenu fou, persuada à plusieurs autres de percer le canot ou de l'incendier pour en finir avec la vie, tous et d'un seul coup.

On se battit et, comme ce malheureux était d'une force colossale, il tenait déjà M. Mathews, le second, à la gorge, et l'aurait étranglé si, en faisant un faux mouvement, il n'était tombé à la mer où il se noya sous nos yeux.

Ainsi les souffrances empiraient chaque jour davantage.

Notre nombre diminuait sans cesse, par la mort ou par le suicide.

Vous avez vu que sur dix-huit nous n'étions plus que cinq vivants, lorsque vous êtes venus à notre secours.

Nous avions bien aperçu de temps à autre des navires, quoique ces parages soient assez peu fréquentés; mais nos cris, nos gestes n'avaient pu réussir à attirer leur attention.

Mes derniers compagnons avaient même renoncé complètement à observer la mer.

Si vous n'aviez pas entendu mes appels cette nuit, c'en était fait de nous...

Moi-même qui, de tous les naufragés, avais le mieux résisté à ces épouvantables événements, je sentais dans ces dernières heures, la folie me gagner tout à fait...

Oswald Murray voulait encore parler

et donner de nouveaux détails sur ses derniers moments d'agonie, mais le tremblement nerveux qui l'agitait, et qui, depuis quelques instants, en était venu à une sorte de crise, interrompit forcément son récit.

Toute sa face se convulsa affreusement, ses membres se tordirent, et il fut pris brusquement d'une attaque de nerfs qui dura quelques minutes et se termina par un évanouissement prolongé.

Ses extrémités se refroidissaient, son cœur s'arrêtait de battre, et on put craindre un instant que la réaction ne l'eût tué.

Il rouvrit cependant les yeux et ses dents se desserrèrent.

Mais cette fois, il n'était plus que le jouet du délire.

Le médecin du "Volcan" diagnostiqua une fièvre cérébrale.

Sans dire un mot, Marthe Vallauris s'était installée au chevet du malade.

Quand on l'engagea à retourner dans sa cabine:

— C'est mon naufragé, dit-elle avec un adorable sourire, je ne veux pas le quitter.

"C'est moi qui ai entendu ses appels et j'ai risqué ma vie pour lui.

"Il m'appartient, et je le sauverai, s'il plaît à Dieu!"

II

Maintenant que nos lecteurs savent le nom de l'intrépide passagère du "Volcan", il suffira de quelques mots pour les remettre au courant de la situation de notre héroïne.

Après dix années de captivité cruelle, après dix ans de souffrance imméritées, de maladies, de privations, la jeune femme que nous avons connue jeune fille sous la Commune, revenait en France, bénéficiant de la loi d'amnistie rendue depuis peu en faveur des déportés politiques.

Marthe n'était plus la jolie et douce enfant que nous avons vue au début de ce récit, s'abandonnant à un rêve d'amour.

Le malheur avait accentué ses traits fins, creusé des rides précoces sur son beau front, mais une flamme inquiétante brûlait dans son regard semblable à l'azur des cieux d'Orient, dans ses yeux qui ne devaient briller, semblait-il, que sous l'empire d'impressions heureuses, et que les larmes, de bonne heure, avaient rougis.

Son visage naguère enfantin était maintenant celui d'une créature qui connaissait la vie et ses heures les plus mauvaises.

Les jolies couleurs roses de ses joues s'en étaient allées pour jamais, son teint était d'une pâleur uniforme ressemblant à de l'ivoire.

Seule sa bouche, aux plis amers, était demeurée fraîche, et s'ouvrait, quand

elle consentait à sourire, sur des dents admirables.

L'âge, en arrondissant les lignes de son corps impeccable, l'avait laissée mince et souple comme jadis.

Ses belles mains, naguère déformées par les durs travaux du début de sa captivité, étaient redevenues blanches et soignées depuis qu'on l'occupait à des besognes plus douces.

Telle quelle, Marthe était belle d'une étrange et impressionnante beauté.

Elle paraissait imposante comme une reine couronnée, sous la masse onduleuse de ses cheveux, que le temps avait légèrement foncés, que la douleur avait argentés par places, et qui maintenant étaient de cette nuance blond roux si jolie et si rare, recherchée par toutes les femmes.

Marthe revenait dans sa patrie sans joie, car l'absence de toute nouvelle des siens l'avait peu à peu désenchantée.

Si elle ne connut pas le désespoir durant les premiers moments de sa déportation, c'est qu'une idée fixe la hantait, lui donnait la force de vivre, de vivre pour se venger.

Des laborieuses réflexions qu'elle fit, la jeune femme conclut qu'une main ennemie était l'unique auteur de tous ses maux.

Car, enfin, les soldats n'avaient pas rêvé.

Un fusil, chaud encore, se trouvait dans l'appartement des Vallauris, et ce fusil était celui de son père.

Seule une personne au courant des habitudes de la famille Vallauris avait pu pénétrer chez eux, s'était emparée de l'arme, et s'en était servie pour tuer...

Or, quelle personne pouvait avoir fait cela?

Marthe, enfermée avec son père blessé et sa mère malade, répondait d'elle et d'eux.

En ce cas, qui était-ce?...

Et la jeune femme, soudain, vit une faible lueur s'allumer dans la nuit de ses recherches...

Elle se souvint de certains mots, de certains gestes, de certains regards...

Elle se rappela quelques faits isolés qui, sur l'heure, l'avaient laissée indifférente et qui, maintenant, apportaient leur pierre à l'édifice.

Un nom s'imposait à Marthe, un nom qu'elle tremblait de prononcer...

Et pourtant!

Geneviève... Geneviève... oui!

Mais alors sa cousine, comblée de bienfaits et d'affection, serait donc un monstre d'ingratitude, la plus perfide des créatures?

Devant cette question redoutable la déportée s'arrêtait, saisie d'épouvante.

Il est si douloureux pour les nobles âmes de croire au mal!

Et cependant, malgré tout, le doute revenait obsédant, enveloppait dans ses

replis, chaque jour un peu plus, l'esprit de notre amie.

Aussi est-ce pour élucider ce doute, pour connaître enfin la vérité, que Marthe consentit à vivre.

Puis elle gardait au cœur une tendresse attendrie pour sa mère...

Elle espérait la revoir un jour, elle voulait encore une fois poser ses lèvres sur les paupières ridées de la bonne maman Vallauris.

La jeune fille, en se reportant vers le passé, songeait doucement à son enfance, à ses premières années si paisibles, écoulées dans la joie, au milieu de l'atmosphère d'amour qui l'enveloppait.

Venue tard en ce monde, après plus de douze années d'union, elle n'en avait été que plus gâtée.

Comme le père Vallauris avait été tendre et faible pour sa fille!

Comme la mère avait suivi son exemple faisant à Marthe, de ses bras, un doux nid doué de caresses!

Oh! le bonheur! le bonheur passé!

Combien chèrement elle le payait aujourd'hui, la pauvre fille!

Elle était désormais, sans doute, seule au monde, car le père, mourant quand on était venu arrêter sa fille, avait expiré deux jours après cette arrestation.

Et la mère, la pauvre vieille, qu'était-elle devenue?

Qui l'avait soignée, consolée?

N'avait-elle pas succombé, elle aussi, à l'excès de sa peine, devant les catastrophes qui bouleversaient sa vie?...

— Mon Dieu! priait Marthe chaque jour, gardez-moi ma mère... Elle au moins, Seigneur, que je puisse la revoir. Permettez-lui de vivre pour m'attendre.

Et le temps passa... Le fil des jours se déroula, monotone pour la captivité qui, peu à peu, sentait l'espoir diminuer en elle, et disparaître finalement à tout jamais.

Comme elle en arrivait à désespérer, la jeune femme apprit tout à coup que l'amnistie était votée, et qu'incessamment partiraient de la Nouvelle-Calédonie des navires chargés de rapatrier tous les déportés politiques de l'île.

Un flot de vie afflua au cœur de la déportée à cette nouvelle.

Quoi! c'était vrai, c'était vrai, elle allait être libre, elle allait revoir la France!...

Oui, en effet, c'était la vérité, car peu après elle s'embarquait sur le "Volcan" à destination de Saint-Nazaire.

Vers le milieu de la traversée arriva l'événement raconté aux précédents chapitres, événement au cours duquel notre amie parvint, grâce à son héroïsme, à sauver les derniers survivants de la "Titania"

Nous l'avons laissée au chevet d'un des naufragés, Oswald Murray.

Celui-ci, atteint d'une fièvre cérébrale, demeura plusieurs jours en danger,

Le délire, la fièvre menaçaient de l'emporter à chaque instant.

Marthe, auprès de lui, se multipliait, et sa présence, aux courts instants lucides du malade, parvenait seule à l'apaiser un peu.

De son côté, la jeune femme était retenue au chevet du patient par une profonde sympathie.

Le regard d'Oswald, d'une douceur infinie, était le plus irrésistible des appels pour la déportée, car elle y lisait une sympathie égale, sinon supérieure à la sienne propre.

Souvent, Marthe, par un geste tendre et maternel, appuyait sur le front du malade ses mains fraîches, et un bien-être immédiat se manifestait alors.

— Restez... restez... priaient les yeux gris devenus suppliants.

Et la jeune femme, consciente du soulagement apporté, demeurait aussi longtemps qu'elle le pouvait.

Quand la fatigue l'obligeait à reposer ses bras, les paupières d'Oswald se fermaient, et un pli douloureux creusait une ride profonde entre ses sourcils noirs et dessinés d'un trait comme avec un pinceau trempé d'encre de Chine.

Marthe admirait en silence la belle figure pâle de son malade, ses traits purs, sa bouche d'un dessin remarquable, en partie cachée par une barbe soyeuse, très longue aujourd'hui et un peu inculte.

Les cils mettaient une ombre violette autour des yeux largement cernés par la douleur.

Le malade avait les mains fort belles, très blanches, striées de veines bleues.

Autour de son poignet gauche, un bracelet était rivé, un bijou bizarre, d'argent bruni, curieusement fouillé et portant des lettres que Marthe ne pouvait lire, car ce devaient être des lettres russes, du moins la jeune femme en jugea ainsi à première vue.

Le mal enfin céda. Oswald Murray entra en convalescence, comme le "Volcan" approchait des côtes de France.

Il commença à se lever, et, appuyé sur le bras de Marthe, il faisait quelques pas à l'arrière du navire, sur le pont.

Les deux amis causaient; ils échangeaient des confidences.

C'est ainsi que la jeune femme apprit de son compagnon qu'il n'était pas Anglais, comme le nom donné par lui semblait le faire présumer, mais de nationalité russe.

Sa famille, une des plus nobles et des plus anciennes de la Russie, sa famille, alliée à une race loyale tartare, était entièrement décimée.

Lui seul demeurait, lui, l'unique descendant des princes Outsinoïff. Son père, proscrit par l'empereur Nicolas Ier à la suite d'une conspiration à laquelle, du reste, il était complètement étranger, avait été s'établir en Australie, et c'est là qu'Oswald était né.

Le prince Boris Outsinoïf, son père, dépouillé de ses domaines et de sa fortune, peu considérable, d'ailleurs, avait troqué, en arrivant en Australie, son nom russe contre un nom anglais.

Il était mort sur la terre d'exil, suivi de près par sa femme, la mère d'Oswald, ou, pour l'appeler par son nom véritable, Ivan Outsinoïf.

Et le jeune homme, demeuré orphelin, avait continué la profession paternelle.

Il s'était livré à l'élevage des bestiaux, si répandu et si productif dans ce pays, et y avait gagné petit à petit une modique aisance.

— Sans doute, continua Ivan, je serais demeuré toute ma vie là-bas, si je n'avais appris que le tsar Alexandre, successeur de l'empereur Nicolas, ayant acquis, après de nombreuses années, la certitude que mon père était innocent, vient de rendre un ukase en sa faveur.

«A défaut du prince mon père, mort proscrit, c'est moi qui recouvrerai mon titre, mes biens; je serai libre de demeurer dans ma patrie.»

Le jeune homme s'arrêta brusquement, une petite toux sèche lui coupa la parole durant quelques secondes...

— Par malheur, reprit-il avec un mélancolique sourire, par malheur, cette réhabilitation arrive trop tard...

«Mon père n'a pu en jouir, et moi, je n'en profiterai pas longtemps...»

«La vie est terrible dans les prairies, voyez-vous, Marthe.»

«Nuit et jour dehors, on est exposé à toutes les intempéries, à la pluie, au vent... aux chaleurs torrides du jour... au froid glacial des nuits.»

«Puis, on ne s'occupe pas de soi, on manque des soins les plus élémentaires.»

«C'est ainsi que, l'an passé, à la suite d'un refroidissement, j'ai constaté que j'avais un poumon attaqué... ou du moins je l'ai fait constater par un médecin de Melbourne que j'étais allé consulter.»

«Depuis, le mal a fait des progrès assez rapides...»

«J'ai quelques mois à peine devant moi...»

«Mais, du moins, ajouta Ivan après un regard plein de regret jeté sur sa compagne, mais, du moins, personne ne pleurera ma mort.»

«Je suis seul... et quand je partirai, je ne laisserai derrière moi aucun regret... C'est peut-être mieux ainsi, d'ailleurs.»

Il soupira, et se tut.

Une petite main alors s'empara de la sienne et la pressa amicalement.

— Vous, oui, reprit le jeune homme, vous, si vous vouliez...

«Je vous dois déjà la vie, m'abandonnez-vous maintenant?»

— Hélas! répondit Marthe, je ne suis pas libre!...

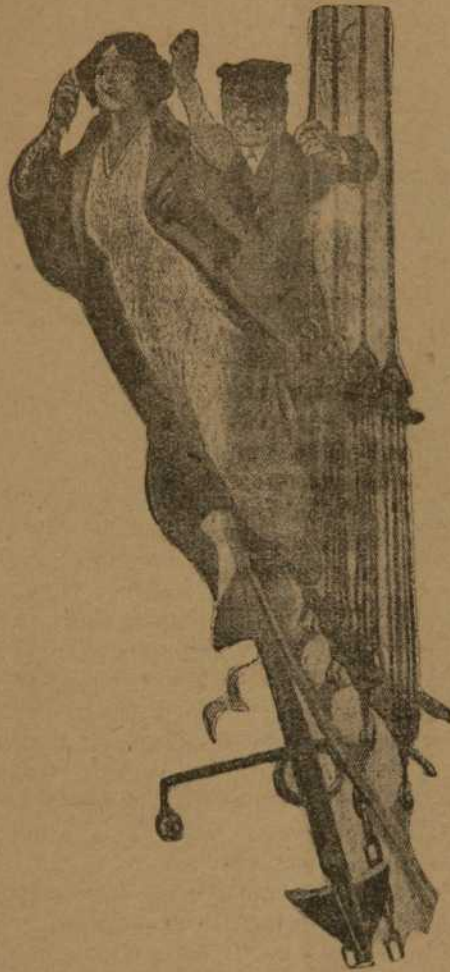
«Sans cela!... Car je vous aime déjà comme un frère...»

Ivan se mordit les lèvres, il ferma un instant les yeux comme pour mieux se recueillir, puis il murmura si bas que la déportée ne put l'entendre:

— Ce n'est pas cela que je voudrais...

— A mon tour, reprit la jeune femme, je vais vous dire qui je suis, et vous comprendrez alors quel impérieux devoir me ramène auprès de ma mère.

Marthe, brièvement, fit le récit de ses aventures, et peu à peu Ivan, pris de pitié devant cet immense malheur, sentait les larmes le gagner, et une émotion profonde gonfler son cœur déjà si plein de sa compagne.



«Si je meurs, vous savez tous qui est l'auteur de ma mort.»

Il la plaignait de toute son âme, il affirma lui aussi qu'elle était la victime d'une machination criminelle, et que la coupable ne pouvait logiquement être autre que Geneviève, sa cousine.

— Que voulez-vous faire si vous avez la preuve que vos soupçons sont fondés? demanda-t-il à Marthe.

— Je me vengerai! répondit la jeune femme d'un tel ton qu'il ne trouva rien à répondre.

— Ecoutez, fit-il après un long moment de réflexion, vous êtes mon amie, n'est-ce pas?

— Certes! approuva chaleureusement la jeune femme.

— Acceptez, en ce cas, ce que je vais vous proposer.

«Laissez-moi vous accompagner à Paris.»

«Vous êtes seule, vos ressources sont minimes.»

«Moi je ne suis pas riche, non plus, puisque l'incendie de la "Titania" a détruit les valeurs que j'avais emportées avec moi et qui constituaient à peu près ma fortune.»

«Mais il me reste quelque argent, enfermé dans le portefeuille où sont mes papiers de famille, et qui, heureusement, ne m'a pas quitté.»

«D'autre part, une fois en France, j'obtiendrais, grâce au télégraphe, un envoi de fonds immédiat du banquier anglais qui détient en dépôt quelques fonds m'appartenant.»

«Donc, je suis, mon amie, en bien meilleure posture que vous.»

«Si vous y consentez, j'irai avec vous à Paris.»

«Ensemble nous rechercherons votre famille.»

«Si par bonheur votre mère vit encore, je serai bien heureux de vous voir dans ses bras...»

«Quant à votre cousine, à votre fiancé, nous nous occuperons également d'eux...»

«Alors, seulement, quand je vous saurai près des vôtres, à l'abri du besoin, je consentirai à vous quitter momentanément.»

«Mais laissez-moi vous dire, Marthe, que je compte fort peu sur nos recherches.»

«Songez que depuis dix ans vous êtes sans nouvelles de la mère de votre fiancé, de votre fiancé lui-même.»

«Il s'est passé bien des choses, hélas! en un si long espace de temps, et je crains beaucoup que vous n'ayez bientôt plus que moi sur la terre.»

«Je serai votre seul ami, ma chère Marthe, mais la sincérité de mon affection comblera, je l'espère, le vide de votre cœur.»

«Vous me suivrez en Russie, vous m'aidez à vivre, vous continuerez auprès de moi le rôle divin de soeur de charité, si bien commencé il y a quelques jours...»

Marthe Vallauris ne pouvait faire autrement que d'accepter les propositions d'Ivan Outsinoïf, et il fut décidé qu'ils se rendraient ensemble à Paris, afin d'y rechercher Mme Vallauris, et d'y découvrir, si la chose était possible, la vérité sur l'attentat dont Marthe avait été, dix années auparavant, la victime.

III

Ce fut avec une émotion poignante que la jeune femme revit la maison de ses parents, la chère maison où elle avait vécu insouciant, heureuse, la maison où elle avait aimé...

Mais, hélas! si les murs étaient restés les mêmes, ils ne pouvaient parler.

«A Suivre»

TOUS LES SYMPTOMES DE LA FAIBLESSE, DE L'ÉPUISEMENT DISPARAISSENT COMPLETEMENT SI LA FEMME PREND LES PILULES ROUGES DE LA COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE.

INTERROGEZ LES FEMMES QUI LES PRENNENT. --- LISEZ LES TÈMOIGNAGES PUBLIÉS.

Il y a quelques années, les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine m'ont sauvé la vie. J'étais sous les soins des médecins depuis quatre ans; deux m'avaient condamnée; j'avais eu le prêtre et l'on s'attendait à ma mort, car on avait jugé nécessaire une opération à laquelle je refusai de me soumettre. J'exprimai le désir d'essayer les Pilules Rouges. Je commençai par prendre le quart d'une pilule et j'augmentai graduellement la dose. J'écrivis au médecin de la Compagnie Chimique Franco-Américaine dont je suivis bien les conseils et je fus guérie. J'ai souvent employé ce remède depuis et elles ont toujours eu l'effet que j'attendais.

J'ai beaucoup souffert, pendant plusieurs années, d'un dérangement interne. A certains jours je devais prendre le lit, et je restais si faible et trainante que je perdais courage. Après avoir maintes fois lu dans les journaux que les Pilules Rouges sont le remède de la femme, je résolus de les employer. Il m'a suffi de six boîtes pour me rétablir.—Mme Arthur Demers, 71 Ford, Lowell, Mass.

J'ai commencé à prendre les Pilules Rouges il y a cinq mois. J'étais depuis plus d'un an très faible, manquais d'appétit, digérais bien mal, avais des maux d'estomac, de tête, des palpitations de coeur et ne pouvais plus m'occuper de mon travail journalier. Depuis que j'emploie les Pilules Rouges je suis si bien revenue que je crois que je ne me suis jamais aussi bien portée. Je continue encore cependant à prendre de ces bonnes pilules afin d'assurer mes forces pour longtemps.—Mme John Paquette, 258 Calcart, Ottawa, Ont.

Depuis quelques semaines l'ouvrage me fatiguait beaucoup; j'avais perdu l'appétit, étais devenue pâle, souffrais de douleurs dans le dos et la tête. J'ai commencé à prendre les Pilules Rouges et au bout de quelques semaines je me sentais mieux. Les forces me sont revenues et les couleurs aussi. Des Pilules Rouges je n'en manque pas maintenant, c'est le remède de toute ma famille.—Mlle Yvonne Audette, 347, rue North Grosvenordale, North Grosvenordale, Conn.

Ayant eu à travailler dur durant des années, je me trouvais un jour à bout de force. C'était un épuisement complet; à peine si je pouvais passer une journée sans me coucher. Il me semblait que je ne reviendrais jamais à la santé tant je me sentais malade de tous mes membres, que j'avais de maux de tête, de vertiges, de douleurs de reins, de douleurs à l'estomac après mes repas, de palpitations de coeur, etc. Avant d'employer les Pilules Rouges souvent recommandées, j'allai consulter le médecin de la Compagnie Chimique Franco-Américaine et c'est en suivant bien ses conseils et en prenant les Pilules Rouges prescrites que je me suis remise.—Mme Alp. Major, 28, rue Payette, Montréal.



Mme ALFRED PERUSSE,

110, rue Massue, Québec.

"J'ai toujours été d'une santé délicate. Même avant mon mariage j'ai été pendant plusieurs mois très faible, pâle et maigre, mais les Pilules Rouges que j'ai employées durant quelques mois m'ont alors rendu la santé. Depuis cinq ans, je me suis souvent trouvée à bout de force, ayant à souffrir de maux de tête, de dos, et je me suis toujours parfaitement rétablie avec quelques boîtes de Pilules Rouges. Cependant je ne me laisse jamais abattre et parce que je trouve que les Pilules Rouges sont le meilleur remède, je les emploie de temps en temps".—Mme Joseph Juneau, 145 rue Wurtelle, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES au No 274, rue St-Denis, Montréal, tous les jours, excepté les dimanches, de 9 heures du matin à 8 heures du soir. Les femmes malades, qui ne peuvent venir voir notre médecin, sont invitées à lui écrire.

Les Pilules Rouges sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE limitée, 274 rue St-Denis, Montréal.

DYSPEPSIE

Si vous voulez un remède radical pour guérir votre dyspepsie, votre gastrite, votre dilatation d'estomac, vos pituites, etc., etc., prenez les tablettes

PAP-SAG

C'est le meilleur guérisseur de toute personne qui souffre de l'estomac.

En vente partout 50 sous la boîte, six pour \$2.50. Envoyé par la poste par la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, limitée, 274, rue St-Denis, Montréal.

CONSTIPATION

Le séjour prolongé de matières fécales dans l'intestin compromet la santé générale, charge le sang de substances nuisibles, ce qui provoque des maladies. Ayez une évacuation de l'intestin, au moins toutes les vingt-quatre heures, en prenant le

ROBOL

Une ou deux tablettes **ROBOL** prises le soir au coucher, vous guériront de la constipation et vous débarrasseront des déchets qui vous empoisonnent.

En vente partout 25 sous la boîte, six pour \$1.50. Envoyé par la poste par la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, limitée, 274, rue St-Denis, Montréal.

L'INFAME CHATELAINE (Fin)



... et à s'emparer de la cassette qu'elle alla cacher dans les appartements d'Amaury. Puis elle accusa ce dernier après de son mari du vol et de l'assassinat, ajoutant qu'elle l'avait vu commettre son double forfait. Le seigneur, atterré et résolu à se venger, ne voulait pas le faire directement, pour ne pas affliger sa fille.



Il alla trouver le propriétaire d'un four à briques, qui était son vassal, et lui dit: "—Deenain, je vous enverrai un jeune page qui vous demandera si vous avez exécuté mes ordres. Aussitôt vous vous en saisirez, lui enlèverez ses habits et le jetterez dans le four ardent, et rapportez-moi immédiatement ses vêtements."



Le lendemain, en effet, le chevalier envoya Amaury au four à briques. Celui-ci partit aussitôt, heureux d'accomplir au plus vite une mission confiée par son bienfaiteur, qu'il adorait. Mais, au détour d'un chemin, il aperçut un cheval emballé.



Il se précipita au secours du cavalier et, en s'approchant, il fut saisi d'effroi en constatant que c'était sa chère Odette qui courait un si grand danger et allait être précipitée dans la rivière.



La frayeur lui avait fait perdre connaissance, Amaury la prit sur son cheval, la conduisit jusqu'à une chaumière proche, où une brave paysanne lui prodigua des soins empressés.



Tout cela avait pris du temps. Le chevalier, toujours assoiffé de vengeance, trouvait étrange qu'on ne lui rapportât pas les vêtements de celui qu'il avait condamné. Son épouse envoya son fils pour savoir ce que cela signifiait.



Celui-ci, voyant venir un page qui lui demandait s'il avait exécuté les ordres de son suzerain, crut que c'était celui qu'il lui fallait punir. Il s'en empara et le précipita dans le four.



Pendant ce temps, la jeune Odette, encore sous le coup de l'émotion qu'elle avait ressentie, pria Amaury de la reconduire auprès de son père avant de faire aucune autre commission.



Odette racontait à son père le service qu'elle devait à Amaury, quand un domestique apporta, ô stupeur! les vêtements d'Hildeberg.



Catherine se précipita dessus en poussant un hurlement de douleur, et s'en empara si brusquement que l'amulette volée dans la cassette tomba à terre.



La vérité alors se fit jour dans l'esprit du seigneur, qui remercia le destin de lui avoir épargné un crime épouvantable en faisant périr un innocent. Il lui donna sa fille en mariage.



Quant à sa triste épouse, la douleur égara sa raison et elle erra dans les forêts comme une bête traquée, en appelant, nuit et jour, son fils disparu.



NOUVELLES AVENTURES D'ARSENE LUPIN

"813"

Par Maurice Leblanc



LES LETTRES DE L'EMPEREUR

No 23

"Suite"

I

— Non, Sire, mais par le plus terrible et le plus puissant de mes ennemis, par cet être infernal qui a tué son complice Altenheim.

— Il est là? Vous croyez? s'écria l'Empereur avec une agitation qui montrait qu'aucun détail de cette dramatique histoire ne lui était étranger.

— Il est partout où je suis. Il me menace de sa haine constante. C'est lui qui m'a deviné sous M. Lenormand, chef de la Sûreté, c'est lui qui m'a fait jeter en prison, c'est encore lui qui me poursuit, le jour où j'en sors. Hier, pensant m'atteindre dans l'automobile, il blessait le comte de Waldemar.

— Mais qui vous assure, qui vous dit qu'il soit à Veldenz?

— Isilda a reçu deux pièces d'or, deux pièces françaises!

— Et que viendrait-il faire? Dans quel but?

— Je ne sais pas, Sire, mais c'est l'esprit même du mal. Que votre Majesté se méfie! Il est capable de tout.

— Impossible! J'ai deux cents hommes dans ces ruines. Il n'a pu entrer. On l'aurait vu.

— Quelqu'un l'a vu fatalement.

— Qui?

— Isilda.

— Qu'on l'interroge! Waldemar, conduit ton prisonnier chez cette jeune fille.

Lupin montra ses mains liées.

— La bataille sera rude. Puis-je me battre ainsi?

L'Empereur dit au comte:

— Détachez-le... Et tiens-moi au courant...

Ainsi donc, par un brusque effort, en mêlant au débat, hardiment, sans aucune preuve, la vision abhorrée de l'assassin, Arsène Lupin gagnait du temps et reprenait la direction des recherches.

— Encore seize heures, se disait-il. C'est plus qu'il ne m'en faut.

Il arriva au local occupé par Isilda, à l'extrémité des anciens communs, bâtiments qui servaient de caserne aux deux cents gardiens des ruines, et dont toute l'aile gauche, celle-ci précisément, était réservée aux officiers.

Isilda n'était pas là.

Le comte envoya deux de ses hommes. Ils revinrent. Personne n'avait vu la jeune fille.

Pourtant, elle n'avait pu sortir de l'enceinte des ruines. Quant au palais de la Renaissance, il était, pour ainsi dire, investi par la moitié des troupes, et nul n'y pouvait entrer.

Enfin, la femme d'un lieutenant qui habitait le logis voisin, déclara qu'elle n'avait pas quitté sa fenêtre et que la jeune fille n'était pas sortie.

— Si elle n'était pas sortie, s'écria Waldemar, elle serait là, et elle n'est pas là.

Lupin observa:

— Il y a un étage au-dessus?

— Oui, mais de cette chambre à l'étage, il n'y a pas d'escalier.

— Si, il y a un escalier.

Il désigna une petite porte ouverte sur un réduit obscur. Dans l'ombre on apercevait les premières marches d'un escalier abrupt comme une échelle.

— Je vous en prie, mon cher comte, dit-il à Waldemar qui voulait monter, laissez-moi cet honneur.

— Pourquoi?

— Il y a du danger.

Il s'élança et, tout de suite, sauta dans une soupenne étroite et basse.

Un cri lui échappa:

— Oh!

— Qu'y a-t-il? fit le comte débouchant à son tour.

— Ici... sur le plancher... Isilda...

Il s'agenouilla, mais aussitôt, au premier examen, il reconnut que la jeune fille était tout simplement étourdie, et qu'elle ne portait aucune trace de blessures, sauf quelques égratignures aux poignets et aux mains.

Dans sa bouche, formant bâillon, il y avait un mouchoir.

— C'est bien cela, dit-il. L'assassin était ici, avec elle. Quand nous sommes arrivés, il l'a frappée d'un coup de poing, et il l'a bâillonnée pour que nous ne puissions entendre les gémissements.

— Mais par où s'est-il enfui?

— Par là... tenez... Il y a un couloir qui fait communiquer toutes les mansardes du premier étage.

— Et de là?

— De là, il est descendu par l'escalier d'un des logements.

— Mais on l'aurait vu?

— Bah! est-ce qu'on sait? cet être-là est invisible. N'importe! Envoyez vos hommes aux renseignements. Qu'on fouille toutes les mansardes et tous les logements du rez-de-chaussée!

Il hésita. Trait-il, lui aussi, à la poursuite de l'assassin?

Mais un bruit le ramena vers la jeune fille. Elle s'était relevée et une douzaine de pièces d'or roulaient de ses mains. Il les examina. Toutes étaient françaises.

— Allons, dit-il, je ne m'étais pas trompé. Seulement, pourquoi tant d'or? en récompense de quoi?

Soudain, il aperçut un livre à terre et se baissa pour le ramasser. Mais d'un mouvement plus rapide, la jeune fille se précipita, saisit le livre, et le serra contre elle avec une énergie sauvage, comme si elle était prête à le défendre contre toute entreprise.

— C'est cela, dit-il, des pièces d'or ont été offertes contre le volume, mais elle refuse de s'en défaire. D'où, les égratignures aux mains. L'intéressant serait de savoir pourquoi l'assassin voulait posséder ce livre. Avait-il pu, auparavant, le parcourir?

Il dit à Waldemar:

— Mon cher comte, donnez l'ordre, s'il vous plaît...

Waldemar fit un signe. Trois de ses hommes se jetèrent sur la jeune fille, et, après une lutte acharnée où la malheureuse trépi-gna de colère et se tordit sur elle-même en poussant des cris, on lui arracha le volume.

— Tout doux, l'enfant, disait Lupin, du calme... C'est pour la bonne cause, tout cela... Qu'on la surveille! Pendant ce temps, je vais examiner l'objet du litige.

C'était, dans une vieille reliure qui datait au moins d'une siècle, un tome dépareillé de Montesquieu, qui porte ce titre: *Voyage au Temple de Gnide*. Mais à peine Lupin l'eût-il ouvert qu'il s'exclama:

— Tiens, tiens, c'est bizarre. Sur le recto de chacun des pages, une feuille de parchemin a été collée, et, sur cette feuille, sur ces feuilles, il y a des lignes d'écriture, très serrées et très fines.

Il lut, tout au début:

"Journal du chevalier Gilles de Malrèche, domestique français de son Altesse Royale le prince de Deux-Ponts-Veldenz, commencé en l'an de grâce 1794."

— Comment, il y a cela? dit le comte...

— Qu'est-ce qui vous étonne?

— Le grand-père d'Isilda, le vieux, qui est mort il y a deux ans, s'appelait Malreich, c'est-à-dire le même nom germanisé.

— A merveille! Le grand-père d'Isilda devait être le fils ou le petit-fils du domestique français qui écrivait son journal sur un tome dépareillé de Montesquieu. Et c'est

ainsi que ce journal est passé aux mains d'Isilda.

Il feuilleta au hasard :

"15 septembre 1796. — Son Altesse a chassé.

"20 septembre 1796. — Son Altesse est sortie à cheval. Elle montait Cupidon.

— Bigre, murmura Lupin, jusqu'ici, ce n'est pas palpitant.

Il alla plus avant :

"12 mars 1803. — J'ai fait passer dix écus à Hermann. Il est cuisinier à Londres.

Lupin se mit à rire.

— Oh! oh! Hermann est détrôné. Le respect dégringole.

— Le grand-duc régnant, observa Waldemar, fut en effet chassé de ses Etats par les troupes françaises.

Lupin continua :

"1809. — Aujourd'hui, mardi, Napoléon a couché à Veldenz. C'est moi qui ai fait le lit de Sa Majesté, et qui, le lendemain, ai vidé ses eaux de toilette.

— Ah! dit Lupin, Napoléon s'est arrêté à Veldenz?

— Oui, oui, en rejoignant son armée, lors de la campagne d'Autriche qui devait aboutir à Wagram. C'est un honneur dont la famille ducal, par la suite, était très fière.

Lupin reprit :

"28 octobre 1814. — Son Altesse Royale est revenue dans ses Etats.

"29 octobre. — Cette nuit j'ai conduit Son Altesse jusqu'à la cachette, et j'ai été heureux de lui montrer que personne n'en avait deviné l'existence. D'ailleurs, comment se douter qu'une cachette pouvait être pratiquée dans...

Un arrêt brusque... Un cri de Lupin... Isilda avait subitement échappé aux hommes qui la gardaient, s'était jetée sur lui, et avait pris la fuite en emportant le livre.

— Ah! la coquine! Courez-donc... Faites le tour par en bas. Moi, je la chasse par le couloir. Mais elle avait clos la porte sur elle et poussé un verrou. Il dut redescendre et longer les communs, ainsi que les autres, en quête d'un escalier qui le ramenât au premier étage.

Le quatrième logement seul étant ouvert, il put monter. Mais le couloir était vide, et il lui fallut frapper à des portes, forcer des serrures, et s'introduire dans des chambres inoccupées, tandis que Waldemar, aussi ardent que lui à la poursuite, piquait les rideaux et les tentures avec la pointe de son sabre.

Des appels retentirent, qui venaient du rez-de-chaussée, vers l'aile droite. Ils s'élançèrent. C'était une des femmes d'officiers qui leur faisait signe, au bout du couloir, et qui raconta que la jeune fille devait être chez elle.

— Comment le savez-vous? demanda Lupin.

— J'ai voulu entrer dans ma chambre. La porte était fermée, et j'ai entendu du bruit.

Lupin, en effet, ne put ouvrir.

— La fenêtre, s'écria-t-il, il doit y avoir une fenêtre.

On le conduisit dehors, et tout de suite,

prenant le sabre du comte, d'un coup, il cassa les vitres.

Puis, soutenu par deux hommes, il s'accrocha au mur, passa le bras, tourna l'espagnollette et tomba dans la chambre.

Accroupie devant la cheminée, Isilda lui apparut au milieu des flammes.

— Oh! la misérable! proféra Lupin, elle l'a jeté au feu!

Il la repoussa brutalement, voulut prendre le livre et se brûla les mains. Alors, à l'aide des pincettes, il l'attira hors du foyer et le recouvrit avec le tapis de la table pour étouffer les flammes.

Mais il était trop tard. Les pages du vieux manuscrit, toutes consumées, tombèrent en cendres.

II

Lupin la regarda longuement. Le comte dit :

— On croirait qu'elle sait ce qu'elle fait.



On croirait qu'elle sait ce qu'elle fait.

— Non, non, elle ne le sait pas. Seulement, son grand-père a dû lui confier ce livre comme un trésor, que personne ne devait contempler, et, dans son instinct stupide, elle a mieux aimé le jeter aux flammes que de s'en dessaisir.

— Et alors?

— Alors, quoi?

— Vous n'arriverez pas à la cachette.

— Ah! ah! mon cher comte, vous avez donc un instant envisagé mon succès comme possible? Et Lupin ne vous paraît plus tout à fait un charlatan? Soyez tranquille, Waldemar, Lupin a plusieurs cordes à son arc. J'arriverai.

— Avant la douzième heure, demain?

— Avant la douzième heure, ce soir. Mais pour l'instant, je meurs d'inanition. Et si c'était un effet de votre bonté...

On le conduisit dans une salle des communs, affectée au mese des sous-officiers, et un repas substantiel lui fut servi, tandis que le comte allait faire son rapport à l'Empereur.

Vingt minutes après, Waldemar revenait. Et ils s'installèrent l'un en face de l'autre, silencieux et pensifs.

— Waldemar, un bon cigare serait le bienvenu... Je vous remercie. Celui-là craque comme il sied aux havanes qui se respectent.

Il alluma son cigare et, au bout d'une ou deux minutes :

— Vous pouvez fumer, comte, cela ne me dérange pas.

Une heure se passa, Waldemar somnolait, et de temps à autre, pour se réveiller, avalait un verre de fine champagne.

Des soldats allaient et venaient, faisant le service.

— Du café, demanda Lupin.

On lui apporta du café.

— Ce qu'il est mauvais, grogna-t-il... Si c'est celui-là que boit César!... Encore une tasse, tout de même, Waldemar. La nuit sera peut-être longue. Oh! quel sale café!

Il alluma un autre cigare et ne dit plus un mot.

Les minutes s'écoulèrent. Il ne bougeait toujours pas et ne parlait point.

Soudain, Waldemar se dressa sur ses jambes et dit à Lupin d'un air indigné :

— Eh! là, debout!

A ce moment, Lupin sifflotait. Il continua paisiblement à siffloter.

— Debout, vous dit-on.

Lupin se retourna. Sa Majesté venait d'entrer.

Il se leva.

— Où en sommes-nous? dit l'Empereur.

— Je crois, Sire, qu'il me sera possible avant peu de donner satisfaction à Votre Majesté.

— Quoi? Vous connaissez...

— La cachette? A peu près, Sire... Quelques détails encore qui m'échappent... mais sur place, tout s'éclaircira, je n'en doute pas.

— Nous devons rester ici?

— Non, Sire, je vous demanderai de m'accompagner jusqu'au palais Renaissance. Mais nous avons le temps, et, si Sa Majesté n'y

torise, je voudrais, dès maintenant, réfléchir à deux ou trois points.

Sans attendre la réponse, il s'assit, à la grande indignation de Waldemar.

Un moment après, l'Empereur, qui s'était éloigné et conférait avec le comte, se rapprocha.

— Monsieur Lupin, est-il prêt, cette fois?

Lupin garda le silence. Une nouvelle interrogation... il baissa la tête.

— Mais il dort, en vérité, on croirait qu'il dort.

Furieux, Waldemar le secoua vivement par l'épaule. Lupin tomba de sa chaise, s'écroula sur le parquet, eut deux ou trois convulsions, et ne remua plus.

— Qu'est-ce qu'il a donc? s'écria l'Empereur... Il n'est pas mort, j'espère!

Il reprit une lampe et se pencha.

— Ce qu'il est pâle! une figure de cire!... Regarde donc, Waldemar... Tâte le coeur... Il vit, n'est-ce pas?

— Oui, Sire, dit le comte après un instant, le coeur bat très régulièrement.

— Alors, quoi? je ne comprends plus... Que s'est-il produit?

— Si j'allais chercher le médecin?

— Va, cours...

Le docteur trouva Lupin dans le même état, inerte et paisible. Il le fit étendre sur un lit, l'examina longtemps, et s'informa de ce que le malade avait mangé.

— Vous craignez donc un empoisonnement, docteur?

— Non, Sire, il n'y a pas de traces d'empoisonnement. Mais je suppose... Qu'est-ce que c'est que ce plateau et cette tasse?

— Du café, dit le comte.

— Pour vous?

— Non, pour lui. Moi, je n'en ai pas bu.

Le docteur se versa du café, le goûta et conclut:

— Je ne me trompais pas: le malade a été endormi à l'aide d'un narcotique.

— Mais par qui? s'écria l'Empereur avec irritation... Voyons, Waldemar, c'est exaspérant tout ce qui se passe ici!

— Sire...

— Eh! oui, j'en ai assez!... Je commence à croire vraiment que cet homme a raison, et qu'il y a quelqu'un dans le château... Ces pièces d'or, ce narcotique...

— Si quelqu'un avait pénétré dans cette enceinte, on le saurait, Sire... Voilà trois heures que l'on fouille de tous côtés.

— Cependant, ce n'est pas moi qui ai préparé le café, je te l'assure... Et à moins que ce ne soit toi...

— Oh! Sire!

— Eh! bien, cherche... perquisitionne... Tu as deux cents hommes à ta disposition, et les communs ne sont pas si grands! Car enfin, le bandit rôde par là, autour de ces bâtiments... du côté de la cuisine... que sais-je? Va! Retourne-toi!

Toute la nuit, le gros Waldemar se remua, consciencieusement puisque c'était l'ordre du maître, mais sans conviction, puisqu'il était impossible qu'un étranger se dissimulât parmi des ruines aussi bien surveillées. Et de fait, l'événement lui donna raison: les investigations furent inutiles, et l'on ne put dé-

couvrir la main mystérieuse qui avait préparé le breuvage soporifique.

Cette nuit, Lupin la passa sur son lit, inanimé. Au matin le docteur, qui ne l'avait pas quitté, répondit à un envoyé de l'Empereur que le malade dormait toujours.

A neuf heures, cependant, il fit un premier geste, une sorte d'effort pour se réveiller.

Un peu plus tard il balbutia:

— Quelle heure est-il?

— Neuf heures trente-cinq.

Il eut un nouvel effort, et l'on senta t que, dans son engourdissement, tout son être se tendait pour revenir à la vie.

Une pendule sonna dix coups.

Il tressaillit et prononça:

— Qu'on me porte... qu'on me porte au palais.

Avec l'approbation du médecin, Waldemar appela ses hommes et fit prévenir l'Empereur.

On déposa Lupin sur un brancard et l'on se mit en marche vers le palais.

— Au premier étage, murmura-t-il.

On le monta.

— Au bout du couloir, dit-il, la dernière chambre à gauche.

On le porta dans la dernière chambre, qui était la douzième, et on lui donna une chaise sur laquelle il s'assit, épuisé.

L'Empereur arriva: Lupin ne bougea pas, l'air inconscient, le regard sans expression.

Puis, après quelques minutes, il sembla s'éveiller, regarda autour de lui les murs, le plafond, les gens, et dit:

— Un narcotique, n'est-ce pas?

— Oui, déclara le docteur.

— On a trouvé l'homme?

— Non.

Il parut méditer et, plusieurs fois, il hochait la tête d'un air pensif, mais on s'aperçut bientôt qu'il dormait.

L'Empereur s'approcha de Waldemar.

— Donne les ordres pour qu'on fasse avancer ton auto.

— Ah! mais alors, Sire?...

— Eh quoi! je commence à croire qu'il se moque de nous, et que tout cela n'est qu'une comédie pour gagner du temps.

— Peut-être... en effet... approuva Waldemar.

— Evidemment! Il exploite certaines coïncidences curieuses, mais il ne sait rien, et son histoire de pièces d'or, son narcotique, autant d'inventions! Si nous nous prêtons davantage à ce petit jeu, il va nous filer entre les mains. Ton auto, Waldemar.

Le comte donna les ordres et revint. Lupin ne s'était pas réveillé. L'Empereur, qui inspectait la salle, dit à Waldemar:

— C'est la salle de Minerve, ici, n'est-ce pas?

— Oui, Sire.

— Mais alors, pourquoi cet N, à deux endroits?

Il y avait en effet deux N, l'un au-dessus de la cheminée, l'autre au-dessus d'une vieille horloge encastrée dans le mur, toute démolie, et dont on voyait le mécanisme compliqué, les poids inertes au bouts de leurs cordes.

— Ces deux N, dit Waldemar.

L'Empereur n'écouta pas la réponse. Lupin s'était encore agité, ouvrant les yeux et articulant des syllabes indistinctes. Il se leva, marcha à travers la salle, et retomba exténué.

Ce fut alors la lutte, la lutte acharnée de son cerveau, de ses nerfs, de sa volonté, contre cette torpeur affreuse qui le paralysait, lutte de moribond contre la mort, lutte de la vie contre le néant.

Et c'était un spectacle infiniment douloureux.

— Il souffre, murmura Waldemar.

— Ou du moins il joue la souffrance, déclara l'Empereur, et il la joue à merveille. Quel comédien!

Lupin balbutia:

— Une piqûre, docteur, une piqûre de caféine... tout de suite...

— Vous permettez, Sire, demanda le docteur.

— Certes... Jusqu'à midi, tout ce qu'il veut on doit le faire. Il a ma promesse.

— Combien de minutes... jusqu'à midi? reprit Lupin.

— Quarante, lui dit-on.

— Quarante?... J'arriverai... Il est certain que j'arriverai... Il le faut...

Il empoigna sa tête à deux mains.

— Ah! si j'avais mon cerveau, le vrai, mon bon cerveau qui pense! ce serait l'affaire d'une seconde! Il n'y a plus qu'un point de ténèbres... Mais je ne peux pas... ma pensée me fuit... je ne peux pas la saisir... c'est atroce...

Ses épaules sursautaient. Pleurait-il?

On l'entendit qui répétait:

— 813... 813...

Et, plus bas:

— 813... un 8... un 1... un 3... oui, évidemment... mais pourquoi?... ça ne suffit pas...

L'Empereur murmura:

— Il m'impressionne. J'ai peine à croire qu'un homme puisse ainsi jouer un rôle...

La demie... les trois quarts...

Lupin demeurait immobile, les poings plaqués aux tempes.

L'Empereur attendait, les yeux fixés sur un chronomètre que tenait Waldemar.

Encore dix minutes... encore cinq...

— Waldemar, l'auto est là? Tes hommes sont prêts?

— Oui, Sire.

— Ton chronomètre est à sonnerie?

— Oui, Sire.

— Au dernier coup de midi, alors...

— Pourtant...

— Au dernier coup de midi, Waldemar.

Vraiment la scène avait quelque chose de tragique, cette sorte de grandeur et de solennité que prennent les heures à l'approche d'un miracle possible. Il semble que c'est la voix même du destin qui va s'exprimer.

L'Empereur ne cachait pas son angoisse. Cet aventurier bizarre qui s'appelait Arsène Lupin, et dont il connaissait la vie prodigieuse, cet homme, le troublait... et, quoique résolu à en finir avec toute cette histoire équivoque, il ne pouvait s'empêcher d'attendre... et d'espérer.

"A Suivre"

L'ENFANT A BESOIN D'AIDE

Frapper l'enfant parce qu'il mouille le lit, ne le guérira pas; ce trouble est dû à une faiblesse des organes internes. Mon heureux traitement domestique sera reconnu comme une grande aide. N'envoyez aucun argent mais écrivez-moi dès aujourd'hui. Mon traitement s'applique également avec succès aux adolescents atteints de troubles urinaux.

Madame M. SUMMERS,
BOITE POSTALE 940, WINDSOR, Ont



COURRIER DES CURIOSITÉS

POUR AVOIR DES DOIGTS DE PIANISTE

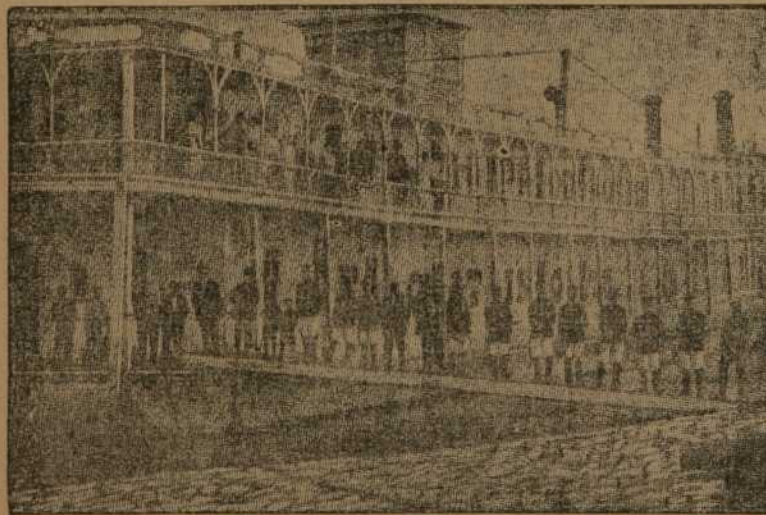
Si votre professeur vous dit que vous n'avez pas les doigts voulus pour devenir un grand pianiste ou un grand violoniste, ne vous laissez pas abattre ni décourager par cette constatation.



Voici un petit appareil qui, d'après son inventeur, devra accroître la force, la largeur et la flexibilité de vos doigts après un traitement de quelques semaines seulement pendant quelques instants par jour. "L'allongement" de vos doigts se fera lentement et sans douleurs avec cet appareil, et il ne suffit pour vous que d'avoir un peu de patience et de persévérance.

UN THEATRE FLOTTANT

Un genre d'amusement qui n'existe pas encore au Canada mais que nous pourrions bien voir sous peu, c'est le théâtre flottant qui fait les délices des villégiatures américaines du Mississippi et de l'Ohio.



Durant la saison d'été, les meilleurs artistes de New-York, de Boston ou de Chicago vont donner des représentations dans ce théâtre nouveau genre.

Ce "navire-théâtre" peut contenir près de 1500 spectateurs, est muni d'une vaste scène où les meilleures pièces des auteurs anglais et américains sont représentées. La salle proprement dite, comprend des loges, un orchestre et une galerie.

La réclame se fait un peu comme celle des cirques, par des parades dans les rues et de la musique.

Souhaitons voir bientôt nos villégiatures du St-Laurent et de l'Ottawa recevoir la visite de nos principaux comédiens montréalais dans ce nouveau genre de théâtre.

COMMENT EVITER LES MAUX DE DOS

Ce qu'en dit Mme Lynch, d'après son expérience.

Providence, R. I. — "J'étais épuisée, nerveuse, avec maux de tête; j'avais toujours mal dans le dos. J'étais fatiguée et sans ambition. J'avais pris une foule de remèdes sans effet sur moi. Un jour je lus quelque chose au sujet du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et ses effets sur d'autres femmes. Je l'essayai. Ma nervosité et mes maux de tête et de dos sont disparus. J'ai engraisé et je suis très bien. Je recommande sincèrement, à toute femme qui souffre, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham." — Mme ADELINA B. LYNCH, 200 rue Plain, Providence, R. I.



Les maux de dos et la nervosité sont des avertissements de la nature, qui indiquent un dérangement des organes ou un état de santé délabrée qui souvent entraîne des maladies plus graves. Les femmes dans cet état ne devraient pas se négliger, mais plutôt profiter de l'expérience de Mme Lynch, et essayer ce célèbre remède aux racines et herbes, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham — et écrivez à Lydia E. Pinkham Medicine Co., Lynn, Mass., pour conseils spéciaux.

Pour Soulager Promptement le Mal de Tête

Une mauvaise digestion cause souvent des maux de tête. Les gaz et les résidus qui en résultent sont absorbés par le sang qui de son côté fatigue les nerfs et occasionne des symptômes douloureux que l'on appelle le Mal de Tête, la Névralgie, le Rhumatisme, etc., 15 à 30 gouttes de Sirope de la Mère Selgel faciliteront la digestion et vous soulageront.

GRATIS

A CEUX QUI SOUFFRENT DE L'ASTHME

Un remède domestique que n'importe quelle personne peut employer sans inconvénient ou perte de temps.

Nous possédons une nouvelle méthode qui guérit l'Asthme, et nous voudrions que vous l'essayiez à nos frais. Qu'importe que votre cas soit très avancé ou qu'il soit de date récente; quand même il serait dégénéré en Fièvre du foin ou en Asthme chronique, vous devez nous demander un échantillon gratis de notre méthode. Quelque soit le climat où vous vivez, quelque soient votre âge et vos occupations, si vous souffrez de l'Asthme, notre méthode vous guérira promptement.

Nous voulons tout spécialement l'envoyer à ces prétendus cas d'apparence incurables, à ce toute sorte d'inhalateurs, de douches, de préparations à base d'opium, d'exhalaisons "fumées patentées", etc., ont été sans succès. Nous voulons démontrer à chacun et à nos frais que notre nouvelle méthode est destinée à mettre fin à la respiration difficile, entièrement asthmatique et à tous ces terribles paroxysmes, immédiatement et pour toujours.

Cette proposition gratuite est trop importante pour la refuser une seule journée de plus. Ecrivez aujourd'hui et employez cette méthode sans tarder. N'envoyez pas d'argent. Maillez simplement le coupon ci-dessous. Agissez aujourd'hui.

COUPON GRATIS CONTRE L'ASTHME
FRONTIER ASTHMA CO. Chambre F 80, Russ Niagara et Hudson, Buffalo, N. Y. Envoyez un échantillon gratis de votre méthode à:

.....
.....
.....

Une Belle Chevelure
OPULENTE, SOYEUSE et SOUPLE

est l'indice de la santé, le couronnement de la beauté. Vous pouvez conserver, renforcer, embellir vos cheveux, les empêcher de tomber ou de grisonner en employant

La célèbre

LUXURINE
du Dr PROSSE

En vente partout depuis plus d'un quart de siècle à \$1.00. Traitement d'essai généreux expédié sur réception de 25 cts.

CIE DU DR. PROSSE, Ch. 22
155 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Dorénavant tous les reçus d'abonnement seront encartés dans la livraison qui suivra la date de la réception du montant versé. La loi postale permet ce mode d'expédition des reçus aux abonnés, mode qui signifie pour nous une économie considérable et nécessaire en temps de guerre.

On est également prié de prendre note que toute demande de renseignements par écrit doit être accompagnée d'un timbre pour l'expédition de la réponse.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Edits.-Props.

UNE BELLE TAILLE

AUX lignes harmonieuses l'orgueil de toute femme élégante, vous est assuré, Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

PILULES PERSANES
de Tawfisk Hazis, de Téhéran, Perse; \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS
Boîte Postale 2675
Montréal, ; ; Canada

L'indication des vers dans le système est la fatigue, les grincements de dents, caractère extrêmement irritable et souvent des convulsions. Dans ces conditions le meilleur remède est Miller's Worm Powders. Ces poudres, dès qu'elles ont été absorbées par l'enfant, broient les vers complètement et débarrassent celui qui en souffre très facilement.

LES PILULES MORO POUR LES HOMMES FONT QUE LES HOMMES MALADES DEVIENNENT DES HOMMES VIGOUREUX.

Je ressentais, depuis deux ans, des douleurs dans les reins. Je croyais m'être donné un tour de reins. J'avais aussi fréquemment des douleurs d'intestins et ma famille croyait à des attaques d'appendicite. Lorsqu'elles disparaissaient, je restais très faible et sans appétit. Ma mère insistait pour me faire prendre les Pilules Moro. Je m'y décidai enfin et avec quelques boîtes seulement je me suis parfaitement guéri.—M. Albert Gagnon, 223, rue Providence, Montréal.

Mes forces avaient été épuisées par un travail dur et assidu auquel je m'étais assujéti pour subvenir à la subsistance des miens. J'avais été obligé de me faire traiter en maintes circonstances pour soutenir à la tâche. Il y a sept ans, j'ai pris les Pilules Moro et j'en obtins plus d'effets que des médicaments employés précédemment. Elles ont grandement augmenté mes forces. Après un traitement de quelques semaines, il me semblait que je n'avais jamais été aussi fort. Maintenant c'est aux Pilules Moro que j'ai recours quand je me sens affaibli et que j'ai mal aux reins. — M. Léo Giroux, 856, Broad, Central Falls, Mass.

Tous les jours mes forces semblaient diminuer; la circulation de mon sang était mauvaise, j'avais les jambes et une partie du corps couvertes de boutons qui me causaient beaucoup de démangeaisons. Il n'y avait pas que cette démangeaison qui me fatiguait; je souffrais aussi de mon estomac, de mes nerfs et



M. ALBERT GAGNON,

223, rue Providence, Montréal.

aussi d'une grande faiblesse. Un jour j'ai pensé que les Pilules Moro qui sont tant recommandées pour les hommes et dont je lisais dans les journaux les succès obtenus de leur emploi pourraient aussi me faire du bien. Je ne regrette aujourd'hui qu'une chose: c'est d'avoir tant retardé à en prendre, car elles m'ont guéri dans l'espace de quelques mois; elles m'ont remis à neuf. J'ai une confiance illimitée en ce remède et je ne puis faire autrement que de le recommander à tous ceux qui, comme moi, souffrent de mauvais sang, de mauvaise circulation

et de faiblesse générale. — M. Mathias Cauchon, North Grosvenordale, Conn.

J'ai travaillé bien fort pour élever une nombreuse famille et, malgré mes soixante-dix-huit ans, je travaille encore et n'ai pour ainsi dire jamais perdu de temps. Il y a quatre ans, je commençai à me ressentir des fatigues de l'âge; mes forces semblaient diminuer; mon appétit était moins bon et j'avais les membres moins souples. C'est bien le temps, pensais-je, d'essayer les Pilules Moro que l'on dit si bonnes. J'en ai pris six boîtes qui ont ranimé mes forces, m'ont donné de la vigueur. Je me sentais frais et dispos comme un jeune homme. Pendant trois ans j'en ai pris quelques boîtes chaque année. Aujourd'hui, après une bonne journée de travail, je fais une longue marche pour revenir à la maison, ce qui paraîtrait impossible à beaucoup de jeunes, et je ne m'en porte pas plus mal." — M. Louis Forget, 1290 rue St-André, Montréal.

HOMMES MALADES, voulez-vous des conseils? Ecrivez à la Compagnie Médicale Moro qui vous indiquera les moyens de refaire vos forces et de recouvrer la santé.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Elles sont aussi envoyées par la poste, au Canada et aux États-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées:

COMPAGNIE MEDICALE MORO,
272 rue Saint-Denis, Montréal.

UN MEDECIN

Vous avez un médecin à la maison, quand vous êtes atteint de la grippe ou que vous souffrez de RHUME de cerveau, ENROUEMENT, TOUX, LARYNGITE, EXTINCTION de VOIX, MAUX de GORGE, CONGESTION des POUMONS, si vous possédez une boîte de capsules

CRESOBENE

à base de créosote, d'eucalyptol et autres balsamiques
ANTISEPTIQUES, GERMICIDES et DESINFECTANTS des
VOIES RESPIRATOIRES

La Créosote et l'Eucalyptol sont des produits qui s'éliminent par les poumons, et ont été employés de tout temps par la profession médicale dans les cas de GRIPPE (Influenza), RHUME DE CERVEAU, ENROUEMENT, RHUME, TOUX, LARYNGITE, EXTINCTION DE VOIX, MAUX DE GORGE, CONGESTION DES POUMONS, indiqués comme PREVENTIFS des épidémies qui s'introduisent par les voies respiratoires.

Le Collège des Médecins ainsi que les bureaux de santé disent:

"Qu'il faut veiller aux complications pulmonaires. Que la Grippe se contracte par le nez et la bouche, en produisant l'inflammation des bronches, qui conduisent aux poumons." "Que la Grippe se communique par tout contact direct ou indirect. Que les personnes qui ont déjà souffert de la Grippe sont exposées à la contracter de nouveau. Que l'on use de gargarisme et de vaporisation."

"Qu'il n'y a pas de moyen particulier pour se prémunir contre la Grippe, si ce n'est l'antisepsie des voies respiratoires."

PREVENTION PAR ANTISEPSIE COMPLETE

PAR LE NEZ:

Au moyen d'une épingle, piquez deux capsules Créosobène, pressez-en le contenu dans votre mouchoir, et respirez souvent durant la journée, spécialement en voyageant dans les tramways, les wagons de chemin de fer, dans les magasins, les manufactures, les églises, enfin, partout où il y a foule. Le soir, en vous couchant, videz, par le même moyen, deux CAPSULES CRESOBENE dans un linge ou mouchoir bien propre, que vous mettez sur votre oreiller. Ces odeurs balsamiques sont germicides et rendent la respiration facile. Ce traitement équivaut à la vaporisation.

PAR LA BOUCHE:

Faites bouillir de l'eau; remplissez-en une chopine, ajoutez-y huit CAPSULES CRESOBENE. Bouchez la bouteille, laissez dissoudre et refroidir. Agitez la bouteille, commencez par avaler une petite gorgée de cette solution, ensuite gargarisez-vous trois ou quatre fois par jour. Pour mieux désinfecter la bouche, servez-vous de la brosse à dents. De cette solution balsamique et agréable au goût, on rincera la bouche des enfants trop jeunes pour se gargariser.

INTERIEUR:

Prenez les CAPSULES CRESOBENE à la dose de six, huit, dix et même douze par jour, suivant l'âge. Deux à la fois pour les adultes et une pour les enfants à des intervalles réguliers, à moins d'indications spéciales de la part du médecin. Elles peuvent être prises avec du vin, du lait, de la soupe ou quelque autre liquide qui plairait au malade. Cette ingestion d'une assez grande quantité de liquide, en même temps que les CAPSULES, favorise toujours l'absorption de la Créosote et de l'Eucalyptol.

Évitez toujours les courants d'air et les refroidissements. Portez des vêtements chauds et ayez toujours les pieds bien secs.

A la moindre indication de fièvre ou de frisson, restez à la maison, faites venir le médecin et suivez bien ses conseils. Votre médecin vous dira les effets bienfaisants d'un tel traitement par les CAPSULES CRESOBENE. D'ailleurs, vous en ressentirez immédiatement du soulagement et une sensation de sécurité.

La grande vogue des CAPSULES CRESOBENE peut conduire à l'imitation et spécialement à la substitution. Elles ne sont jamais vendues à la douzaine ou au cent. Parce qu'il est devenu impossible de se procurer des facons, à l'avenir les CAPSULES CRESOBENE seront mises sur le marché en boîtes, à 50 sous, ou six boîtes pour \$2.50, chez les marchands de remèdes, ou envoyées par la poste, sur réception du prix, par la Compagnie des CAPSULES CRESOBENE, 272, St-Denis, Montréal.

EXAMEN DES YEUX Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric" nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, rue STE-CATHERINE Est Cote Av. Hôtel-de-Ville, MONTREAL.



AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des pèdiers ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

CHOSSES A DIRE

PRIERE

(Monologue patriotique)

Toi qui vois tout, Toi qui sais tout, Dieu de lumière,
Fais que la Paix revienne un jour en ma chaumière!

Je ne me sens plus jeune, et mon bras est moins prompt
Quand il lui faut tenir pour ceux qui sont au front.
Tous mes fiens sont partis. La mère se fait vieille.
Elle pleure en secret, la nuit, et se réveille
En proie au cauchemar des deuils perpétués,
Qui clament dans son coeur: "Tes enfants sont tués!"
Moi, je me sais plus fort, et je lui dis: "Espère!"
Mais elle me répond: "Tais-toi, tu n'es qu'un père!"
Elle, c'est la Maman, et toutes les mamans
Entretiennent leur foi de pleurs et de tourments.
Elle rêve tout haut des maux qu'elle devine,
Et voit sur les talus que le canon ravine
Fondre les bataillons, dans la foudre emportés
Avec ses fils, hélas! nos fils, déchiquetés!
Si mes enfants tombent là-bas, c'est pour la France.
Ils ont pour eux la Gloire, et j'aurai la navrance;
Mais je ne croirai pas en avoir fait assez,
Malgré le poids des ans et mes membres lassés.
Aujourd'hui, je suis seul, la tâche me dépasse;
Mes pas rhumatisants franchissent moins d'espace.
En creusant le sillon, et ma débile main
Tremble, pour maintenir l'attelage en chemin.
Le soc est lourd, l'effort est dur, la terre avare.
Dans mon vieux bas de laine où l'argent se fait rare,
Quand je plonge la main les mailles se défont;
La Misère, en grugeant, s'est fait un nid au fond!
En attendant qu'un soir le dernier sou s'en aille,
Je songe à nos soldats jetés dans la bataille,
Et qui comptent sur nous, les femmes et les vieux,
Pour imposer au sol un tribut onéreux.
Je ne veux pas qu'on sache, au pays des tranchées,
Combien j'aurai de pain, en comptant les bouchées,
Lorsque viendra l'hiver et le dernier faisceau,
Car j'aurai tout donné pour le suprême assaut!

Toi qui vois tout, Toi qui sais tout, Dieu de lumière,
Fais que la Paix revienne un jour en ma chaumière! (1)

JULES TREMBLAY.

(1) Vers extraits du poème de guerre Les Allés qui Montent, de M. Jules Tremblay, paru dans l'édition de décembre 1918, du "Pays Laurentien". Cette pièce de l'un des nôtres contient tout ce qu'il faut, comme sentiment, et est appelée à un réel succès.

CONTRE LA TOUX ET LES RHUMES

ET LA GRIPPE ESPAGNOLE

Aucun remède n'est aussi bon que le "CHERRINE". Si il est pris immédiatement dès les débuts d'un rhume ou dès qu'on est mouillé il prévient les possibilités d'un refroidissement sérieux. La première dose soulage rapidement et les doses subséquentes conduisent à la guérison. Jusqu'à ce que le rhume disparaisse de l'organisme. Le "CHERRINE" est une application scientifique des pouvoirs guérisseurs de l'écorce de cerisier, mélangée à d'autres ingrédients salutaires. Il ne contient pas d'opium ni de morphine. Il est agréable à prendre, et ses effets calmants dans les cas d'affections de la poitrine, de respiration difficile, d'asthme, de toux irritantes sont réellement merveilleux. 25 cents la bouteille. Dans toutes les pharmacies.

CHERRINE CHEMICAL CO., P. O. BOITE 442, MONTREAL
Dépôt général: 1377 St-Laurent.



BEAUTE, FERMETE de la POITRINE
DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU
TRAITEMENT DENISE ROY

En 30 Jours

Le Traitement Denise Roy, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, développe et raffermi très rapidement la Poitrine.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le buste, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la Santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix du Traitement Denise Roy, de 30 jours au complet \$1.

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.
Toutes correspondances strictement confidentielle.

M^{ME} DENISE ROY, DEPT. 5, BOITE POSTALE 2740, MONTRÉAL.



VOTRE CREDIT EST BON

J. S. PRINCE CIE.

Voyez Notre Assortiment avant d'Acheter ailleurs

MEUBLES, POELES, TAPIS, PRELARTS, RIDEAUX, ETC.

COMPTANT — CREDIT

Machine parlante Columbia ainsi que les Disques, toujours un grand Choix.

J. S. PRINCE Compagnie,
WM. LALONDE, Président.
85, Blvd. St-Laurent,
Entre Vitre et Craig, Montréal, Qué.



COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.75 pour 1 an ou 90c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom

(M. Mme ou Mlle. Bien spécifier votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

MM. POIRIER, BESSETTE ET CIE,
181 rue Cadieux Montréal.

Le Secret
De La

PERFECTION DU BUSTE

ET DE LA TAILLE.
Envoyé Gratuitement



Le Système Corset Français Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple garantissant l'augmentation du buste de six pouces; il remplit ainsi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livré contenant des renseignements complets envoyés gratuitement. Toute lettre absolument confidentielle.
Madame THORA TOILET Co., Dépt. E., TORONTO, ONT.

Le Holloway's Corn Cure enlève le cors par la racine. Essayez-le et éprouvez-le.



Chez "Dussault"

LES DERNIERS MODELES SONT ARRIVES.

Nos styles de chaussures pour hommes, femmes et enfants font autorité.
Notre immense assortiment n'est possible seulement que dans un gros stock et un grand magasin.

LA MEILLEURE QUALITE POUR LE PRIX EST NOTRE DEVISE

TH. DUSSAULT,

LE BOTTIER FASHIONABLE

281 est, Ste-Catherine

Tél. Est 2434 - - - - Montréal.

Les belles femmes

de la société dépendent sur elle, depuis soixante-dix ans, pour leur apparence distinguée. Elle communique instantanément un teint velouté, limpide, d'une blancheur de perle qui est toujours une cause de compliments flatteurs.

Crème Orientale

de Gouraud

Echantillon envoyé franco contre 15 cents
FERD. J. HOPKINS & SON, Montréal

VOULEZ-VOUS RIRE ? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue en français de Farces, Attrapes, Monologues, Chapsons, Librairie. Adresse: M. Hartman, dépt. C, 385 ave. Mont-Royal Est, Montréal.

CHRONIQUE FEMININE

Dans le tramway de la rue Saint-Denis, l'autre soir, alors que nous rendions à un concert bien annoncé, tout un groupe de jeunes filles et jeunes gens nous faisaient vis-à-vis, à mon amie et à moi. Leur conversation était gaie, voire un peu tapageuse, mais sans trivialité, et côté toilettes, ces petites femmes en herbe, affichaient sans rien le choquant une indépendance combien plus grande d'allure: jupes un peu courtes et corsages généreusement ouverts.

Mon amie me dit: "Toute cette jeunesse appartient pourtant à une classe distinguée de notre société. Dans notre temps, ma chère Lionne, si nous avions affiché une telle liberté d'allure et de toilette ce que nous eussions été montrées du doigt! Est-ce à dire que la jeunesse d'aujourd'hui vaut moins que celle d'autrefois?"

Et, mon amie qui est l'indulgence même en même temps qu'une grande philosophe, ajouta: "Ne nous hâtons pas de jeter la pierre aux nouvelles couches; elles ont du bon, et cette so-disante liberté d'allure, de gestes et de paroles, qui pourrait nous sembler tapageuse, à nous de l'ancien régime, il eut peut-être été salutaire pour plusieurs d'entre nous de pouvoir en jouir librement, avec cependant une certaine discrétion. Il est des choses, comme il est des livres qu'il vaut mieux qu'une jeune fille connaisse avant le mariage, et la guerre aura eu ceci de bon dans notre système d'éducation, de donner à la jeune fille un "avant goût" des responsabilités futures. Pendant ces quatre ans d'effort général, nos jeunes filles se sont presque toutes employées d'une façon ou de l'autre, à se rendre utiles. Elles ont fréquenté des comités, des associations, se sont intéressées, presque identifiées avec le but patriotique à atteindre, ont rencontré dans ces endroits des types qu'elles n'auraient pu connaître qu'une fois en puissance de mari; elles ont vu le bon et le mauvais côté de la vie, mais elles n'en ont surtout observé que le côté sérieux. Et, si elles ont perdu, au contact de ces réalités, le goût des clichés appris dans les manuels de savoir-vivre, elles ont, sans pour cela se déplacer, remplacé ces clichés par des phrases, peut-être plus libres d'allure, mais venant du fond du coeur, et non plus du bout des lèvres. Elles ont appris à se révéler exactement ce qu'elles sont, et c'est tant mieux pour les chercheurs d'épouses qui comprendront que sous une grande indépendance d'action et d'esprit peut parfois se trouver un coeur tout aussi sensible et aimant que celui que prétendaient avoir nos mères et grand'mères.

Une jeune fille d'aujourd'hui peut être tout aussi bien élevée que les ingénues de jadis, sans pour cela toujours baisser les yeux et rougir jusqu'aux tempes, en entendant prononcer le nom d'un romancier moderne ou le titre d'un opéra n'appartenant plus à l'antique école des roulades et des frioritures."

Et, j'ai partagé franchement l'opinion de mon amie, avec un peu d'amertume au coeur d'être née quelques années trop tôt? Pas d'indiscrétions, je vous en supplie.

LIONNE D'AZUR.

SA DEFENSE

Le juge, au prisonnier.—Vous êtes accusé d'avoir rencontré le plaignant dans une rue isolée, de l'avoir frappé, et de lui avoir dérobé ce qu'il avait sur lui, à l'exception d'une montre en or de valeur. Qu'avez-vous à dire?

Le prisonnier.—Avait-il cette montre d'or sur lui ce jour-là?

Le juge.—Certainement.

Le prisonnier.—Alors, je vais plaider la folie.

A LA BRASSERIE

Le client.—Eh bien! garçon, ces allumettes! Voici plus d'un quart d'heure que je les réclame!

Le garçon, d'un air fin.—Ah! je vous vois venir, vous. C'est encore pour les brûler.



EMMAGASINAGE

— des —

FOURRURES

Il est très imprudent de garder des fourrures à la maison durant l'été. Confiez-nous les vôtres. Nous les mettrons dans nos voûtes, à l'abri de tout danger, et nous les assurerons contre le feu, les mites et les voleurs.

Demandez notre livret d'informations.

Chas Desjardins & Co
Limitée

130 rue St-Denis.

ROMANS à 19cts Franco

Mariage d'Inclination. Soeur tragique. Crime et Mystère. La Fille du Proscrit. Flancés devant la Mort. Sous le Voile. Innocente Victime. Le Secret Fatal.

ROMANS à 29 cts Franco

Pour son Amour. Héritage d'Amour. Le Monde où l'on aime. L'Amour et l'Argent. Mariée à son Patron. Aventurière d'Amour. Passions de Jeunes Filles. Leste de romans Gratis sur demande.

LIBRAIRIE MODERNE

Boite 772, Dépt. S., Montréal.

Dr. Henri Lemire

TEL. BELL EST 2177

Spécialité:

Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.

478 RUE SAINT-HUBERT
MONTREAL.

SIL - BO



est sans égal pour la croissance sûre et rapide des Cils et Sourcils, les fait pousser, allongent et épaississent, en peu de temps. Envoyé par maille contre bon de poste ou timbres, prix: 25 cts. Ad: White Castle Drug Co., Box 2234, Montréal. (Méfiez-vous des imitations).

L'essai en est peu coûteux.—A ceux qui souffrent de dyspepsie, d'indigestion, de rhumatisme ou d'autres indigestions provenant de dérangements du système digestif, nous recommandons d'essayer les Pilules Végétales de Parmelee, au cas où la victime ne les connaît pas encore. L'essai coûtera peu et il en résultera que cette excellente médecine comptera un nouveau client. Leur action est si effective que plusieurs guérisons leur sont certainement dues alors que d'autres pilules avaient été sans efficacité.

CHASSEZ LE CATARRHE



Nez, tête et passages de la gorge qui sont complètement chargés de mucus empoisonnés du Catarrhe.

Ne soyez pas esclave du Catarrhe un seul jour de plus—maladie dégoûtante, répugnante, dangereuse à l'avenir!

Sachez la vaincre maintenant avant qu'elle puisse vous vaincre! Rappelez-vous, que plus vous retarderez de vous occuper du Catarrhe, plus il vous sera difficile de le chasser de votre système.

Ne laissez pas le Catarrhe remplir votre nez, votre tête et votre gorge de ses sécrétions sales et empoisonnées! Ne le laissez pas vous rendre une personne d'haleine infecte, qui expectore et qui crache, que chacun fuit et veut éviter. Prenez le cas en main immédiatement, avant qu'il détruise votre santé, votre bonheur, tout votre bien-être même.

Chassez le Catarrhe avant qu'il se jette sur vos poumons. C'est une grave erreur de croire que ce n'est qu'un trouble ennuyeux et désagréable. C'est pire que cela, c'est une maladie terriblement dangereuse. Le Catarrhe qui n'est pas arrêté dans son cours, trop souvent détruit l'odorat, le goût et l'ouïe, et peut ouvrir la porte à toutes espèces de maladies affreuses. Soyez avertis à temps! Chassez-le maintenant avant qu'il soit trop tard!

Écrivez-moi aujourd'hui et laissez-moi vous montrer complètement et sans frais comment vous débarrasser du Catarrhe d'une manière absolue et permanente. L'étude de votre cas avec plaisir et vous donnerai un

CONSEIL MEDICAL GRATIS

Ce Coupon donne droit aux lecteurs de ce Journal au Conseil Médical Gratuit pour la cure du Catarrhe.

- Votre gorge est-elle sensible?
- Éternuez-vous souvent?
- Votre haleine est-elle infecte?
- Vos yeux sont-ils humides?
- Prenez-vous le rhume facilement?
- Votre nez est-il bouché?
- Crachez-vous souvent?
- Se forme-t-il des croûtes dans votre nez?
- Vous sentez-vous plus mal en temps humide?
- Vous mouchez-vous souvent?
- Avez-vous mauvaise haleine le matin?
- Sentez-vous des sensations étranges dans votre tête?
- Êtes-vous obligé de débarrasser votre gorge en vous levant?
- Sentez-vous un chatouillement dans la gorge?
- Votre nez coule-t-il désagréablement?
- Le mucus tombe-t-il de votre nez dans votre gorge?

NOM ENTIER

ADRESSE

qui vous sera d'un grand aide—conseils et informations qui sont sincères, fiables et de grande valeur.

N'hésitez pas à accepter mon aide, vous y êtes librement et sincèrement bienvenue. Simplement en me demandant vous recevrez le bénéfice de mes 39 ans d'expérience, mes vastes connaissances du Catarrhe et sa cure. Je suis Gradué en Médecine et en Chirurgie, Université de Dublin, Irlande, autrefois Chirurgien de la Marine Royale Britannique, Service Navale, et cette maladie si traitresse a été l'étude de toute ma vie. Je suis familier avec tous ses agissements depuis le commencement jusqu'à la fin. Je puis vous dire ce qu'il faut faire pour en chasser entièrement toutes les traces de votre système. Des milliers ont accepté cette offre et maintenant sont guéris du Catarrhe. Vous pouvez l'être vous aussi et le voulez. Lisez la liste des questions attentivement, déposez-les ou non, écrivez votre nom entier et votre adresse habituellement sur les lignes pointillées, découpez le coupon et maillez-le immédiatement à

SPROULE
Spécialiste du Catarrhe
409 Trade Building,
Boston.

Écrivez en français ou en anglais.

Pour être Jolie

Il faut conserver et donner au visage un coloris séduisant, conserver au teint son velouté, sa pureté, l'embellir, l'adoucir et réparer les outrages du temps, combattre le hâle du visage, effacer les taches de rousseur, faire disparaître : points noirs, boutons, rides, couperose, etc. Pour obtenir ces résultats employez le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Véritable nourriture de la peau et spécifique de ses maladies. Indispensable à la coquetterie féminine, le Lait des Dames Romaines remplace avantageusement les fards et poudres de riz, car il adhère parfaitement à la peau et son parfum persistant, pénétrant, exquis, flatte agréablement l'odorat. Indispensable pour soirées, bals, théâtres.

En vente partout 50 cts le flacon.
Echantillon expédié franco pour 10 cts.

Cooper & Cie, Ch 22 155 rue des Commissaires O., Montréal.



AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Les lecteurs de notre journal, lorsqu'ils font leurs achats chez nos annonceurs, devraient ne pas oublier de mentionner le nom du "Samedi". Cette recommandation est tout à fait dans leur intérêt, puisque en prenant cette précaution qui ne demande pas grand trouble, ils s'apercevront vite qu'on les traitera avec plus d'égards que le client de passage ou inconnu. Que tous les lecteurs qui lisent le "Samedi" pour ses romans illustrés, ses nouvelles et ses articles, jettent aussi les yeux sur les annonces qu'il publie et qu'ils s'en souviennent au moment où ils font leurs achats. Cela leur portera profit.



Quelques-uns des grands journaux canadiens et américains emploient de 50 à 100 tonnes de papier par jour.

La production totale du sucre Nicaraguayen a dépassé l'année dernière, 300,000 quintaux.

La valeur totale de l'exportation des peaux brutes de Nicaragua s'est élevée à \$522,474 en 1917.

La superficie totale du Paraguay est de 445.000 milles carrés et l'on évalue sa population à environ 800.000 âmes.

Depuis l'époque des Incas, le Pérou jouit d'une renommée universelle dans l'industrie de la céramique.

La République de l'Uruguay célèbre comme fête légale les fêtes nationales de la France, de l'Italie et des Etats-Unis.

Au 1er septembre 1918, le stock mondial du blé était de 329,364,000 contre 232,676,000 en 1917.

L'an dernier, aux Etats-Unis, les victimes de l'influenza ont été plus nombreuses que les pertes subies par le corps expéditionnaire depuis le début de la guerre.

La ville de New London, Conn., vient d'adopter un moyen unique mais efficace d'empêcher les profits exorbitants en matière de loyers. Un bureau a été formé: il se compose d'hommes animés de l'esprit public, d'avocats, d'agents d'immeubles, de manufacturiers et autres qui se réunissent chaque jour en sous-comités de trois membres, pour entendre les plaintes des locataires au sujet des loyers exagérés. Si les locataires font une accusation en forme, le propriétaire est appelé pour donner ses raisons. S'il refuse de comparaître, ou si une accusation de profits excessifs est déposée contre lui, tous les faits sont publiés, et on laisse l'opinion publique se prononcer. Le plan semble donner un grand succès.

EDDY ARTICLES EN PAPIER

LES fabricants des fameuses allumettes Eddy fabriquent un assortiment considérable d'articles en papier. Il est probable que, sans le savoir, vous vous servez de plusieurs de ces articles chaque jour.

La prochaine fois que vous achèterez du PAPIER DE TOILETTE, des SERVIETTES EN PAPIER, voyez si le nom de Eddy s'y trouve. C'est la meilleure garantie de satisfaction complète et que vous avez eu pour la valeur de votre argent. Notre expérience de plus de 60 ans dans cette ligne est une sauvegarde.

The E. B. EDDY CO., Limited,
HULL, Canada.

Aussi fabricants d'objets en fibre durcie, cuvettes, seaux, etc.



Ces cheveux importuns qui enlaidissent les plus jolis visages. Redevancez jolie, attrayante, rien n'est plus facile si vous employez la merveilleuse

RAZORINE

Un produit scientifique tout-à-fait inoffensif, facile à appliquer, qui détruit en trois minutes la racine même des poils, laisse la peau blanche, souple et veloutée et ne cause jamais de cicatrices.

Envoyez-nous 10c pour frais de poste et nous vous enverrons un échantillon suffisant pour vous prouver son infailibilité.

Adresse: Cooper & Co., Dept. 32
No. 155 rue des Commissaires O., Montréal.

LA BONNE SERVANTE



La bonne—Votre mari est parti très en colère ce matin, parce que vous avez encore acheté une robe neuve, mais tranquillisez-vous, j'ai arrangé l'affaire.

Madame—Comment?

La bonne—Je lui ai fait accorder que vous aviez envoyé votre vieille robe pour la faire nettoyer chez Déchaux frères, 197 rue Ste-Catherine Est, entre Sanguinet et Ste-Elizabeth, ou 710 Ste-Catherine Est, entre Panet et Visitation.

L'Asthme vaincu—Le triomphe sur l'Asthme est certainement accompli. Le Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg's est le meilleur remède jamais connu pour les victimes des attaques asthmatiques. Les lettres reçues de milliers de personnes qui l'ont essayé sont un témoignage qui ne peut plus de douter de son efficacité. Procurez-vous-le aujourd'hui chez votre fournisseur.

JOLIES BLOUSES ET JUPES POUR JEUNES FILLES

Les plus récentes blouses et jupes pour jeunes personnes, de 14 à 20 ans, sont d'un fort joli effet, et sont d'une confection si simple que, dans bien des cas, le travail peut se faire à la maison. Voici quelques-uns des plus jolis modèles:

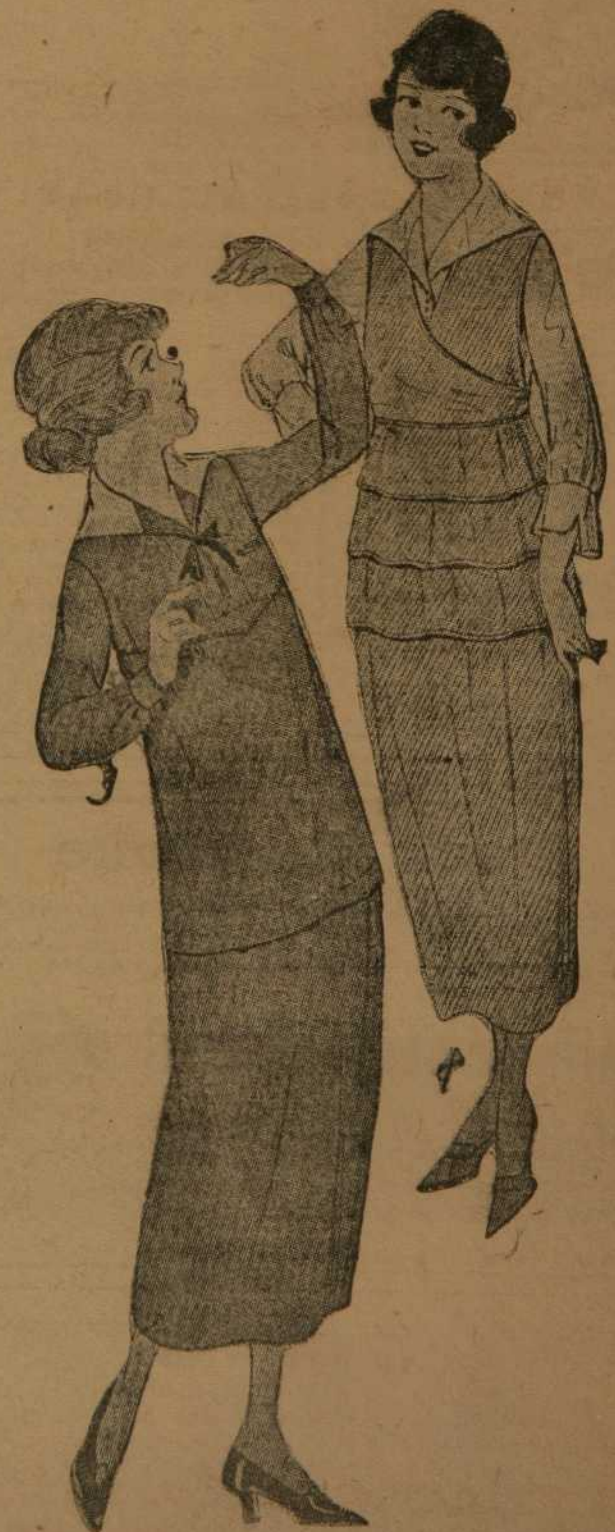
Le numéro 1 comprend quatre dimensions de blouses et une jupe pour jeunes filles de 14 à 20 ans. Le bas de la jupe mesure environ une verge et trois huitièmes; il y a aussi quatre dimensions. Le modèle pour 16 ans requiert une verge et cinq huitièmes et 40 pour la blouse, et une verge et cinq huitièmes et 56 pour la jupe.



Le numéro 2 comprend aussi quatre dimensions de blouses et de jupes pour jeunes filles de 14 à 20 ans, de une verge et trois huitièmes au bas; selon le modèle pour 16 ans, il faut deux verges et quart de batiste en 36 pouces, et trois verges et cinq huitièmes en 44 pouces.

Le numéro 3 consiste en une toilette pour jeunes filles ou jeunes femmes de taille mignonne. Le bas de la jupe mesure une verge et demie; quatre grandeurs, de 14 à 20 ans. Le modèle ci-contre est pour 16 ans; il faut six verges de matériel (galatea) en 27 pouces, et cinq huitièmes de verges de matériel, en 32 pouces.

Dans le numéro 4, toujours pour jeunes personnes de 14 à 20 ans, il y a quatre dimensions de blouses et jupes, avec base de une verge et demie. Selon le modèle pour 16 ans, il faut deux verges en 54 pouces de "jersey" foncé, et deux verges en 30 pouces de même matériel clair.





Soupe au lard.—Une pièce de lard salé ou demi-sel du poids de 2 livres suffisent pour la quantité de soupe nécessaire à huit personnes. La soupe est meilleure lorsqu'on ajoute au lard quelques morceaux de petit salé choisis parmi ceux dans lesquels il y a plus d'os que de chair. Le plus souvent la soupe au lard est accompagnée de choux coupés par tranches. Ces choux ne sont ajoutés à la soupe que comme les légumes au pot-au-feu quand la viande est à moitié cuite, sans quoi ils se trouveraient réduits en purée. Les choux bien égouttés au moment de tremper la soupe sont ensuite servis avec le lard comme second plat.

Boeuf à la Mode.—Prenez un morceau de boeuf épais de 4 ou 5 pouces, et avec un petit couteau percez-y de petits trous à petites distances les uns des autres. Roulez des languettes de porc salé et gras dans du poivre et des clous de girofle — et passez-les dans les ouvertures. Placez ceci dans une casserole, couvrez-la juste et mettez-la dans une étuve pendant trois heures. Une fois cuit ajoutez un peu de farine à la sauce pour l'épaissir. Comme viande froide, ceci est excellent.

Haricots blancs secs.—Couvrez les haricots d'eau à peine tiède et laissez-les tremper dix ou douze heures. Egouttez, mettez-les sur le feu avec de l'eau froide; salez, poivrez, ajoutez un ou deux oignons, bouquet garni et laissez cuire, lorsque les haricots fléchissent sous le doigt, égouttez et passez à la passoire fine, tenez la purée un peu épaisse; mettez-la dans une casserole avec un bon morceau de beurre; salez, poivrez. Si le beurre est fondu et la purée très chaude, retirez la casserole sur le coin du fourneau, liez avec quelques cuillerées de bonne crème et servez en garnissant de croûtons frits. Cette purée peut se faire également avec des haricots blancs frais. L'eau de cuisson s'emploie pour soupe au potage.

Oeufs à la vénitienne.—Mettez six oeufs dans une passoire, plongez le tout dans de l'eau bouillante; puis, au bout de 4 à 5 minutes, retirez les oeufs, faites-les refroidir à l'eau froide, enlevez les coquilles, dressez en rosace dans le fond d'un plat creux et arrosez d'une sauce vénitienne préparée comme suit: Mettez dans une casserole 1 once de beurre avec une échalote hachée, faites revenir à feu doux; ajoutez ½ once de farine, laissez cuire pendant 3 minutes en remuant avec une cuiller de bois; versez alors avec un verre de vin blanc sec, salez, poivrez; ajoutez ciboule, cerfeuil, persil hachés. Retirez du four et incorporez à votre sauce un bon morceau de beurre.

Potage crème de riz.—Laver ½ livre de riz Caroline, le faire crever à l'eau, puis le recouvrir à hauteur avec du bouillon blanc de volaille avec lequel on le fait cuire doucement jusqu'à ce qu'il puisse facilement être écrasé sous la pression des doigts; le passer alors au travers d'un tamis fin en l'écrasant avec un champignon de bois. Délayer alors cette purée avec ½ gallon de bouillon blanc de volaille, puis faire cuire doucement le tout pendant une demi-heure, tout en l'écumant. Au bout de ce temps, ajouter au potage ½ gallon de crème double et 2 onces de beurre. Après avoir assaisonné à point le potage, on le verse bien chaud dans la soupière et on y ajoute, comme garniture des petits croûtons aillés en petits dés et frits au beurre.



En Achetant

de la gélatine, insistez pour avoir la meilleure. Vous l'aurez si vous demandez la

COX

vendue par tous les bons épiciers.

Ecrivez pour notre livret gratis "Recettes choisies."



J. & G. COX, Limited, Casler 3009, MONTREAL

La Constipation, c'est l'ennemi de la Santé, qu'il faut combattre efficacement avec l'Eau Purgative

"RIGA"

le remède populaire de la Constipation, parce qu'il agit sûrement, promptement, sans causer aucun malaise.

SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES RIGA, 40, rue Pleasie, Montréal.

N.B.—Cartes à marquer pour euhre (talles) gratis sur demande.



à base de Goudron de Hêtre et d'Huile de Foie de Morue soulage rapidement et guérit sûrement la Grippe, le Rhume et toutes les affections de la Gorge, des Bronches et des Poumons. Il arrête la toux, calme l'irritation des muqueuses, favorise l'expectoration. Grâce à l'Huile de Foie de Marue qu'il contient, il soutient, renforce et suralimente le malade, tandis que le **Goudron de Hêtre** produit de la distillation du bois de hêtre de nos forêts Canadiennes, riche en créosote a pour mission d'aseptiser les voies respiratoires, empêchant les microbes de s'introduire dans le système, et d'enrayer la décomposition des tubercules du poumon.

Ayez-en toujours un flacon à la maison, il n'y a pas de remède plus utile.

Cie J. L. MATHIEU, Propriétaire

Sherbrooke, Québec.



L'AUTOMOBILE ET L'ELECTRICITE. BOUGIES, FILS, MAGNETOS

Pannes dues à l'électricité

Si le moteur ne donne pas une seule explosion après être amorcé et tourné à la manivelle de départ, on peut soupçonner que le trouble est dû à l'électricité.

Voici les moyens les plus rapides pour vérifier s'il y a du courant:

Vous soupçonnez que l'électricité est en faute, voyez si vous pouvez provoquer une étincelle au fil secondaire.

Si oui, faites la même expérience aux bougies.

Si non, voyez si la batterie laisse passer le courant entre ses deux pôles.

De cette façon rapide, si l'électricité est en faute, vous localisez le trouble.

Ensuite, vous faites l'épreuve de l'appareil ainsi localisé, comme suit:

Pannes de bougies

Il peut y avoir:

Un court-circuit entre les électrodes (pointes trop rapprochées.)

Un écartement exagéré entre les électrodes (les étincelles jailliront alors au parafoudre.)

Pannes de fils de bougies

Ces pannes peuvent provenir:

Fils rompus, détachés, dénudés, ou en contact sans isolant avec la masse.

Mauvais contacts, à la bougie, ou à la magnéto, ou au distributeur. Fils attachés dans un ordre différent de l'ordre d'explosion des cylindres de moteur.

Vérification du fonctionnement des bougies et des fils de bougies

Dévisant les bougies, les poser sur la masse du moteur, y attacher les fils, en évitant les court-circuit avec la masse (ground) et tourner la manivelle de mise en marche; on doit voir une étincelle jaillir à chaque bougie. Les étincelles doivent jaillir aux différentes bougies, évidemment dans l'ordre d'explosion des cylindres.

Pannes de magnéto

Un arrêt complet de l'allumage ou un mauvais fonctionnement de la magnéto peut provenir:

Oubli de la mise sur marche (Interrupteur.)

Fils de l'interrupteur dénudés (court-circuit.)

Magnéto mal entraînée par le moteur.

Bobine brûlée.

Charbons de contacts cassés, usés, ou sales.

Mauvais fonctionnement du distributeur.

Mauvais contact de la magnéto avec la masse.

Court-circuit entre les pointes du parafoudre, eau sur les pointes, ou pointes trop rapprochées.

Induit détérioré.

Assurez-vous chez Labrecque

Assurance d'automobile

En vous adressant à mon bureau pour le placement de votre assurance d'automobile, vous trouverez pleine et entière satisfaction. Dix années d'expérience et de succès sont la meilleure garantie que vous puissiez exiger.

HORACE LABRECQUE

Bureau d'Assurances Générales

260, RUE ST-JACQUES, MONTREAL. Tél. Main 968

Agent Général

Canada Accident Assurance Co., Montréal

RAPHAEL OUMET, Représentant du bureau.

Accessoires d'Automobile

Notre politique est de donner à nos clients un service prompt, intelligent et courtois.

Nos catalogues de pneus et d'accessoires d'automobiles sont expédiés gratis, sur demande. PNEUS VULCANISÉS À BON MARCHÉ.

SPECIAL

Ayant eu la précaution d'acheter une grande quantité de pneus avant la hausse des prix nous sommes en mesure de les vendre aux mêmes prix que l'année dernière. Profitez-en. Toutes les marques.



MOHAWK
Quality
TIRES

DIXON VULCANISING & AUTO SUPPLY Co.

4 Avenue du Parc,

Montréal.



TÉL.
UPTOWN
3 5 0 0

Travail extra-rapide

Un mécanicien se présente dans un garage à Boston et demande de l'ouvrage.

"Avez-vous déjà travaillé dans l'automobile?" demande le patron.

"Oui, dit le mécanicien, j'ai travaillé deux ans chez Ford à Détroit."

"Mais pourquoi avez-vous laissé la Compagnie Ford qui paie les plus forts salaires aux Etats-Unis?"

"Bien, dit le mécanicien, j'ai perdu ma place..."

"Si vous avez été renvoyé, dit le patron, ils devaient avoir des raisons... Quelles sont les raisons de votre renvoi?"

"J'ai échappé un outil à terre."

"Pas de farce, s'écrie le propriétaire, expliquez-vous ou passez votre chemin. On ne renvoie pas un homme parce qu'il échappe un outil à terre."

"C'est pourtant la vérité, dit le mécanicien. Voici comment c'est arrivé: Ma besogne consistait à serrer un boulon sur chaque voiture qui passait. Un moment donné, j'ai échappé mon outil, et le temps de me baisser et le ramasser, les Ford continuaient à passer. Le contre-maître s'apercevant à l'autre bout de la fabrique qu'un boulon manquait, accourut à moi en jurant, et me donna mon congé."

"Pendant que je m'étais baissé, seize Ford avaient passé tout droit!"



Le dentiste officiel du Kaiser avant la guerre était un américain du nom de William George Law, gradué de l'Université de Michigan, en 1899.

Les tabacs de l'Equateur sont très appréciés au Chili où beaucoup de fumeurs les tiennent pour égaux, sinon supérieurs, aux célèbres tabacs cubains.

Durant la guerre la Croix-Rouge anglaise a envoyé chaque mois environ 3,000 paquets aux prisonniers français en Allemagne.

La province de Québec donne au-delà de 1,000,000 de cordes de bois de pulpe. La province d'Ontario suit avec 800,000.

1,000 litres d'eau tombant perpétuellement de 350 pieds de hauteur donnent pratiquement une puissance de 1,000 chevaux ou de 740 kilowatts développant par an 6 millions 400,000 kilowatts-heure.

La plupart des animaux destinés à la consommation ne peuvent être abattus qu'à un âge déterminé: le taureau de 4 à 8 ans; le bœuf de 4 à 6 ans; la vache de 5 à 8 ans; le veau de 6 semaines à 4 mois; le mouton de 18 mois à 3 ans.

M. Thiébaud-Sisson signale un fait assez inattendu, tout à l'éloge de l'art français: à savoir que dans des ventes publiques, dont le succès fut énorme en Allemagne, malgré la guerre, les amateurs d'art s'arrachèrent à prix d'or les toiles des peintres impressionnistes français.

En juin 1916 le gouvernement de l'Australie a acheté pour son propre compte seize navires de commerce au coût approximatif de \$10,108,800, et a réussi depuis, non seulement à payer ces navires mais encore à réaliser des bénéfices importants.

Tenir les enfants vigoureux et en santé est le premier soin d'une mère. Ils ne peuvent être en santé s'ils souffrent des vers. Faites usage du Mother Graves' Worm Exterminator.

Hopital de Gramophones

Nous réparons avec soin toutes les marques de gramophones. Satisfaction garantie. Venez-nous voir au Nq

794 Blvd ST-LAURENT

ou téléphonez à St-Louis 4923



Dans les cas d'Anémie, etc.

RIEN N'EGALE

L'HISTO-FER GARNIER

Le Régénérateur du Sang par excellence

Aussi d'une grande valeur thérapeutique dans tous les cas de neurasthénie, tuberculose et de toutes les affections pulmonaires.

PRIX: **\$1.25**

En vente partout et aux PHARMACIES MODELES DE

GOYER

agents spéciaux
180, STE-CATHERINE EST
Montréal,
et 217, STE-CATHERINE,
Maisonneuve.

Pour tout le Canada, en 1918, le rendement moyen par acre est évalué à 16 1/2 boisseaux de blé, contre 21 1/2 en 1917 et 23 en 1916.

Un correctif des maladies pulmonaires.—Quantité de témoignages pourraient être offerts qui démontreraient la grande efficacité de l'Huile Electrique du Dr Thomas dans la guérison des maladies des voies respiratoires, mais le meilleur témoignage est l'expérience et l'Huile est recommandée à tous ceux qui souffrent de ces maladies avec la certitude qu'elle les soulagera. Elle calmera l'inflammation dans les tubes bronchiaux mieux que toute autre préparation.



Licence de la Commission des Vivres du Canada No 13-442

FEMMES MAIGRES

Vous pouvez obtenir cet embonpoint esthétique, ces formes harmonieusement développées, cette poitrine pleine, ronde, ferme et potelée qui sont les attributs indispensables de la beauté parfaite, en employant le célèbre

BUSTINOL

du Dr. SIMON de Paris

Des milliers de femmes l'ont employé et n'ont pas été déçues. Essayez-le immédiatement. Nous vous enverrons un traitement d'essai suffisant pour vous convaincre de son efficacité absolue, sur réception de 10cts seulement.

CIE DR. SIMON, Ch 22 155, rue des Commissaires, Ouest, Montréal.

Femmes Malades

Renforcez-vous - Guérissez-vous



Vous pouvez aujourd'hui, grâce à la découverte du Dr. Cazo, vous débarrasser facilement et pour toujours de ces faiblesses, douleurs et maux qui minent votre santé, épuisent vos forces et compromettent votre existence. Employez aujourd'hui même

FEMOL

le Spécifique du Dr. Cazo, le remède infailible contre le Beau Mal, les Métrites, les Ovarites, les Périodes irrégulières et douloureuses, et toutes les maladies féminines, et après quelques jours de traitement, vous verrez vos douleurs disparaître, vos forces revenir; vous serez sur le chemin de la santé. FEMOL est en vente dans toutes les pharmacies à \$1.00 la boîte—3 boîtes pour \$2.50, ou il vous sera expédié sur réception du prix.—Envoyez-nous 10cts pour échantillon généreux de FEMOL ainsi que le livre illustré du Dr. Cazo sur les maladies féminines.

Institut Cazo, Chambre 22

No. 1 Place Royale, Montréal

Pour Guérir le **RHUME** et la **GRIPPE**
Employez Toujours Le

SIROP GAUVIN

Pour le Rhume

LE MENTHOL

Véritable Spécifique contre la Grippe est un des principaux ingrédients du Sirop Gauvin pour le Rhume, et provient du Japon où il est extrait des feuilles de la menthe (voir illustration). Associé à l'Eucalyptol, à la Gomme d'Épinette, au Cériol Sauvage et autres médicaments tirés du règne végétal, il fait du Sirop Gauvin le remède le plus sûr contre les maladies de la Gorge, des Bronches, des Poumons—de tout l'appareil respiratoire, menacé aujourd'hui par le microbe de la Grippe.

L. A. E. GAUVIN,
Pharmacien-Chimiste
Montréal

Récolte de la menthe poivrée au Japon.

Le Sirop Gauvin pour le Rhume est en vente partout à 25c la bouteille.

La REVUE POPULAIRE DE MAI 1919

MAINTENANT EN VENTE DANS LES DEPOTS

Son apparence quelque peu modifiée est une nouvelle preuve que la direction est en train de réaliser d'importantes améliorations, et tout le long de ses 196 PAGES de texte illustré on trouve des articles variés d'un grand intérêt.

Le roman complet est de l'auteur bien connu Pierre Dax, et s'intitule :

SANS ASILE

Il s'y trouve une intrigue mouvementée, agrémentée d'une analyse du cœur humain, et une intrigue d'amour fort émouvante. Ne pas oublier L'HOROSCOPE pour tous les jours de ce mois, le coin des enfants.

PLUS DE 100 ARTICLES DIFFERENTS
ET AUTANT D'ILLUSTRATIONS.

« La Revue Populaire » de mai sera en grande demande chez les dépositaires.